VANITY FAIR

SEPTEMBRE 2020

ENQUÊTES
Jeffrey Epstein et Ghislaine Maxwell, liaisons sordides
+
L'avocate du rap français
+
Comment s'évader des geôles russes (sans alerter Poutine)

PALMARÈS 2020
Ils ont moins de 30 ans et changent déjà notre monde

SPÉCIAL MODE
Une saison d'illuminations

Marina FOÏS

Coups de cœur, choix singuliers, engagements politiques... L'actrice fait son numéro.

MARINA FOÏS PHOTOGRAPHIÉE PAR ERZA PETRONIO
NUMÉRO 82 – SEPTEMBRE 2020 – WWW.VANITYFAIR.FR

L 13348 - 82 - F: 4,50 € - RD

dior.com – 01 40 73 73 73 – Photographie retouchée

DIOR

JOAILLERIE

COLLECTIONS *ROSE DES VENTS*
ET *ROSE CÉLESTE*

Or jaune, or rose, diamants, nacre et onyx.

CHA

NEL

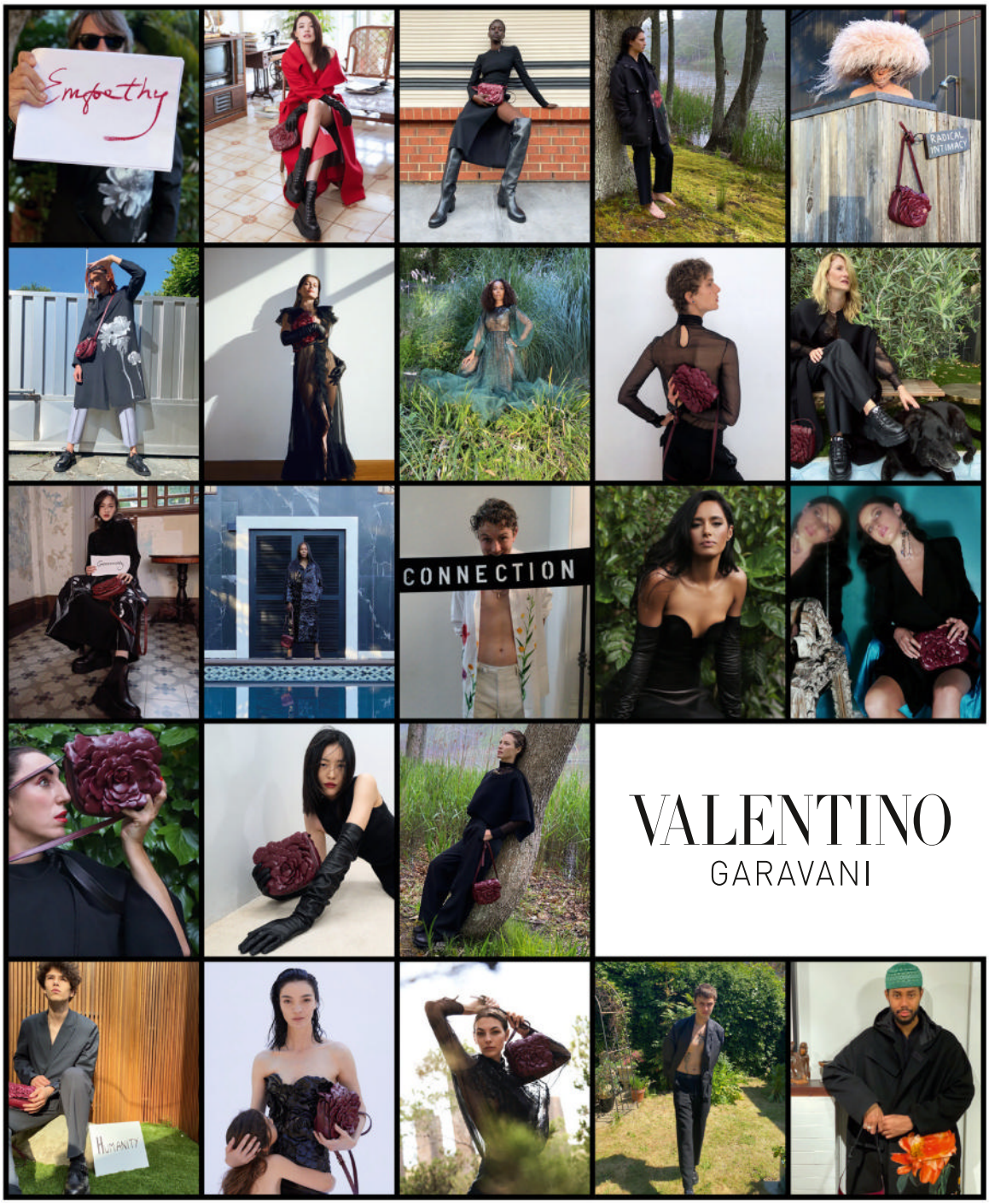
VALENTINO

– ANWAR –

Anwar Hadid

Autoportrait
Londres, 21 Mai 2020

valentino.com



Unité, Compassion, Bonté, Connexion, Humanité, Intimité, Force, Optimisme,
Générosité, Créativité, Radicalisme, Solidarité, Inclusion, Emancipation.

#ValentinoEmpathy

▲ **Marina Foïs** photographiée pour *Vanity Fair* en juin par Ezra Petronio.

TENUE **LOUIS VUITTON**.

VANITY FAIR

14 **CONTRIBUTEURS**
16 **L'ÉDITO de Joseph Ghosn**
20 **LA PEINTURE de Jean-Philippe Delhomme**

VANITÉS

22 **MODE Chanel : le come-back de l'aiguille**
26 **AGENDA Le panorama de la mode**
28 **MODE Le sac Peekaboo de Fendi, toujours le même, toujours différent**
30 **CAPRICE Bonbonnière**
31 **MOODBOARD Supports/surfaces**
32 **SÉLECTION Drôle de royaume**
33 **BEAUTÉ Femmes puissantes La beauté dans l'assiette**
36 **VOYAGES Hôtel du Cap-Eden-Roc, cap sur la légende**
38 **FOOD De billes et de bulles à la Grenouillère**
39 **CHRONIQUES par Olivier Séguret, Nora Hamzawi et Pauline Klein**

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES ET EN SUISSE.

EN COUVERTURE

44 **MARINA FOÏS L'humain d'abord**
L'actrice, femme de convictions, est invitée à faire son numéro ce mois-ci. Et au-delà de ses choix éditoriaux, elle nous parle d'elle, de ses envies et de ses engagements.

LES CHOIX DE MARINA FOÏS
1. P. 52 Rencontre avec Raymond Depardon
2. P. 60 Portrait de Marie-Ange Luciani
3. P. 64 Portfolio d'Antoine d'Agata

MAGAZINE

72 **PALMARÈS 2020 des 30 nouvelles têtes**
Quatrième édition des trente Français de moins de 30 ans remarquables et remarqués.

82 **AFFAIRE La femme du monstre**
Derrière Jeffrey Epstein, il y avait Ghislaine Maxwell, maîtresse et rabatteuse. Dessous de sa cavale.

90 **PORTRAIT « Je flirte avec mes limites »**
Mais qui est vraiment Élise Arfi, l'avocate du rap français ?

96 **ENQUÊTE L'homme qui revenait du froid**
L'écrivain français Yoann Barbereau a-t-il été victime d'une arrestation arbitraire en Russie ? Retour sur une histoire et une évasion rocambolesques.

104 **SPÉCIAL MODE**
Nos deux séries de rentrée et un entretien avec Pierre-Alexis Dumas.

CULTURE

124 **RENTRÉE LITTÉRAIRE**
***Saturne* de Sarah Chiche**
***Les Démons* de Simon Liberati**
***Personne ne sort les fusils* de Sarah Lucbert**
129 **CHRONIQUE par JD Beauvallet : « Tout m'a manqué »**
130 **EN QUESTIONS Florence Loiret-Caille par Arnaud Laporte**

LE PALMARÈS 2020 DES 30 NOUVELLES TÊTES

AVEC LE SOUTIEN DE
LA GRANDE EPICERIE PARIS

EZRA PETRONIO

ZOEY DEUTCH - À DÉCOUVRIR SUR FENDI.COM

PHOTOGRAPHIE RETOUCHÉE

FENDI

Publicis EtNous

l'esprit sellier

HERMÈS
PARIS

Photographie retouchée

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Cheffe d'édition et traductrice
Florence Boulin

MODE / ART DE VIVRE

Cheffe de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet

ENQUÊTES / REPORTAGES

Cheffe de service
Constance Dovergne

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **JD Beauvallet, Arthur Cerf, Nora Hamzawi, Pauline Klein, Margaux Krehl, Arnaud Laporte, Marie-Lys Lubrano, Laura Périgord, John Jefferson Selve, Mark Seal** *et* **Olivier Séguret** *Photographies* **Antoine d'Agata, Susanne Deeken, Anders Edström, Charly Gosp, Julien Lienard, Julien Mignot** *et* **Ezra Petronio** *Traduction* **Étienne Menu** *Illustrations* **Jean-Philippe Delhomme** *et* **Aline Zalko**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Margaux Krehl**
Rédaction **Pierrick Geais, Christelle Murhula, Gabriel Piozza** *et* **Norine Raja**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ & SOLUTIONS DE COMMUNICATION

Équipe commerciale print et digital **Sophia Masurel** *avec* **Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Événements* **Laura Périgord**
Opérations spéciales **Jerôme Dupin, Jennifer Meyrand-Vighetti** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
États-Unis **Michael Gleeson (+212 630 4937)** *Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie* **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton** *Gestionnaire du patrimoine et documentaliste* **Laure Fournis**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Chef de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Anne Claisse** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM OJD DIFFUSION

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocow Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**.
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **septembre 2020**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas** *Directrice de la création éditoriale digitale* **Sarah Herz**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directrice juridique, directrice des ressources humaines* **Joëlle Cuvyer**
Directrice du marketing client **Dominique Dirand** *Directeur de la production et de la distribution* **Francis Dufour**
Directrice de la communication **Bernie Torres**

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

SHISEIDO
GINZA TOKYO

NOUVEAU

Vital Perfection

Le meilleur de vous-même N'appartient qu'à vous.

Des soins anti-âge qui agissent sur le lift et la fermeté.
Une nouvelle crème yeux qui réduit l'apparence des poches, cernes et rides du contour de l'œil en 1 semaine seulement.*
Pour un contour de l'œil lumineux et raffermi.

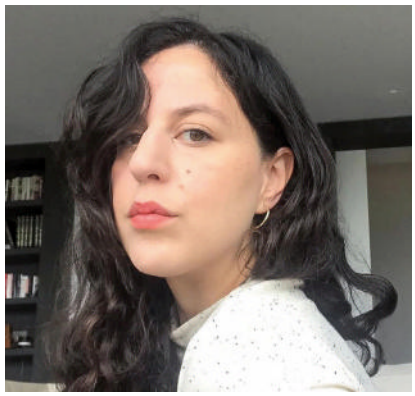
Vital Perfection Crème Lift Fermeté
NOUVEAU Vital Perfection Crème Yeux Lift Fermeté

#ALIVEwithBeauty

*Test consommateur sur 104 femmes qui utilisent la Crème Yeux Lift Fermeté.

ANTOINE D'AGATA

À l'âge de 17 ans, ce Marseillais interrompt ses études pour vivre dans le monde de la nuit. À New York, il travaille avec Larry Clark et Nan Goldin. En 1998 paraît son premier ouvrage, *Mala Noche* (il en a publié une cinquantaine depuis lors). En 2004, il intègre l'agence Magnum Photos. Son prochain livre, *Virus,* sur la crise sanitaire du Covid-19, sort en octobre aux éditions Studio Vortex. Une exposition lui sera également consacrée à la fondation Brownstone, à Paris, en octobre. Pour ce numéro, il a promené son appareil photo au musée des Arts décoratifs à Paris. P. 64. □



ALINE ZALKO

Dessinatrice, peintre et illustratrice pour de nombreux magazines *(The New Yorker, The New York Times, Le Monde, XXI, Les Inrockuptibles...)* et marques (elle a fait récemment une série de dessins pour Bulgari), elle s'intéresse à l'éphémère et à la métamorphose, avec une prédilection pour les portraits d'enfants et d'adolescents, les objets obsolètes, la nature sauvage et le feu. Son travail est exposé en galerie. Ce mois-ci, elle réalise le portait de l'avocate parisienne Élise Arfi P. 90. □

ARTHUR CERF

Étudiant à Sciences Po, il excellait dans les cuisines du McDonald's des Ulis dans l'Essonne, aiguisant l'art délicat de glisser sept nuggets dans les boîtes de six. Son tablier rendu, il est parti pour l'Afrique du Sud, a commencé à écrire sur des faits divers. Il signe dans ces pages une enquête sur Yoann Barbereau, ce Français évadé des prisons de Poutine P. 94 et un portrait d'Élise Arfi, l'avocate des rappeurs MHD et Moha La Squale P. 90. □

SUSANNE DEEKEN

Consultante londonienne dans le secteur de la mode et basée à Londres, elle est également peintre. Dans le passé, elle a créé des collages éditoriaux pour des publications comme *Self Service, Marfa Journal* ou *Muse Magazine.* Sa série mode P. 110 a été réalisée à l'aide d'une technique de création d'images numériques qu'elle a mise au point pendant la période de confinement. □

EZRA PETRONIO

Directeur artistique parisien, américain de naissance (son père a co-fondé TBWA), il a lancé *Self Service* en 1994, conçoit des campagnes de publicité, crée des logos et des bouteilles de parfum, prend des photographies (ici, pour notre sujet de couverture), expose au musée Dallas Contemporary « The Self Service Stories » et publie aux éditions Idea deux recueils : l'un de ses portraits, *The Vintage You,* l'autre de ses campagnes, *Self Service 1994-2019, The Ads.* Il signe dans ce numéro les photographies de Marina Foïs P. 44. □

ANDERS EDSTRÖM

Dans les années 1990, ce Suédois a capté les moments emblématiques de Maison Martin Margiela, travaillé pour *Purple* et nombre de magazines de mode. Ses œuvres ont été exposées au musée national d'art moderne à Paris comme au centre Pompidou, à Boston et à Tokyo. Avec CW Winter, il a réalisé plusieurs films, dont *The Anchorage* en 2009, et *The Works and Days (of Tayoko Shiojiri in the Shiotani Basin),* ours d'or du meilleur film (sélection Encounters) à la Berlinale 2020. Dans ce numéro, il nous propose une série mode d'inspiration survivaliste P. 104. □

ANTOINE D'AGATA / MAGNUM PHOTOS

Levi's
SAVE WATER.
WEAR HEMP.*
Des jeans en chanvre cotonisé ultra doux.
→ Rendez-vous sur levi.com/sustainability
* ÉCONOMISEZ L'EAU. PORTEZ DU CHANVRE.
©2020 LEVI STRAUSS & CO.

« Marina Foïs est l'invitée de ce numéro.

En plus de son portrait, qui fait notre couverture, nous avons réalisé trois sujets qui lui tenaient à cœur : une rencontre avec Raymond Depardon, une autre avec la productrice de *120 Battements par minute* et un portfolio d'Antoine d'Agata. Au moment même où tout cela prenait forme, je lisais ceci en parallèle : « On dit que le sauvage en nous a disparu, que la civilisation touche à sa fin, que tout a déjà été dit et que nous venons trop tard pour être ambitieux. Mais ceux qui philosophent ainsi ont de toute évidence oublié qu'il existe le cinéma. » Lorsque Virginia Woolf écrit ces mots qui ouvrent son essai intitulé *Le Cinéma,* publié en juin 1926 dans la revue new-yorkaise *Arts* (et disponible en français dans le recueil *Essais Choisis,* Folio classique, n° 5895), la romancière parle d'une révolution en marche dans son monde. Révolution culturelle qui met à mal tous les tenants de la réaction et des mondes d'avant dans lesquels il est souvent plus aisé de se réfugier. Le souvenir cajole mieux l'esprit que les rugosités du présent ou les mystères de la nouveauté. J'avais cela en tête au moment d'inviter Marina Foïs pour ce numéro de rentrée. Car cette actrice est sans pareille pour ses choix, ses goûts, ses engagements et ses positions qui disent le monde d'aujourd'hui. Son langage n'a pas non plus de barrière : sa voix nous importe, elle est une sorte de Marianne républicaine idéale, à la fois apaisante et révolutionnaire, constamment sur le qui-vive. Ce qu'elle a fait avec nous de ce numéro, fait penser, par un étrange et élégant ricochet, aux mots du regretté critique et théoricien anglais Mark Fisher : « Il faut saisir la longue et sombre nuit de la fin de l'histoire comme une immense occasion. » Saisir la nuit, tout saisir, maintenant. □

JOSEPH GHOSN
Directeur des rédactions de *Vanity Fair*.

« Je m'appelle Marina Foïs, ce n'est pas un pseudo. J'ai des obsessions et des dégoûts, ma curiosité est terriblement sectorisée, je ne connais quasi rien à la musique, je n'aime pas la campagne. Mais j'adore l'horizon plat de la Méditerranée, la chaleur et les gens du Sud. La photo me passionne et me bouleverse, plus que la peinture. Et si j'en avais une, je perdrais ma fortune aux puces. Le cinéma me comble, celui que je fais, celui que je vois, j'ai beaucoup de chance. Mais l'idée me traverse encore parfois que j'aurais dû être juge, car la question de la justice me hante, puisqu'elle va avec la question de la morale…. Vanity Fair m'offre dans ce numéro le plaisir de rencontrer virtuellement deux artistes avec qui j'ai la naïve impression d'avoir une relation intime et privilégiée tant je les aime, Raymond Depardon P. 52 ***et Antoine d'Agata*** P. 64***. Et Marie-Ange Luciani*** P. 60***, productrice, intelligence redoutable, parce qu'il faut donner de la place au cinéma. TOUJOURS. Merci Vanity Fair. »***

GETTY IMAGES ; EZRA PETRONIO

LA GRANDE ÉPICERIE DE PARIS - 38, RUE DE SÈVRES, PARIS 7E - 80, RUE DE PASSY, PARIS 16E

VU À LA GRANDE ÉPICERIE

LES OFFRES EXCEPTIONNELLES

DU 9 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE 2020

LA RENTRÉE DES VINS

LA GRANDE EPICERIE PARIS

LAGRANDEEPICERIE.COM

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

ART DIR.: PAUL MARCIANO PH.: NIMA BENATI
© GUESS?, INC. 2020

GUESS
MICHELE MORRONE

Anatole,
huile sur panneau,
30 x 40 cm, 2020.

Nous sommes The Kooples / Âmes sœurs / Photographie retouchée

WE ARE THE KOOPLES

MARI-LOU & YOUSSOU
SOULMATES

VANITÉS

▶ Agenda p. 26 ▶ Mode pp. 28 et 30 ▶ Moodboard p. 31
▶ Sélection p. 32 ▶ Beauté pp. 33 et 34
▶ Voyages p. 36 ▶ Food p. 38 ▶ Chroniques pp. 39, 40 et 42

Le come-back de l'aiguille

Visite d'un écosystème : celui de la haute couture de Chanel, dont les activités reprenaient au début de l'été pour la collection de l'automne-hiver.

Texte **Pierre Groppo** Photographie **Julien Mignot**

Accélération sur la route de la simplicité : c'est ce que l'on pouvait dire à l'occasion de la présentation haute couture de Chanel en ligne, première du genre dans le monde d'aujourd'hui où l'exercice, autrefois évident, tient du numéro d'équilibriste. Que dire ? Que raconter ? La rue Cambon élude la question, faisant le choix de simplement montrer, comme elle l'avait fait pour sa collection croisière, originellement prévue à Capri. La stratégie n'est pas nouvelle : lors des précédents défilés, Virginie Viard, longtemps bras droit de Karl Lagerfeld et aujourd'hui directrice artistique de Chanel, avait déjà décidé de réduire les décors jusque-là spectaculaires, véritable marque de fabrique de la maison, pour évoquer sotto voce en janvier le jardin de l'orphelinat d'Aubazine (Corrèze). En mars, pour le prêt-à-porter, certains ont vu dans les gradins des vibrations musicales ; d'autres, une anamorphose de la boîte du N° 5, mais ces lignes noires sur fond blanc en disaient en tout cas beaucoup.

Pour Chanel, la question de créer ou non une collection avait un sens particulier. Car Chanel n'est pas – ou pas seulement – une « maison » : c'est un écosystème et derrière le navire-amiral vogue toute une flottille d'entreprises, d'artisans et de savoir-faire qui font la spécificité de la haute couture. Ainsi des brodeurs Lesage et Montex, de l'orfèvre Goossens, du plumassier Lemarié, du plisseur Lognon, mais aussi de la fabrique Vimar 1991 qui ↠

Rue Cambon, *work in progress* pour une robe longue en dentelle « ennoblie » blanche et argentée.

produit les fils indispensables au fameux tweed, ce tissu d'origine écossaise que Chanel ne cesse de réinventer dans une infinité de couleurs, épaisseurs, textures, trames, brillances... En tout, ce sont une trentaine de maisons et cinq mille employés qui constituent ces « métiers d'art » – dont certains devraient être réunis dans le grand vaisseau imaginé par l'architecte Rudy Ricciotti à la lisière de Paris, porte d'Aubervilliers.

La couture, c'est bien sûr le studio dirigé par Virginie Viard, les artisans et... les ateliers. « Flou », « tailleur », « galon ». En deux mots, le saint des saints, perché en hauteur du 31, rue Cambon pour bénéficier de la lumière naturelle, la seule à même de permettre de juger vraiment de la moire d'un tissu, des luminescences d'un tweed haute couture façon peinture abstraite et de réaliser un ourlet avec la précision d'une opération à cœur ouvert. Comme de broder les micropaillettes une à une.

Nous nous y sommes promenés quelques semaines avant la présentation vidéo. C'est une ruche où tout se fait au millimètre près, parmi les allers et retours des coursiers apportant le morceau tout juste brodé, le bouton-bijou, tandis qu'on fait une recherche sur le macramé. Ambiance hors-sol pour une équipe à l'œuvre entièrement masquée – de quoi ne pas reconnaître madame Jacqueline, première d'atelier, et apercevoir des robes en construction. Moment suspendu dans un Paris en déconfinement timide, sous le signe de la trousse à couture – siglée Chanel – portée autour du cou. On commence à deviner la longue robe en dentelle « ennoblie », l'encolure du col d'une veste corsetée, mais un pan de tweed sur mannequin Stockman semble laisser ouvert le champ des possibilités.

Une vidéo, ce n'est pas un défilé. Sur écran, les vêtements finis, filmés par le photographe suédois Mikael Jansson, tenaient de la collision entre la stupéfiante complexité du travail et du savoir-faire vue à l'atelier et des formes simples. Les lignes au cordeau d'un tailleur trois pièces parcouru de fils d'or, les fleurs brodées d'une robe courte telle une armure romantique, les plissés d'un ensemble en taffetas échappé d'un roman des sœurs Brontë appelaient à la fois à un romantisme rassurant et à quelque chose d'un peu rock, d'un peu insouciant, à la lisière de l'électricité.

1

2

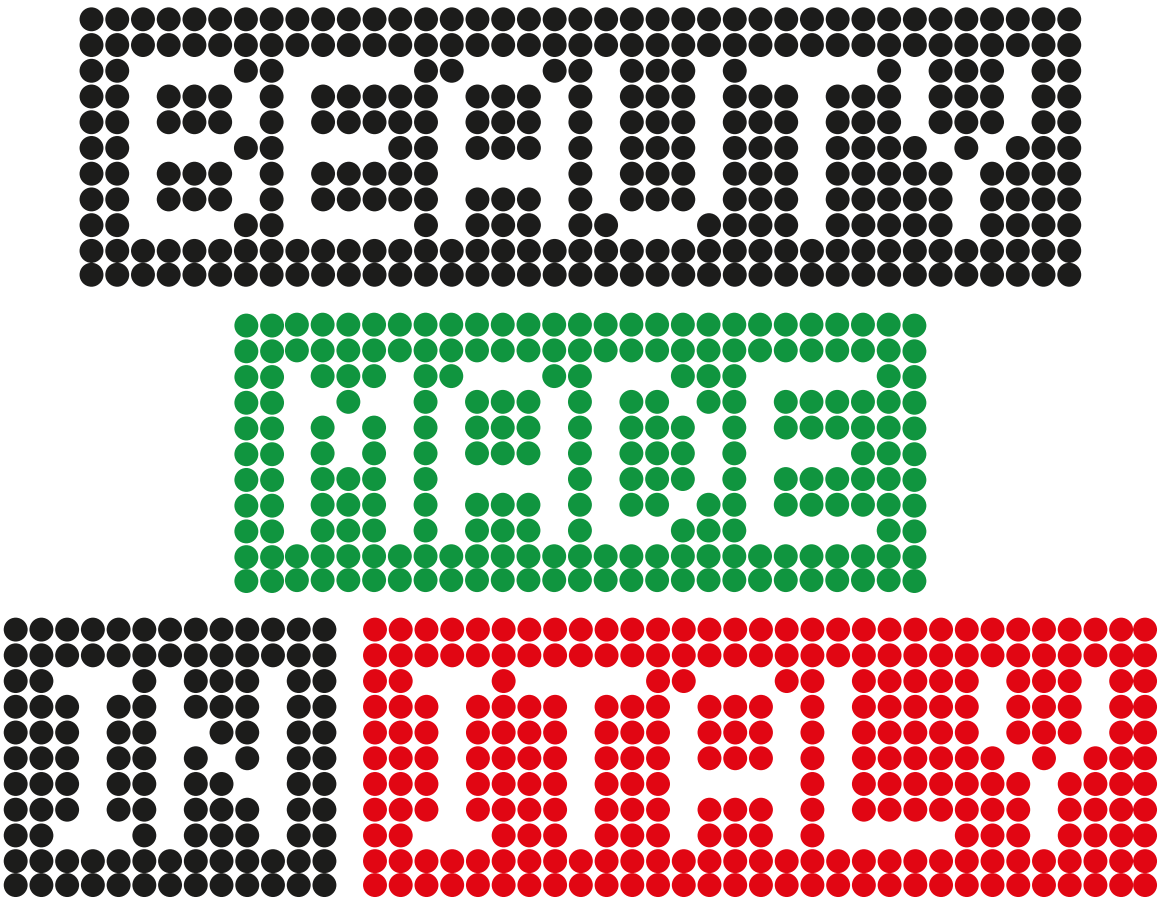
3

1. Mains de chirurgien pour tissu d'exception. **2.** Au sein des ateliers du 31, rue Cambon. **3.** Fleurs brodées une à une à la main. **4.** Un tweed haute couture à la manière d'une pièce de puzzle.

De retour rue Cambon, on a revu une dernière fois les robes, mais cette fois-ci dans les salons. Les dizaines de couturières, les premières, l'agitation, les trousses, les mètres à couture, tout s'était volatilisé. Les robes et les tailleurs flottaient dans la lumière de l'été. C'est drôle comme le travail peut s'effacer. Et le regard se perdre dans la complexité des tweeds, l'encre uniforme des pans en soie, la profusion des fleurs – cinq types, pas moins – d'un boléro entièrement rebrodé. De quoi se dire que, vraiment, la couture, mieux qu'une vidéo, il faut mettre le nez dedans. □

4

JULIEN MIGNOT



POUR DÉCOUVRIR LE PROJET

cosmoprof.com/beautymadeinitaly

COSMETICA ITALIA
the personal care association

Ministry of Foreign Affairs
and International Cooperation

ITA
ITALIAN TRADE AGENCY

COSMOPROF
WORLDWIDE BOLOGNA

Passage des panoramas

Quels temps forts pour cette rentrée ? *Vanity Fair* en a retenu sept, entre questionnements, figures de style et envies pas comme les autres.

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**

1 L'ART ET LA MATIÈRE

Seulement dix pièces. Mais qui suffisent à apprécier toute la magie d'Hermès. La collection Savoir-faire, fruit d'une étroite collaboration entre le studio et les ateliers, est un vestiaire d'essentiels affranchis des saisons. Cachemire, crêpe de laine, chèvre grainée, popeline de coton, cady de soie… les matières traditionnelles de la maison sont ici sublimées par la technique d'orfèvrerie, la broderie d'art, le plissé de cuir et l'art maroquinier. Les modèles signés Nadège Vanhee-Cybulski, directrice artistique du prêt-à-porter femme de la maison, proposent une réinterprétation des créations iconiques : le dessin *Brides de gala* de Hugo Grygkar emprunté aux carrés de soie et les clous Médor, en version miniature, inspirés des célèbres colliers de chiens.

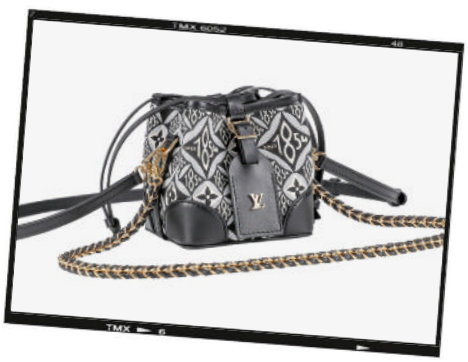
3 TRANSE ALPINE

Tout juste arrivée chez Moncler, la collection 2 Moncler 1952 cligne de l'œil – mais sans aucune nostalgie – aux premières créations de la marque, alors savoyarde et désormais italienne. Veronica Leoni et Sergio Zambon, les deux directeurs créatifs des univers masculin et féminin de Moncler, cosignent cette ligne, dont un anorak réalisé en collaboration avec le mouvement Girl Up, que Moncler accompagne dans la célébration de son dixième anniversaire.

moncler.com et girlup.org

2 À LA SOURCE

Si la création du monogramme de Louis Vuitton reste un mystère (entre autres hypothèses sur l'origine de la toile anticopie : un carreau de cuisine de la demeure familiale et la vague orientaliste de la fin du XIXe siècle), ce nouveau jacquard imaginé par Nicolas Ghesquière plonge dans les racines de la maison. À commencer par son année de naissance, 1854, qui vient s'inscrire parmi les motifs floraux les plus célèbres de l'histoire de la mode. Baptisée « Since 1854 », cette nouvelle collection de vêtements (parka, pull à col en V, robes, blazer…) et d'accessoires (sacs Dauphine, Speedy Bandoulière…), en boutiques le 25 septembre, fusionne ainsi secret des origines et allure de la modernité.



4 RÉINVENTER LA MODE ET LE MONDE

Deux ans après le lancement du label Go for Good et de ses centaines de produits responsables, les Galeries Lafayette vont plus loin dans leur engagement, illustré par une fresque géante de l'artiste Tamaya Sapey-Triomphe sur le magasin du boulevard Haussmann. Cette volonté de faire bouger les lignes, portée par un collectif de personnalités, parmi lesquelles Liya Kebede et agnès b., s'inscrit également dans une série d'ateliers et de discussions sur le thème « Changeons de mode », et dans une sélection de marques et de produits durables, équitables, à impact limité sur l'environnement – ainsi du génial pop-up Weston Vintage et du studio de beauté Seasonly. À ne pas rater, la consultation nationale sur le futur de la mode et du commerce, ouverte à toutes et tous, à l'adresse : **moderesponsable.make.org**

HERMÈS ; BERT STERN

Pierre Cardin et Jeanne Moreau dans *Vogue* en 1965.

5

PIERRE CARDIN, RETOUR VERS LE FUTUR

Quoi de commun entre le look des Beatles, l'invention du logo, les costumes de scène de Jeanne Moreau, Maxim's, les défilés sur la place Rouge et la Grande Muraille de Chine, et les premiers mannequins issus de la diversité ? Un académicien de 98 ans, italien naturalisé français, der des der des grands noms de la mode du XXe siècle. Grand couturier fou de théâtre, designer d'avant-garde doublé d'un businessman redoutable pilotant des centaines de licences, Pierre Cardin est l'objet d'un documentaire revenant sur sa carrière et sa personnalité hors du commun. Ou comment le premier tailleur de Christian Dior bouleversa, sous son nom, la manière de s'habiller, mais aussi de commercialiser les vêtements, tout en touchant au parfum (ah ! le flacon-phallus), au mobilier et à l'automobile en fusionnant son style avec l'optimisme spatial des Trente Glorieuses, sans oublier de s'offrir des théâtres à la programmation explosive (Marlene Dietrich ! Alice Cooper !) ou encore Maxim's, restaurant de légende qui n'avait pas voulu le laisser entrer… Un parcours prodigieux mené tambour battant en costume cravate, avec cette qualité innée d'être ce qui est aujourd'hui impossible : absolument indépendant.

***Pierre Cardin (House of Cardin)* de P. David Ebersole et Todd Hughes.**
Sortie prévue le 23 septembre.

Vinyle *I'm So Beautiful* dédicacé par Divine en 1984.

6

DIVINE SUR LA PEAU

Héroïne du cinéma underground, reine des drag-queens, chanteuse et muse de John Waters, Divine (1945-1988), avec ses formes XXL et son make-up outrancier, s'est invitée chez Loewe. Où retrouver T-shirts, sacs et cabas à l'effigie de la scandaleuse créature, autoproclamée *« the filthiest person in the world »* (la personne la plus répugnante du monde). De quoi mourir d'envie.

7

LA FASHION WEEK SERA-T-ELLE VIRTUELLE ?

Olivier Massart, fondateur et directeur artistique de la Mode en Images, l'agence de production qui signe les défilés de mode de Balenciaga, Celine, Gucci, Loewe, Louis Vuitton… nous répond.

« Nous travaillons depuis longtemps avec le monde du digital, dès l'élaboration de nos projets, de nos mises en scène, en étroite collaboration avec les créateurs. Les univers virtuels sont aujourd'hui nos meilleurs alliés. Extraordinaires moyens de communication, ils amplifient les événements, permettent d'informer le monde entier en un instant, sur tous les écrans. Et de répercuter à l'infini l'émotion et la part de rêve qui accompagnent la mode et les défilés. Toutefois, rien ne saurait remplacer les défilés lors des Fashion Weeks. Parce qu'ils évoquent une dramaturgie indispensable à la présentation des collections. Il y a les coulisses, la tension, la rumeur qui court, bruisse, et soudain le silence, à l'instant où apparaissent les premiers modèles. Cette dramaturgie dit l'importance du public. Car c'est avec lui que l'échange et le dialogue se nouent. Dans l'émotion partagée. Un défilé est un moment clé où le créateur raconte ce qui l'anime, ce qui le porte. Devant nos yeux, il devient un auteur. Voilà ce que permet un défilé. Et c'est précisément dans cette rencontre entre un créateur et son public que se loge l'essence même de la mode. Défiler, c'est l'occasion de laisser une empreinte profonde, de s'inscrire pour longtemps dans les mémoires. C'est une affaire de rêve, de beauté, d'émotion. Ce à quoi, depuis toujours, femmes et hommes, nous aspirons. Il me semble impossible d'ôter cette part d'humanité à nos métiers. Réinventer les défilés, la présentation des collections, imaginer de nouveaux rendez-vous avec le public, c'est aussi réaffirmer que Paris est bien la capitale du luxe. Quatre fois par an, la mode y donne ses plus beaux rendez-vous. Elle doit continuer à le faire. Parce que rien ne saurait remplacer de véritables rencontres. »

Lire en écho la chronique d'Olivier Séguret p. 39.

L'actrice Zoey Deutch.

Ouverture jour

Toujours le même, toujours différent : dix ans après son lancement, le sac Peekaboo de Fendi change pour durer.

Texte **Pierre Groppo**

I See You : c'est ce que répondent les enfants américains au jeu Peekaboo. C'est aussi une chanson de The Horrors, qui pourrait bien être la bande-son de cette image de Zoey Deutch, prête à prendre la route. Une humeur *On the road* en version beatnik chic, avec pour seul compagnon de voyage ce sac Fendi qui, plus de dix ans après son lancement, continue de tenir haut la barre, rayon maroquinerie. Un cas d'école quand on sait combien, en matière de mode, la lutte est rude pour garder sa place. Mais le Peekaboo – c'est son nom – a, comme les actrices, un secret pour durer : être le même, mais toujours différent. Évoluer en douceur pour s'inscrire dans le temps long, une stratégie hautement d'actualité dans le monde du luxe. Pensé à l'origine pour dissimuler un détail précieux ou un trésor personnel, le voici cette saison dans une version « Pekaboo- ISeeU » qui s'ouvre à la manière d'un accordéon, révélant dans un sourire maroquinier son intérieur et ses pochettes amovibles. « Chic, mais capable de porter tout ce dont on a besoin et plus encore », affirme Zoey Deutch. Un nouveau rôle pour cet accessoire aussi versatile qu'une comédienne passant du drame à la comédie, vu précédemment en cuir, raphia, python, jacquard tressé, logoté ou blanc immaculé, toujours paré de son fermoir emblématique, ce caméléon fidèle à lui-même est un compagnon de voyage qui sait aussi garder ses secrets. De quoi se demander, à la manière d'un William Klein : qui êtes-vous, Peekaboo ? □

FENDI

ET S'IL ÉTAIT TEMPS DE CHANGER DE VIE ?

À Caen-Normandie, entre mer, ville et nature,
tout est là pour revenir à l'essentiel,
pour vous et votre famille, toute l'année.

**CAEN-NORMANDIE ➔ 420 000 HAB. 170 000 EMPLOIS.
37 000 ENTREPRISES. 34 000 ÉTUDIANTS.**

**TOP 10 DES VILLES
OÙ IL FAIT BON
S'INSTALLER EN FAMILLE**

(LE FIGARO 2020 – VILLES DE DE 100 000 À 200 000 HABITANTS)

Toutes les infos ➔ www.caennormandie.fr
Chercher un emploi ➔ www.emploi-caennormandie.fr

Bonbonnière

Comme une pièce de musée. Pour glisser ses petites affaires.

Photographie **Charly Gosp**

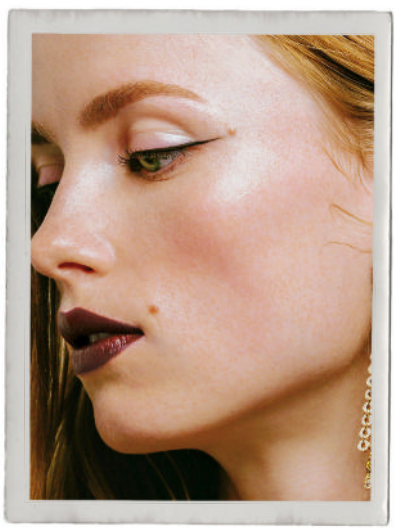
Pour sa collection automne-hiver 2020, Chloé revisite son sac Daria en collaboration avec l'artiste peintre Rita Ackermann.

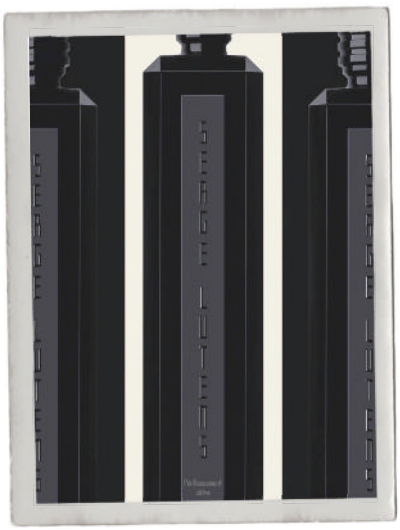
SAC **CHLOÉ.**
PRIX SUR DEMANDE.

Supports/surfaces

Lignes, structures, architectures

par Bénédicte Burguet.





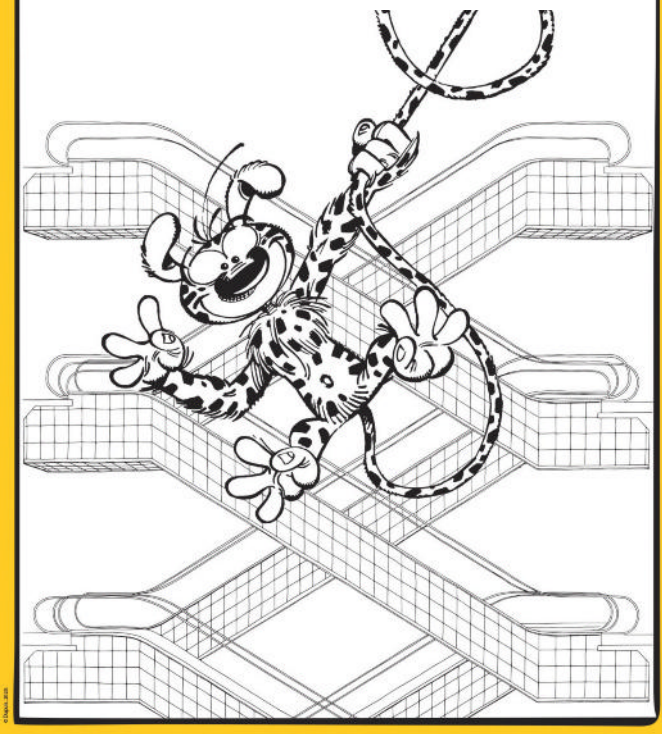
MONTRE TAMBOUR CURVE TOURBILLON VOLANT POINÇON DE GENÈVE **LOUIS VUITTON HORLOGERIE**. SAC NEO CLASSIC **BALENCIAGA**. VERRES PUCK COLLECTION **TOM DIXON**. SILHOUETTE HOMME **ISABEL MARANT**. MAQUILLAGE **CHANEL**. ORCHIDÉE IMPÉRIALE BLACK – ÉDITION LIMITÉE AVEC MAISON BERNARDAUD **GUERLAIN**. MAQUILLAGE **BYREDO**. SOIN NUIT INTENSIF ANTI-RIDES BENEFIANCE **SHISEIDO**. EAU DE PARFUM COLLECTION GRATTE-CIEL PÉRILLEUSEMENT VÔTRE **SERGE LUTENS**.

LOUIS VUITTON HORLOGERIE ; TOM DIXON STUDIO ; MARTON PERLAK ; CHANEL BEAUTÉ ; GUERLAIN ; BOHMAN+SJÖSTRAND ; DR

Drôle de royaume

La Belgique à l'honneur au Bon Marché. Comme si on y était.

Texte **Bénédicte Burguet** et **Pierre Groppo**



La capitale européenne de la BD s'invite au Bon Marché. L'occasion de découvrir les créateurs de mode d'un plat pays haut en couleur, des sacs Delvaux aux sweats de B Shirt, en passant par des cosmétiques ou les luminaires d'Ann Demeulemeester. À ne pas rater : la friterie-boulette Ballekes, la bière surréaliste, les spéculoos, les chocolats liégeois sur lesquels Roméo Elvis a imprimé sa patte et les drôles de mots de Stéphane Groot apposés un peu partout.

« Il était la Belgique, une fois » jusqu'au 18 octobre au Bon Marché Rive Gauche et sur 24s.com

Variations
Imaginée par Reed Krakoff, le directeur artistique de la maison, la dernière collection Tiffany & Co. baptisée T1 offre une réinterprétation contemporaine du célèbre Tiffany T. Asymétriques, les bracelets et bagues T1 révèlent des lignes graphiques aux angles biseautés très séduisants.
Collection Tiffany T1, Tiffany & Co.

Juste milieu
Compromis parfait entre l'accessoire de plage et les exigences du retour en ville, ce sac Maison Martin Margiela porte en plus l'étiquette « Recicla », nom du projet d'*upcycling* lancé cette saison. Côté style comme côté environnement, ce sac-là a tout gagnant.
maisonmargiela.com

Extra-large
C'est dans une version créole XXL inédite que la célèbre menotte dinh van fait sa rentrée. Disponibles à l'unité ou en paires, ces courbes d'or et de diamants font voir la vie en grand.
Créoles Menottes dinh van

Kick chic
Le nouveau talon « Kick » de Jimmy Choo est définitivement fait pour heurter le macadam d'un pas pressé. Hypergraphique, à la fois sculptural et doux, il a été pensé par Sandra Choi, directrice de création, pour offrir à un « talon de 12 » la stabilité d'un plat.
jimmychoo.com

Voir la vie en rose (ou bleu)
Pour la première fois, Valérie Messika explore la couleur. Pensés comme des talismans, les modèles Lucky Move subliment neuf pierres dures de couleurs auxquelles la créatrice a associé un mantra. Énergie positive en perspective.
Collection Lucky Move Color, Messika

DR

Femmes puissantes

Ces nouveaux jus intenses transmettent toute leur force à celles qui les portent.

Texte **Bénédicte Burguet**

Libre Eau de Parfum Intense, YVES SAINT LAURENT
Une femme : Qui déchaîne ses instincts les plus brûlants.
Un sillage : Incendiaire. Libre Intense transforme la fougère, appartenant initialement à la famille olfactive masculine, en fragrance féminine. Soutenue par une lavande de Provence et, en cœur, une absolue de fleur d'oranger et de vanille bourbon.

L'Ombre des Merveilles, HERMÈS
Une femme : Intrépide qui vit la nuit.
Un sillage : Fin et enveloppant. Christine Nagel, directrice de la création et du patrimoine olfactif d'Hermès, est partie en quête de l'ombre grâce à l'encens, les hespérides traditionnelles de l'Eau des Merveilles, la fève tonka, le thé noir et les bois.

J'adore Eau de Parfum Infinissime, DIOR
Une femme : Profondément libre. Pour cette édition, le flacon iconique se pare d'un tout nouveau collier, symbole d'infini et de liberté.
Le sillage : Ce jus, plus audacieux et intense que le parfum initial J'Adore, magnifie l'orange sanguine juteuse, le jasmin, la tubéreuse et la bergamote.

Eau de Parfum My Way, GIORGIO ARMANI
Une femme : Engagée comme l'actrice américaine d'origine portoricaine Adria Arjona, égérie de My Way.
Un sillage : Floral. Bergamote de Calabre, fleur d'oranger d'Égypte, tubéreuse d'Inde, jasmin, grandiflorum et sambac, tous ces ingrédients ont été sourcés selon une approche écoresponsable.

DR

Idôle L'Intense, LANCÔME
Une femme : Une pionnière forte qui bouscule les codes pour imposer sa propre définition de la réussite.
Un sillage : Flamboyant. Articulé autour d'une note *clean* emblématique, ce nouveau jus gagne en intensité au contact d'une absolue de rose de Grasse, d'un trio de jasmins et d'un accord en fond de chypre blanc, patchouli, cèdre et santal.

L'Interdit Eau de Parfum Intense, GIVENCHY
Une femme : Mystérieuse comme Audrey Hepburn qui inspira ce parfum à Hubert de Givenchy en 1957.
Un sillage : La fleur d'oranger accueille une tubéreuse avant de s'ouvrir sur un fond boisé, aux accents fumés de vétiver, de patchouli et de vanille de Madagascar charnelle.

Coco Mademoiselle L'Eau Privée, CHANEL
Une femme : Une Gabrielle Chanel, conquérante et observatrice du monde dans une lumière tamisée.
Un sillage : Celui de Coco Mademoiselle dans une version intimiste, entre agrumes et patchouli pour « un parfum de nuit aquarellé, tel un voile flouté pour la peau et les draps », selon Olivier Polge, parfumeur créateur de la maison Chanel.

Dessert signé Fanny Herpin, cheffe du restaurant Le Camondo (61 bis rue de Monceau, Paris VIIIe).

La beauté dans l'assiette

Lors d'un déjeuner ensoleillé, Mathilde Thomas, cofondatrice de Caudalie, a parlé vin, resvératrol, terroir et surperfood.

Texte **Bénédicte Burguet**

Dans votre assiette depuis l'enfance... Les produits du terroir français. Et aujourd'hui, les trouvailles du marché bio que nous faisons religieusement en famille tous les week-ends.

Les plats que vous aimez... Les plats typiques français cuisinés par mon mari, un as des fourneaux.

Et ceux que vous concoctez... Des assiettes colorées et saines. De grandes salades composées, de saison, dans le genre des recettes d'Angèle Ferreux-Maeght, fondatrice de la Guinguette d'Angèle. Accompagnées d'un grand verre de Kombucha maison.

Un incontournable... Une belle cave, bien sûr, et des bouteilles de Smith Haut Lafitte, le vin produit par mes parents à côté de Bordeaux.

Votre déclic culinaire... Nos années passées à New York et à Hong Kong qui nous ont fait prendre conscience de la chance que nous avions d'être Français et d'avoir accès à un si riche territoire.

Un ingrédient belle peau... Évidemment le raisin ! Surtout ses pépins bourrés de polyphénols, les plus puissants antioxydants végétaux, mais aussi la vigne dont on extrait le resvératrol, l'ingrédient star de notre gamme anti-âge.

Une adresse pour déjeuner... Le Camondo et sa jolie terrasse, tout près de nos bureaux à Paris. Ou Rouge aux Sources de Caudalie, quand je suis à Bordeaux, pour ses tapas savoureuses. □

NOURRITURE DE PEAU

À chaque aliment son produit de beauté.

LE RAISIN
Crème cachemire redensifiante Resvératrol Lift
Caudalie

LA PROPOLIS
Masque majestueux Votre Visage L'Élixir des Glaciers
Maison Valmont

LE JUS D'ALOE VERA
Gel nettoyant visage
Augustinus Bader

L'HERBE ENMEI
Crème reconstituante ultime Future Solution
Shiseido

LE MIEL D'OUESSANT
Huile démaquillante antipollution Abeille Royale
Guerlain

LE CAMONDO ; CAUDALIE ; DR

marina foïs
jonathan cohen
énorme
un film de sophie letourneur
Télérama
au cinéma le 2 septembre
VANITY FAIR
. Design : Benjamin Sicsic / TROÏKA • Photo : Eddy Brierre.

1

Cap sur la légende

Sur la Riviera, l'hôtel du Cap-Eden-Roc fête ses 150 ans. Sans que son aura de luxe décontracté, immortalisée dans les seventies par le célèbre photographe américain Slim Aarons, ait pris la moindre ride.

Texte **Constance Dovergne**

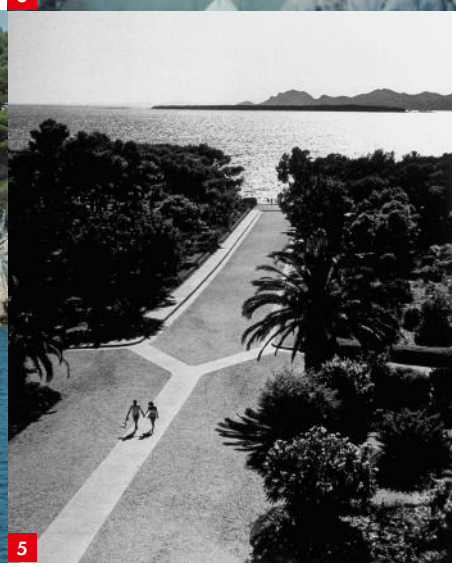
Y poser ses valises pour les deux mois d'été, c'est affirmer son rang dans la haute société américaine et prendre part à une illustre histoire qui a démarrée quand Francis Scott Fitzgerald a mentionné, en 1934 dans *Tendre est la nuit,* « ce grand hôtel au crépi rose qui se dresse orgueilleusement sur les bords charmants de la Riviera », qu'un « petit clan de gens élégants et célèbres a choisi pour y passer l'été ». Les années ont passé, les maillots Eres et les claquettes Hermès ont depuis longtemps remplacé les caftans Halston mais l'aura de luxe décontracté immortalisée par Slim Aarons qui y photographia, dans les seventies, la folle vie de la jet-set, est immuable. C'est que les équipes en place, imperméables au clinquant de l'art de vivre « nouveau riche », veillent à ne jamais dénaturer ce palace que les habitués aiment comme une maison de famille, s'y faisant les souvenirs d'une enfance passée à jouer au tennis ou à apprendre à nager dans la piscine d'eau salée creusée à même la falaise. Piscine qui, excusez du peu, fut précédemment squattée par Picasso et Chagall qui tuaient le temps en dessinant sur ses rochers.

Début juillet, cette enclave américaine de la Riviera a rouvert ses portes sans les Américains, over-confinés de l'autre côté de l'Atlantique. Ou presque. De loin, on reconnaît l'accent très *Real Housewives of New York City* d'une cliente installée de l'autre côté du bar. Comment a-t-elle bravé la fermeture des frontières de l'UE aux États-Unis, où la pandémie est galopante ? Les lois des 1 % sont impénétrables... mais un dîner à l'hôtel du Cap-Eden-Roc offre déjà un aperçu tout à fait appréciable de cet univers parallèle où règnent par-dessus tout le glamour et l'entre-soi.

Pour ses 150 ans, le palace s'est offert un lifting aussi discret et réussi que celui de ses clientes en invitant Éric Frechon,

SLIM AARONS/HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES ; JOHN SWOPE/THE LIFE IMAGES COLLECTION/GETTY IMAGES

1. Vacancières prenant un bain de soleil sous l'objectif du photographe américain Slim Aarons à l'hôtel du Cap-Eden-Roc d'Antibes, en août 1976. **2.** L'hôtel vu du ciel, en 2008. **3.** La piscine du palace, creusée à même la falaise, en août 1976. **4.** Plaisanciers navigant au large de l'hôtel, en 1969. **5.** La promenade menant à la mer et au pavillon Eden-Roc, en 1948.



chef trois étoiles du Bristol et meilleur ouvrier de France, à repenser toute son offre gastronomique. Il a quadrillé la région à la rencontre des meilleurs éleveurs, pêcheurs et maraîchers, imaginé une carte fraîche et généreuse où le terroir provençal dialogue avec le meilleur de la mer Méditerranée, dont la pêche arrive chaque matin par bateau au pied de l'hôtel (rouget de roche rôti en fleur de courgette et caviar d'aubergine au cumin, jus de poivron jaune à l'huile d'argan ; cabillaud cuisiné comme un aïoli provençal ; coquillages cuits au cataplana selon la pêche du jour). Cet ancrage local affirmé signe une nouvelle ère pour ces restaurants où paradaient Hemingway, Elizabeth Taylor, Marlene Dietrich, Orson Welles et Rita Hayworth qui y séduisit le prince persan Ali Khan, avant de l'épouser un an plus tard. La famille Kennedy, elle, préférait déjeuner dans l'intimité des cabanes de plage réservables à la journée (700 euros à débourser de nos jours), que le directeur de l'établissement Philippe Perd aime qualifier de « club dans le club ». Soit cinq planches de bois, deux transats, un parasol, l'horizon dégagé le long duquel Kirk Douglas aimait parader en ski nautique et d'où l'on peut désormais admirer la sirène rohmérienne Arielle Dombasle nager sur des kilomètres avec Bernard-Henri Lévy.

C'est enfin là, et les paparazzis qui affluent en Zodiac le savent bien, que toute l'industrie hollywoodienne pose ses valises pendant le festival de Cannes. À cette période, le palace n'accepte d'ailleurs que les réservations d'au moins douze jours, décevant ainsi les espoirs des indigents de s'offrir une après-midi piscine avec Sharon Stone et Adam Driver, au prix d'une seule nuit dans la moins chère des chambres (25 m^2, vue cour, comptez entre 650 et 1300 euros). Il aurait été dommage de venir perturber cet écosystème si fragile. □

Hôtel du Cap-Eden-Roc, 167-165, boulevard J. F. Kennedy, Antibes. oetkercollection.com/fr/hotels/hotel-du-cap-eden-roc

De billes et de bulles

Champagne et délices en trompe-l'œil. Un menu sans pareil à La Grenouillère, dans le Pas-de-Calais.

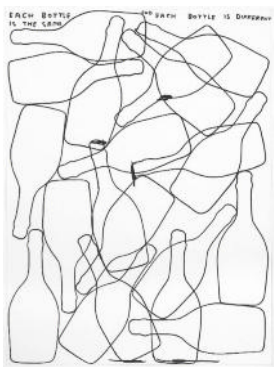
Texte **Pierre Groppo**

Ceci est un poulet rôti : la remarque ne manquera pas faire sourire les clients belges venus du pays de Magritte pour goûter au menu Unconventional imaginé par le chef Alexandre Gauthier et l'artiste anglais David Shrigley, réunis par Ruinart. Ce spectacle sensoriel avait été dévoilé à 40 mètres sous terre, dans les caves de la plus vieille maison de champagne. Déguster l'étonnante vanille bleue, la chips d'écrevisse stupéfiante de salinité, le bouillon à l'eau de mer ou ces détonantes billes de poulet rôti dans le dédale des Crayères rémoises, cela n'arrive pas tous les jours. Expérience subliminale à 11 °C, température parfaite pour la prise de mousse du vin. C'était le 4 mars, « avant ».

La bonne nouvelle de l'« après » ? Le menu et son poulet rôti sont à l'honneur à La Grenouillère, le restaurant d'Alexandre Gauthier à La Madelaine-sous-Montreuil – la ville de Jean Valjean dans *Les Misérables*. Deux étoiles pour cette cuisine au look postmoderne signée par un chef fondu d'art contemporain qui n'a jamais joué le coup de l'épate facile. À La Grenouillère, les fresques de grenouilles n'ont pas été peintes par un artiste-star mais datent des Années folles.

« J'aime poser mes certitudes à l'entrée d'une galerie, entrer sans a priori, me mettre en mode respiration », affirme le cuisinier qui n'a pas hésité à solliciter la maison de champagne pour ouvrir une rôtisserie en ville. Champagne et cochon grillé ? Aujourd'hui, la coupe se siffle sur un rondeau de bois, à l'abri d'un pommier. Le menu Unconventional se dévoile sur une feuille de papier bible aux intitulés minimalistes. Un petit côté Oulipo pour une cuisine aux dressages si savants qu'ils pourraient être accrochés aux murs d'un galeriste autrichien. Mais on est dans le Nord, dans une salle aux allures de forge où se déploient en cuisine des énergies prométhéennes. Ici, les plats se laissent d'abord deviner : poulet en billes, suc de crustacés déshydratés en dentelle, capsules de navet opalescentes... L'expérience va loin, sur des accords mets-bulles signés par le maître de cave Frédéric Panaïotis. À poursuivre par une nuit méditative dans l'une des huttes, sublimes de simplicité, cachées dans le jardin, ou dans la maison d'hôtes récemment ouverte en ville par Gauthier. Qui y possède deux autres établissements : l'occasion, le lendemain, d'atterrir en douceur. □

Menu Unconventional/Singulier, un soir par mois. lagrenouillere.fr



Au menu Unconventional, capsules de navet et langoustine (en haut), et billes de poulet rôti (à gauche). Ci-dessous, dessins et bouteille réalisés par l'artiste David Shrigley pour la maison de champagne Ruinart.

FABIEN VOILEAU / HANS LUCAS ; MARIE-PIERRE MOREL ; TODDWHITEART PHOTOGRAPHY

Éléments de langage
par Olivier Séguret

Un autre sens

Et si la pandémie s'était aussi attaquée à la langue? Au mot « mode », par exemple.

Trois looks du défilé Gucci Épilogue, intégralement digital, diffusé le 17 juillet.

Nous n'en finissons pas de mesurer la polyphonie du mot « pandémie ». Il désigne à la fois la borne à partir de laquelle le monde a changé, l'époque dans laquelle il est entré, le ciel sous lequel il évolue et l'horizon des prochaines années. Avec le Covid-19, notre lexique s'est certes enrichi à mesure que nos économies s'appauvrissaient (« asymptomatique », « coronavirus », « chloroquine »...), mais l'influence de la pandémie est bien plus profonde : le sens des mots a changé. École, travail, amitié, ville, cinéma, restaurant... tout est chargé de représentations nouvelles. Même « nature » s'est approfondi d'une dimension plus riche et plus puissante. Même « voyage » s'est augmenté d'ombres et de lumières, d'aspiration et de culpabilité, de nostalgie et de lassitude, comme si nous soupesions le désastre face auquel se retrouve l'industrie touristique mondiale comme étant le nôtre.

Parmi les secteurs économiques les plus directement bouleversés par cette nouvelle donne se trouvent la mode et l'industrie textile. Et « la mode » exige aussi une radicale redéfinition. Les acteurs du secteur sont les premiers à en avoir conscience, avec plus ou moins de panique ou de sérénité. Eux qui font profession de lire le présent et de défricher l'avenir, n'ont pu, pas davantage que nous, anticiper. Ils doivent donc improviser une gigantesque mise à jour de leur modèle, sous nos yeux sceptiques et notre mental hagard. Notre avantage collectif, c'est que tout le monde juge que la situation antérieure avait atteint ses limites et ne présentait rien de satisfaisant. Le monde de la mode a encore trop de quant-à-soi pour pleurnicher sur ce non-paradis perdu et c'est tant mieux. Inversement, il y a peu de raisons de se délecter de l'actuelle déconfiture où se retrouvent les hordes de communicants chargés de maintenir un semblant de dignité au milieu de la tempête. La pandémie a dénaturé la Fashion Week de l'hiver 2020. Elle a à peine laissé le temps d'imaginer des solutions de secours pour la saison d'été. En principe, les grandes maisons ont eu un peu plus de marge de manœuvre pour dessiner une Fashion Week alternative en cette rentrée 2020. C'est une épreuve du feu : ça séduit ou ça ne convainc pas. Comment ne pas devenir hors sujet, hors de propos, hors-champ, ces périls immenses lorsqu'on a pour fonction vitale d'être concepteur de propos, d'image, de tendance ?

La pandémie aura signé la seconde mort de Karl Lagerfeld. C'est lui qui avait planté dans le paysage des années 1980 la borne précédente, celle qui allait définir l'ère qui vient de s'achever. Et ce qui risque fort de disparaître, un an après lui, c'est cette idée extrapolée de la mode qu'il a incarnée : la mode comme show mondial superlatif avec marques impériales et designers stars.

Il convient désormais, pour les marques, de faire valoir leur conscience morale de la donne nouvelle et des devoirs qui leur incombent : l'écologique, le responsable, le durable... Il leur faut néanmoins maintenir une fonction de soupape, d'échappatoire, de sublimation, d'idéalisme et de singularité. Gagner en pertinence en maintenant son impertinence : voilà l'objectif schizo devant lequel la mode se retrouve.

Les anthropologues parleraient d'une faille épistémologique, les post-modernes d'une révolution symbolique. Sur le divan d'un psy, le beau Moi de la mode semblerait bien cabossé. Maria Grazia Chiuri (Dior) exprime sa crainte : « Le risque de ce moment est que nous cessions de rêver. La mode est aussi un rêve. » À quoi Jonathan Anderson, en commentaire de son défilé pour Loewe, semble répondre : « Ce moment concerne ce qui est bon pour vous, pas ce qui est bon pour le système. » □

FASHION PPS / BESTIMAGE

1

Lettre de tournée (détournée)
par Nora Hamzawi

Le relou démasqué

Les passagers qui ne respectent pas les gestes barrières, nouveau fléau du voyage en TGV.

Il y a plusieurs choses que j'appréhende avant de prendre le train. En première position, me retrouver dans la même voiture qu'une personne qui ne sait pas que le son des touches de son téléphone, ce n'est vraiment pas nécessaire et qui passe tout le trajet à envoyer des textos à un doigt : tic tic tic, tac tac, tic tic, TAC...

En seconde position, voyager à côté de celui qui a décidé de se faire un œuf dur pour le déj, ex aequo avec celui qui se fait une salade de thon, sachant que de toute façon, généralement, c'est le même.

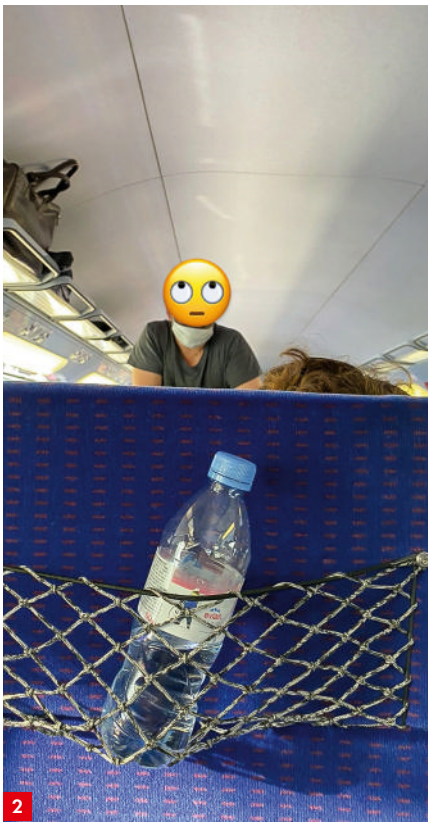
Et enfin, en dernière position, me retrouver en club 4 avec un parent et ses deux enfants en pleine crise d'opposition.

Concernant le dernier cas de figure, je dois avouer que je suis beaucoup plus tolérante depuis que je suis moi-même mère, et je suis passée de la meuf légèrement excédée à celle qui en fait des caisses dans l'empathie : « Au contraire, ça ne me dérange pas qu'ils hurlent et qu'ils mettent la tablette à fond, j'adore *Peppa Pig,* elle est trop marrante cette petite truie. »

Et puis avant-hier, alors que j'étais voiture 4 en train d'essayer de manger mes Pringles « sanitairement », soit en remontant mon masque entre chaque chips que j'avale, j'ai découvert le champion des relou du train, la médaille d'or du type sur qui t'aimerais hurler, celui qui dépasse toutes les catégories et qu'on n'avait pas pu découvrir avant : j'ai rencontré le « con du Covid » (je sais que l'Académie française recommande de dire *la* Covid mais je me sens beaucoup trop précieuse quand je le fais et j'ai l'impression de me mentir à moi-même). J'ai trouvé ce spécimen dans un train, précisément dans un TGV reliant Biarritz à Paris, ce qui fait environ 4 h 30 de situation irritante.

Le con du Covid a une connerie assez franche et directe, il n'y a aucune ambiguïté sur sa lourdeur, contrairement à celui qui a activé le son des touches de son téléphone parce qu'il ne connaît peut-être pas le mode silence et que, de toute façon, à son âge, il n'entend pas le son.

Le con du Covid, lui, affiche sa lourdeur avec arrogance, il l'assume totalement, bref, il a la connerie bien visible puisque c'est le seul voyageur à ne pas porter de masque. Il l'a, hein, son masque, c'est juste qu'il préfère le garder autour du cou, sûrement parce qu'il ne trouve pas ça hyperconfortable, alors que nous tous vraiment, on adore, surtout quand il fait



2

chaud et que le voyage est long. Surtout quand t'es enrhumé, que tu respires par la bouche et que tu portes des lunettes.

Le con du Covid a donc une conscience totale de sa connerie et il en est fier, il a la confiance en lui de ces types qui font une mauvaise blague et qui, au lieu de se taire, la répètent mille fois jusqu'à ce qu'on se force à rigoler.

En parlant de rigolade, il voyage avec ses collègues à qui il parle à genoux sur son fauteuil, pour leur faire face, et pendant que le reste de la voiture lui lance des regards noirs comme dans un western, lui raconte, mort de rire, la dernière bourde de Franck de la compta.

Plusieurs fois, il s'est fait remettre à sa place par le contrôleur, il a dit pardon, remonté le masque, et dès que le contrôleur est parti, l'a remis sur son cou en douce, comme un ado rebelle qui se sentirait transgressif en dessinant une bite au crayon à papier sur la table de cours (ou comme moi, à 16 ans, qui refuse de porter un manteau en janvier parce que j'ai un pull Diabl'ess au-dessus du nombril). Bref, la transgression débile.

L'air de dire, j'assume, je ne veux pas être infantilisé, l'air de dire *« fuck* le Covid » comme s'il résistait à l'ennemi, sans même comprendre que les vrais cow-boys, eux, sont masqués. □

3

4

5

1. Fin d'été à Biarritz.
2. Le con du Covid n'a pas encore son émoji.
3. Même le paysage a l'air confiné.
4. Carte postale à l'iPhone.
5. Mi-cow-boy mi-homme invisible.

NORA HAMZAWI

Lettre de ma chambre
par Pauline Klein

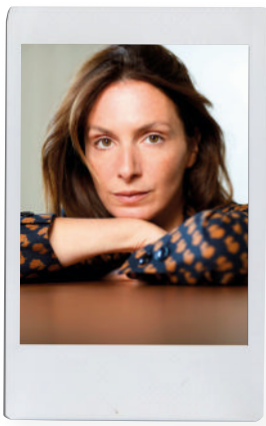
Mon chagrin m'a un peu quittée

Quand découvrir la vue à la fenêtre des voisins du dessous offre un changement de perspective salutaire sur nos évidences familières.

Il y a deux semaines, je me suis disputée avec mon compagnon et il est parti de chez moi en annonçant qu'il ne reviendrait plus. J'ai passé des heures à regarder dehors, les platanes en feuilles juste en dessous de ma fenêtre. Je savais bien que je ne pourrais pas le voir passer en bas, je suis bien trop haut, je ne vois pas bien les trottoirs, je ne peux même pas apercevoir les chaises et les tables du café qui jouxte mon immeuble, je ne fais qu'entendre des rires, parfois des voix, et les moteurs de voitures. Il y a quelques jours, il y a eu une fuite d'eau chez moi et j'ai dû descendre chez les voisins pour regarder leur plafond. Je vis au sixième étage, j'ai descendu l'escalier qui sépare nos appartements à pied comme on dévalerait les marches d'une maison de famille. J'ai sonné à la porte et je suis entrée. En pénétrant dans leur salon, j'ai été frappée par la vue depuis chez eux, exactement la même que la mienne à quelques détails près. Je me suis approchée de leur fenêtre, là encore la même que la mienne, même cadre, même poignée, et j'ai été saisie par le décalage infime entre la vue que je connais par cœur et la leur. En ouvrant les vitres, il m'a semblé voir apparaître autre chose, comme dans le poème de Verlaine, *Mon rêve familier,* parlant de cette femme inconnue, mais à propos de cette vue-là : « Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre », un mélange d'anodin et d'inouï en un seul plan. Combien de mètres pouvaient bien séparer ces deux visions sans intérêt d'une rue banale bordée d'arbres ? Deux peut-être. Pas grand-chose. Je me suis demandé si mes voisins entendaient les mêmes sons résonner depuis chez eux, celui des voitures et des rires du café, celui de la sonnerie du lycée juste en face qui sonne aux heures de la récréation. À quelques détails près, la vision banale de mon quotidien, parfois sereine, parfois inquiète, a muté. Dans un mouvement infiniment petit, j'ai assisté à un mouvement de conscience, un pas de côté insignifiant mais qui m'a transformée.

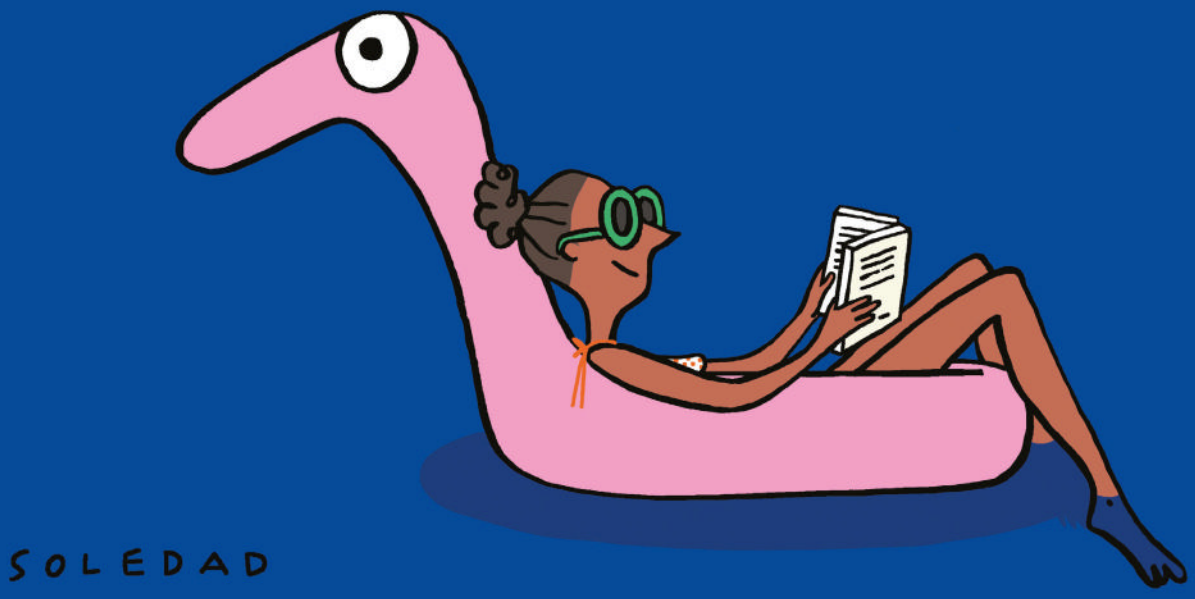
C'est étrange de croire que ce que nous apercevons chaque jour et qui devient notre norme peut devenir en une fraction de seconde un monde presque étranger. Il suffit de presque rien, d'un changement de paradigme, d'un déplacement du regard. Il suffit de descendre, parfois d'un seul étage, pour que la réalité se transforme, et il suffit parfois de deux mètres pour changer totalement la perspective de ce que nous considérions comme commun. J'ai repensé à l'état de tristesse dans lequel j'étais plongée devant ma fenêtre ces derniers temps, comparé à l'indifférence sereine qui me portait à cet instant dans le salon de ce couple à la retraite.

Nous avons fait un constat. Je suis sortie de chez eux, j'ai remonté lentement l'escalier qui mène à mon appartement. J'ai avancé jusqu'à ma fenêtre, vers ma vue, et je l'ai regardée en pensant à ce qui se cachait juste en dessous. Les autres possibles se sont calmement superposés. Ce que j'avais établi depuis une semaine comme le poste de ma souffrance et de mon inquiétude s'est lentement dilué dans autre chose. Et si je descendais à pied en utilisant l'escalier de service, je pourrais voir les vues se dessiner autrement, d'abord les toits, puis les murs et les fenêtres des voisins, au troisième le sol surgir, la terre ferme remonter doucement jusqu'à mes yeux, au deuxième la cour pavée apparaître plus nettement et enfin, en passant la porte de l'immeuble, le tronc des arbres à bonne échelle, les chaises et les tables du café soudain accessibles, les hommes et les femmes dont émanent les rires. En levant la tête, les feuilles des arbres me sont apparues lointaines et mon chagrin m'a un peu quittée. La voix continue intérieure et cafardeuse qui me berçait depuis ma fenêtre s'est un peu dissipée. Un peu comme la fin du poème de Verlaine, « l'inflexion des voix chères qui se sont tues ». □



PASCALITO ; GETTY IMAGES

le soleil, la mer, mon libraire



#tousenlibrairie

LIBRAIRIES INDÉPENDANTES

avec le soutien de : Sne Syndicat national de l'édition · LH LIVRESHEBDO · ØCULTURE · LONSDALE ARCHITECTURE & RETAIL

TENUE **LOUIS VUITTON**.

L'HUMAIN D'ABORD

L'actrice Marina Foïs, en prise avec la société d'aujourd'hui et soucieuse de laisser à la prochaine génération un monde un peu meilleur, a partagé avec Philippe Azoury le plaisir infini des idées. Dans cette veine, *Vanity Fair* lui a proposé de choisir des sujets qui lui tenaient à cœur, à lire dans les pages suivant son portrait. Photographie Ezra Petronio. Stylisme Camille Bidault-Waddington.

D'une façon ou d'une autre, les acteurs, on préférerait pouvoir les ranger dans des cases. Leur coller une étiquette, leur accorder un domaine et les laisser s'épuiser, film après film. Elle, elle échappe. À croire qu'il n'y a pas une Marina Foïs mais quatre ou cinq femmes qui vivent et travaillent sous le même nom, sous la même apparence. Le souvenir que l'on pourrait avoir de l'une d'elles n'empêche pas tout un tas d'autres d'advenir : à l'écran, au théâtre ou à l'intérieur de cette grande scène informelle, vivante et passionnante qui s'appelle la société. Si nous avions la fibre entrepreneuriale, nous lui conseillerions tout de suite de créer une société pas anonyme du tout avec toutes ces filles, la Marina Foïs Inc. Mais l'idée est là : Marina Foïs n'est pas qu'une actrice. Marina Foïs fait société. Une sorte de Pierre Bourdieu en acting, qui se servirait des rôles qu'on lui propose pour scanner la France qui l'entoure, analyser ses passions (on les dit tristes, mais ça pourrait bien changer un jour, non ?), ses contradictions, ses valeurs, ses blessures.

Pour mieux mesurer l'espèce d'incroyable multitude dont Marina Foïs est le nom, il suffit de se souvenir que ce petit bout de femme, blonde et rapide, on l'a connue il y a longtemps, à la fin des années 1990, membre d'une troupe comique qui faisait les beaux jours de Canal+ : Les Robins des Bois. De 1997 à 2001, elle y incarnait la très naïve Sophie Pétoncule. On ne dit pas ça histoire de lui ressortir les dossiers (ils ne sont pas si honteux par ailleurs, Les Robins nous faisaient vraiment rire), mais juste pour l'entendre se raconter à partir d'une première contradiction : « Moi, ce que je voulais faire au départ, c'était tragédienne ! »

> « Moi, ce que je voulais faire au départ, c'était tragédienne ! »
>
> MARINA FOÏS

Soit l'histoire, classique, quasi banale, d'une jeune fille de bonne famille en France qui a joué *L'École des femmes* et voulait entrer au Conservatoire. « Je pensais que mon destin, en gros, c'était de jouer Iphigénie à l'Odéon. Et puis il y a eu l'échec cuisant du Conservatoire : je l'ai vécu comme une injustice alors que c'est le principe même des concours : ce jour-là, j'étais moins bonne qu'une autre. Mais je pense que je me trompais sur qui il fallait que je sois. Rétrospectivement, le théâtre tel qu'il se faisait au début des années 1990 ne m'aurait pas rendu heureuse. » Il faut se souvenir d'un théâtre essentiellement froid, corseté, qui ne mordait plus, dans son versant avant-gardiste, que sur des formes pures, d'une époque où l'acteur faisait des diagonales sur la scène en parlant. « Je sais maintenant que je n'étais pas l'actrice de ce théâtre-là, je n'avais aucune envie d'être une idée sur pattes. Pour moi, le théâtre, c'est le vivant. »

Le théâtre qui aurait pu révéler la Marina Foïs de 17 ans à la Marina Foïs d'aujourd'hui est venu après. C'est celui du plaisir féroce, celui des Chiens de Navarre, de Joël Pommerat, de Luc Bondy. Celui de Marcial Di Fonzo Bo avec qui elle jouera *La Tour de la Défense* de Copi à la MC93 de Bobigny en 2004, aventure pour laquelle elle quittera le giron de Canal+, à la stupéfaction générale. Entre la Marina Foïs qui, en 1986, se rêvait tragédienne et celle qui, en 2006, a fini par jouer à l'Odéon (avec Luc Bondy dans *Viol,* une pièce de Botho Strauss), vingt ans ont passé, en partie occupés par la comédie à la télévision – elle qui avait été élevée dans une famille « diplômée, intello, snob, mais avec des goûts très éclectiques ». Une famille qui, c'était un signe distinctif à la mode dans les années 1970/1980, se faisait un point d'honneur de ne pas avoir de poste de télévision. « Et donc, bien sûr, j'ai fait de la télé. Et plutôt de la comédie, tant qu'à y être... mais bon, Romain Gary disait bien que l'humour est une affirmation de la supériorité de l'homme sur son destin. Et puis, pour moi, c'est une politesse, l'humour. Et, chez moi, ça a peut-être été aussi un engagement. » Parce que Les Robins des Bois étaient une troupe, et que l'on n'intègre pas une troupe à moitié, même si en retour le groupe protège : « Je viens d'une famille nombreuse, je sais de façon très sincère que le collectif protège. De tout le groupe, je suis la seule qui n'a pas fait de films en tant que metteur en scène. J'étais peut-être la boniche des Robins des Bois ! Je retapais les textes pour enlever les fautes d'orthographe, j'étais pas mauvaise en dialogue et j'avais une idée assez précise des costumes. Pas meneuse, plutôt suiveuse. »

Quand elle abandonne la troupe télé pour la troupe théâtre, le passage se fait d'abord sur des textes de Copi, argentin décadent, homosexuel, acerbe, qui a réveillé Paris dans les années 1970 avant de mourir à 48 ans, en 1987, des suites de ce que la bêtise genrée a longtemps appelé le « cancer gay », comme si un virus frappait une orientation sexuelle, une race ou une nation (coucou le « virus chinois »). « Copi, ça avait un sens parce que le sida a été la maladie de ma génération. Un de mes meilleurs amis avait joué Copi et est mort à son tour du sida. Quelqu'un que j'avais rencontré à 16 ans, pour vivre l'expérience du théâtre. J'ai vécu alors à Toulouse dans une maison communautaire où se retrouvaient aussi bien les pédés que les junkies et, de cette maison, personne ou presque n'est sorti vivant, à cause de la maladie. » Marina Foïs ne rentrera jamais dans le détail de ces lieux, mais on entend partout dans l'intelligence de son discours qu'il s'est joué là-bas un enseignement du monde sous ses différents modes d'existence, sans regard moral ou normé pour les condamner. La mort en a peut-être emporté beaucoup mais, à l'entendre, chaque fois que « la maison à Toulouse » revient dans la conversation, on comprend c'est la vie-même qui tenait là ses universités.

Et puis, en 2005-2006, en passant par Copi ou Botho Strauss, elle apprend à se libérer de la France et à voir plus loin. Une façon pour elle de retrouver le clan familial, une culture cosmopolite apprise avec ses parents cinéphiles, dingues de Kurosawa, de Satyajit Ray ou des grands Italiens des années 1960, soit d'un cinéma qui lui a donné très tôt le goût du monde : « J'ai appris beaucoup de l'humain, en voyant ces films avec mes parents. La France comme seul berceau de la culture, ça n'existait pas chez moi. Résultat : je ne crois qu'au mélange des races, des cultures. Je suis de culture juive mais d'origines diverses : une branche russe allemande, des racines italiennes, du sang juif d'Égypte... Dans ma famille, il y a l'histoire de l'immigration et il y a l'exil. »

Et ce n'est pas rien, prenez un groupe, n'importe lequel, et regardez comment les affinités politiques ou sentimentales se constituent : c'est toujours sur la prise en compte de la possibilité d'une fuite ou sur l'histoire intériorisée d'un ou plusieurs exils familiaux. Ces affinités s'écrivent souvent en secret, invisibles. ↠

EZRA PETRONIO

TENUE **LOUIS VUITTON**.

LA COMÉDIE HUMAINE

1. Marina Foïs au défilé Louis Vuitton, collection automne-hiver 2019-2020, à Paris en mars 2019. 2. Avec Nicolas Ghesquière et Anna Wintour au défilé Paco Rabanne automne-hiver 2020-2021, en février 2020. 3. Maurice Barthélémy, Jean-Paul Rouve, Pierre-François Martin-Laval, Élise Larnicol, Marina Foïs et Pascal Vincent, la troupe des Robins des Bois, au tournant du nouveau millénaire. 4. Avec Clément Sibony, à Avignon, dans *La Tour de la Défense* de Copi, mise en scène par Marcial Di Fonzo Bo. 5. Scène de *L'Atelier* de Laurent Cantet (2007), entre Matthieu Lucci et Julien Souve.

L'histoire de l'exil fut la grande question de la fin du XIXe siècle et de la première moitié du XXe. Elle redevient le centre de gravité de toutes les questions politiques actuelles : migrations massives (dues aux guerres, à la pauvreté, aux famines, au changement climatique), racisme, division des sociétés occidentales riches entre Blancs et racisés. Autant de feux mal éteints : « Sur le sujet du racisme, de la tolérance, de la religion et des migrants, ne pas avoir de drapeau et appartenir à des communautés qui ont été persécutées développe forcément une empathie que d'autres n'ont pas. Quand je lis le destin tragique de quelqu'un qui arrive dans la zone de Calais, ça me permet de me projeter. Et je ne crois pas que ce soit seulement dû au métier d'acteur qui est toujours une invitation à jouer des vies qui ne sont pas les nôtres. C'est surtout conditionné par l'histoire de ma famille. »

Obsession de la justice

L'humain comme histoire, l'humain comme monde, voilà ce que le cinéma va lui apporter. Comme tout comique sorti du giron Canal+, Marina Foïs va d'abord enchaîner des rôles dans des comédies à succès et c'est à partir de *Filles perdues, cheveux gras* de Claude Duty, en 2002, que ses choix vont grandir. Ils s'opèrent depuis en dehors des deux balises habituelles du cinéma français que sont le succès (ne faire que des gros films à fort potentiel commercial) et l'avant-garde (ne faire que des films d'auteur, en jouant sur l'effet signature, voire haute couture, procuré par certains noms). À lire sa filmographie, c'est une troisième voie qui se dessine : l'envie d'aller rejoindre, par le cinéma, les questions que la société impose davantage qu'elle ne les soulève – comme une tornade soulève la terre et le sable.

Certains n'étaient peut-être pas réussis mais ils avaient tous en commun d'être réalisés par des gens avec qui Marina Foïs se sent des affinités. « De plus en plus, je fais mes choix sur les metteurs en scène. Je me méfie des imposteurs. Mais je travaille aussi beaucoup par contrastes ; j'ai une phobie de l'ennui, donc je choisis plutôt des films qui ne radotent pas ceux que j'ai déjà pu tourner. C'est peut-être un choix compliqué car, on le sait, le public est plus à l'aise avec une image, un personnage. Mais il en va de ma passion, j'ai besoin d'expérimenter des zones inconnues. Et quand je peux, je choisis en fonction des partenaires : j'ai une passion pour les acteurs. C'est comme ça, j'aime les acteurs. Ils sont monstrueux, sûrement, mais je les aime quand ils sont étonnants. Et quand ils ne sont plus monstrueux, on dit qu'ils sont faibles... »

Pour *Énorme,* le nouveau film de Sophie Letourneur qui sort ce mois-ci, elle a d'abord adoré le scénario : à l'intérieur d'un couple, un garçon (Jonathan Cohen, au maximum de sa folie) qui surjoue jusqu'à la caricature (assumée) la femme enceinte et une femme qui vit sa grossesse avec un désintérêt troublant. « Le scénario était hyperdrôle. Il se trouve que je fais peu de comédies. Pas pour faire oublier Les Robins, non, mais parce que je veux que le scénario me fasse rire. Et là-dessus, bon, j'ai quelques exigences. Et puis les comédies reposent sur des clichés et ça m'ennuie, le cliché, car ça existe relativement peu dans la vie réelle. Les gens sans complexité, on sait que ça n'existe pas. *Énorme* était très drôle, mon personnage et son non-désir d'enfant m'intéressaient beaucoup, parce que ça dézingue les assignations, ça montre que l'on peut s'affranchir de beaucoup de choses. »

En outre, c'est l'aventure artistique qui l'a séduite : équipe réduite à cinq personnes et aucun maquillage. « Ça me plaisait. C'est séduisant tout ce qui rend l'expérience inédite. Après, je peux m'interroger sur le résultat : si le maquillage existe, c'est peut-être parce qu'on est plus belle à l'image quand on est maquillée... » On entend là quelque chose qui n'est pas du tout une condamnation du film mais l'aveu qu'en tant qu'actrice, le film la met à nu. Elle ne regrette pas le film mais de ne pas arriver à assumer cette absence de maquillage. Elle a sans doute pensé pouvoir s'en affranchir tant elle a longtemps cru qu'elle n'était pas « sexuée ». « Je n'ai jamais fait face à un genre. Par exemple, je ne choisis pas de faire un film avec une cinéaste femme parce qu'elle est femme. Je choisis de le faire parce que quelque chose m'intéresse en elle ou dans le projet. Je n'ai jamais cru être tellement sexuée non plus, sauf quand je suis délibérément dans une relation de séduction, mais le reste du temps, bof... Enfin, je le croyais jusqu'à ce que Christophe Honoré m'affirme le contraire, il hallucinait que je ne m'en rende pas compte. » De la même façon, dès que l'on aborde la question de la femme en société, l'engagement se fait plus fort – mais parce qu'à tous les endroits, la question de la parité se travaille. Cette interview a eu lieu au lendemain des élections municipales et le fait que le second tour se soit joué entre trois femmes lui semble un indicateur que les choses changent. « Giscard disant à Simone Veil: "Tu n'y vas pas, tu ne seras jamais élue, parce que tu es une femme", c'est aujourd'hui obsolète. Taubira, on est beaucoup à rêver de l'entendre plus régulièrement. On nous dit : "Ah mais femme et noire, elle ne sera jamais élue !" Non, c'est là aussi un vieux réflexe de pensée. Et moi, les réflexes, je m'en méfie. »

> « J'ai une passion pour les acteurs. Ils sont monstrueux, sûrement, mais je les aime quand ils sont étonnants. »
>
> MARINA FOÏS

Ce que représente Marina Foïs en France, le socle de sa popularité (réelle), c'est un caractère, une force, une position. Quand on parle avec elle, cette force est plus présente encore. Aucun langage promo, aucune discussion létale, aucune envie de perdre son temps et son heure à dire des banalités d'usage, mais le plaisir infini des idées. On fait face à quelqu'un qui refuserait la qualification d'intello, sans doute parce qu'elle a beaucoup fait pour y échapper, mais c'est pourtant une personne qui pense en permanence à ce qui se passe ici et maintenant, et à comment on pourrait tous faire pour que ça aille quand même mieux. On n'imagine pas une seconde Marina Foïs appeler son agent pour lui demander de la brancher sur une cause à la mode. Ce qui l'anime, c'est une obsession de la justice. Au point d'aller souvent aux Assises et de suivre Éric Dupond-Moretti, pour tourner *Une intime conviction,* le film sur l'affaire Viguier: « Ce film, je l'aime beaucoup car il posait la question de la justice là où on ne la pose jamais : c'est quoi rendre justice ? Depardon aussi montre ça dans son documentaire *10e chambre, instants d'audiences.* C'est important car on est dans une période où on a besoin d'humanistes, de gens qui remettent l'humain au centre de la réflexion. J'en ai assez qu'on ne me parle que d'économie. L'économie n'a de sens que si elle fait vivre ou si elle enterre des

PASCALLE SEGRETAIN/GETTY IMAGES; ERIC FOUGÈRE/SYGMA / GETTY IMAGES; PARIS/TAUB/GAMMA-RAPHO VIA GETTY IMAGES; BBQ_DFY / AURIMAGES

gens. Être acteur, artiste, ce n'est pas être hors-sol. Moi je fais partie de ceux qui ne sont plus précaires, je ne l'ai même jamais été : mais ça ne m'empêche pas de me poser des questions de justice. »

C'est plus rare que vous ne le croyez. Avec l'apparition d'Internet, les acteurs, les musiciens, les artistes en général, que l'on a connus autrefois sur tous les fronts, ont disparu du champ de la confrontation. Ils ont toujours des idées, mais ils ont fini par les garder pour eux, subissant un déferlement de haine liquide sur les réseaux à chaque prise de position publique. Les *bashings* ont eu raison des artistes engagés. Marina Foïs y échappe. On ne sait comment. Peut-être parce qu'il suffit qu'elle parle des films qu'elle fait pour que l'on sache à qui on a affaire. C'est assez subtil, et cette détermination, cette position expliquent en partie le pouvoir qu'elle détient aujourd'hui dans le cinéma français. Ce pouvoir, elle le tire aussi de sa façon de voir la faille dans le discours même le plus bétonné, surtout s'il vient de son camp.

Deux générations, deux virus

Intéressant à cet égard l'avis qu'elle porte sur le « moment César » qui bouleversa le milieu deux samedis avant le confinement. « Je n'y étais pas cette année. Vous n'êtes pas sans savoir que je suis, avec d'autres, à l'origine d'une tribune contre la gouvernance des César... Je ne l'avais pas crié sur tous les toits mais bon, ça s'est su dans les dix minutes. Je n'y étais donc pas la bienvenue. Mais j'étais évidemment devant ma télé avec ma bande de copains : Nicolas Ghesquière, Julien Dossena et Benjamin Biolay. Ce n'est pas pour une statuette qu'elles sont parties. Il faut être fou pour croire ça [pour rappel, Adèle Haenel et Céline Sciamma ont quitté la cérémonie quand Roman Polanski a été récompensé]. C'est au-delà de ça. La tribune de Virginie Despentes [« Désormais on se lève et on se barre », parue dans *Libération* le 1er mars] le dit bien. Comme pour le mouvement "Balance ton porc", ce qui m'intéresse là, c'est que les femmes se sont autorisées à reprendre à leur compte la violence dont elles sont victimes. Quand Adèle se lève, c'est une colère physique, une violence inscrite dans le corps des femmes qui ressurgit brutalement. Il n'y a pas à se sentir modéré face à ça ni à commenter : ça ne peut pas être autrement. Quand on a subi ça, on ne peut rester modérée. Ce qui m'intéresse ensuite, c'est une chose qu'a très bien pointée le texte de Despentes, quand elle étend cette violence faite aux femmes au rapport dominant / dominé. J'aime ce texte, j'aime toujours les textes qui amènent de la nuance, de la subtilité ou des lignes de fuite théoriques. À côté de ça, il y a eu un texte du collectif 50/50 – auquel j'appartiens – mais je n'étais pas du tout d'accord car il distribuait les bons et les mauvais points, ceux qui s'étaient bien comportés et les autres. Ce n'était déjà plus le moment. D'autant que dans les bons points, ils oubliaient le discours de Roschdy Zem ou celui de Swann Arlaud qui étaient parfaits car ils rappelaient où étaient les dominés. La convergence des luttes, elle peut exister, et je crois que c'est la bonne question : car il y a un endroit où les Noirs, les femmes, les Arabes, ça se rejoint. Quand on leur rappelle intimement ce qu'ils sont. Les quotas, j'ai horreur de ça. Ce n'est pas une solution. Pour continuer à leur faire jouer des rôles de dealers ou de femmes de ménage ? La question, ce n'est pas le nombre, c'est le retard du cinéma français sur la société. Il y a encore à désapprendre, à déconstruire, mais j'ai espoir que les choses bougent progressivement. »

> « La convergence des luttes, elle peut exister : car il y a un endroit où les Noirs, les femmes, les Arabes, ça se rejoint. »
>
> MARINA FOÏS

Les manifestations demandant justice pour Adama lui semblent un parfait exemple de l'émergence d'une génération montrant un sens politique très fort, mature. « Le fait d'avoir des enfants – j'ai deux garçons – ancre dans une réalité. C'est difficile de ne pas penser au monde qu'on leur laisse. Ils nous obligent à une certaine cohérence entre ce que l'on dit et ce que l'on fait. Ma génération a été bousillée par le sida, ça a démoli la libération sexuelle, et beaucoup de choses ont été perdues. La jeune génération est plus intelligente sur ça... »

Le sida revient souvent dans la conversation. Il est la balise entre sa génération et celle de ses enfants qui va devoir trouver comment agir depuis la crise du Covid. Le fait d'avoir joué au théâtre en 2018 et 2019 le rôle de l'écrivain Hervé Guibert (mort du sida en 1991) pour *Les Idoles,* la pièce de Christophe Honoré, a manifestement ouvert un pont entre ces deux virus, ces deux moments de notre histoire commune. « Je fais partie de cette génération qui s'est pris Guibert dans la tronche en le voyant à "Apostrophes" parler de la maladie comme personne jamais avant lui n'en avait parlé. J'ai lu *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* dans la foulée de l'émission. Ça parlait de choses que j'avais vues, à Toulouse, dans cette maison. Je l'ai relu pour jouer *Les Idoles* et, avec le recul, c'est sa littérature que je trouve prodigieuse, cette façon d'être musical, ultra-rythmé, avec ce mélange de trivialité, de douceur et de dégueulasserie. Par moments, ça atteint la perfection. *Des Aveugles, Mes parents* sur le cancer de sa mère qui n'est pas vrai, ce sont des livres qui tissent des rapports au mensonge. Mieux : *Fou de Vincent,* ce livre où Guibert raconte la défenestration d'un amant. Sauf que Vincent, je l'ai appris en jouant la pièce, est mort il y a tout juste cinq ans, il ne s'est pas du tout jeté par la fenêtre. C'est un texte magnifique qui repose sur un mensonge. »

Ce qu'elle a appris en jouant Hervé Guibert est double, et sans contradiction : pour elle, Guibert est quelqu'un qui vous harponne « avec du concret » – comme tous les artistes qu'elle admire (souvent d'ailleurs des photographes : Antoine D'agata, Raymond Depardon...). Mais ce concret est peut-être une construction, voire une affabulation. Pour beaucoup, cela aurait pu sonner comme une déception. Pas pour elle, car ce qui l'intéresse à cet instant précis, c'est le message, plus fort que la vérité : « Dans la pièce, je joue un monologue où Guibert raconte le soir de la mort de Foucault, il dit dévaler le pont d'Austerlitz en chantant une chanson qu'Étienne Daho lui avait fait apprendre par cœur. Il se trouve que Daho est venu voir la pièce, et on a pris un verre après la représentation, je ne l'avais jamais rencontré, j'étais émue. Et là, Daho me dit qu'il n'a jamais rencontré Guibert. Guibert mythone, c'est sa force. On sait qu'il mythone mais on ne peut s'empêcher de voir les images. Ce qui en fait un auteur prodigieux. »

Si Marina Foïs occupe cette position unique dans le cinéma français, c'est peut-être parce qu'elle ne court pas après un film ou un rôle. Mais après une image, qui résistera à la composition, au faux, et nous dira un moment du présent que l'on vit. Voilà à quoi servent les documentaires et les fictions. Voilà ce qui fait courir Marina Foïs. □

TENUE **LOUIS VUITTON**.

ASSISTANTS PHOTOGRAPHE MATHIEU BOUTANG ET NICOLAS DESPIS. **OPÉRATRICE DIGITAL** SYLVIE NEVES. **ASSISTANTS STYLISTE** JOSEPH ÉCORCHARD ET BÉRENGER PELC. **COIFFURE** STÉPHANE LANCIEN. **MAQUILLAGE** TOM PÉCHEUX. **MANUCURE** JULIE VILLANOVA.

EZIO PETRONIO

«J'ai appris à découper le réel»

RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

Reporter de guerre, photographe de politiques, grand documentariste des institutions – le tribunal, l'asile, les urgences –, diariste de la France des sous-préfectures… À 78 ans, Raymond Depardon a consacré sa vie et ses yeux à aller à la rencontre des autres. Entretien Philippe Azoury.

LIBAN, 1978
Deux photos tirées de la série réalisée par Raymond Depardon en pleine guerre civile.

« J'avais eu une conversation une fois avec Raymond Depardon : une conversation sur le langage. C'était au moment de la sortie des Habitants. Il m'a raconté qu'une étude américaine avait réussi à prouver que lors d'une conversation entre deux personnes, chacun répète en moyenne sept fois la même chose… Le cerveau humain fait des boucles. En filmant ces conversations, Depardon s'en était aperçu à son tour. Je regarde souvent ces films au moment de tourner, parce qu'il filme les gens en face. Il n'est ni dans le jugement ni dans le folklore. Chez lui, les gens sont à hauteur. Le corps laisse échapper des choses et c'est sur ça que je pars au moment de chercher mes personnages. » Marina Foïs

C'est une matinée qui est sans doute la première de l'été, aux environs de Paris, dans une maison que Raymond Depardon habite pour la seconde fois, si nous avons bien compris, et où il vient de déménager ses archives. Il fait une chaleur étrange, proche de 30 °C, alors Raymond nous installe à l'étage, dans la grande pièce qui sert à classer les photos en fonction des multiples projets en cours. Il propose un café, comme on le fait dans le désert ou au Proche-Orient dès qu'il se met à faire chaud. On dit « un café à Beyrouth » comme d'autres disent « un thé au Sahara ». On est venu, c'est bête, avec des livres, ses premiers livres, et avec le souvenir de ses films – ces séquences qui ne veulent pas partir une fois qu'on les a reçues en pleine face. On est venu avec des idées sur lui, pour essayer de comprendre quelque chose de cette vie à arpenter la planète et ses territoires, donner un sens à cette envie d'aller à la rencontre de l'autre qui semble ne s'être jamais tarie. On est venu à la demande précise de Marina Foïs. Les gens de cinéma proposent parfois des idées qui s'accordent à nos désirs.

« En tant qu'actrice, lorsque je m'apprête à préparer un rôle, je revois ses films car il a une façon frontale de regarder les gens… », nous a déclaré Marina Foïs. La frontalité dont elle parle est surtout une position face au monde : une honnêteté, une vérité, la bonne distance avec celle ou celui que vous filmez…

C'est la position du cinéma direct. Le cinéma avec lequel j'ai fait mes classes. Ce n'est pas particulièrement un cinéma à la mode aujourd'hui, bien que tout le monde s'en serve. John Cassavetes serait content, lui qui faisait tout avec une petite caméra Éclair 16 mm, pour la durée, la continuité et s'octroyer une grande liberté pour les acteurs. Un acteur, quand il est étriqué dans un texte trop écrit, cherche à s'évader du côté de la vie, du réel. L'acteur a besoin de cette position du direct.

En quoi le cinéma direct a-t-il compté autant pour vous ?

Dans les années 1980, lorsque je commence à faire des films, je suis un peu à la fin de l'histoire du cinéma vérité mais, pour moi, ce mouvement est un prolongement du photojournalisme. Soit l'endroit d'où je viens, que je pratique depuis deux décennies. À l'époque, au moment de commencer à faire des films, je ne me pose pas la question du son : je mets le micro sur la caméra. Avec l'arrivée de Claudine Nougaret, le son a changé dans mes films. Claudine vient du *Rayon vert* d'Éric Rohmer (1986), c'est là qu'elle a appris à « percher », à prendre le son à la perche. Et Claudine ne regarde pas les gens que l'on filme quand elle travaille : pour qu'ils ne soient pas tentés de la regarder. Elle cherche toujours la bonne place, soit là où la personne qui parle ne sera pas « détimbrée ». Dans des endroits type palais de justice ou autre institution, on se tient en embuscade. Si on va filmer une confrontation avec une institution, il est important d'être en embuscade.

Votre premier film ensemble avec Claudine, c'est *Urgences*, en 1986. C'est le film de l'imprévu, des intuitions, des accidents. C'est un peu un film animal…

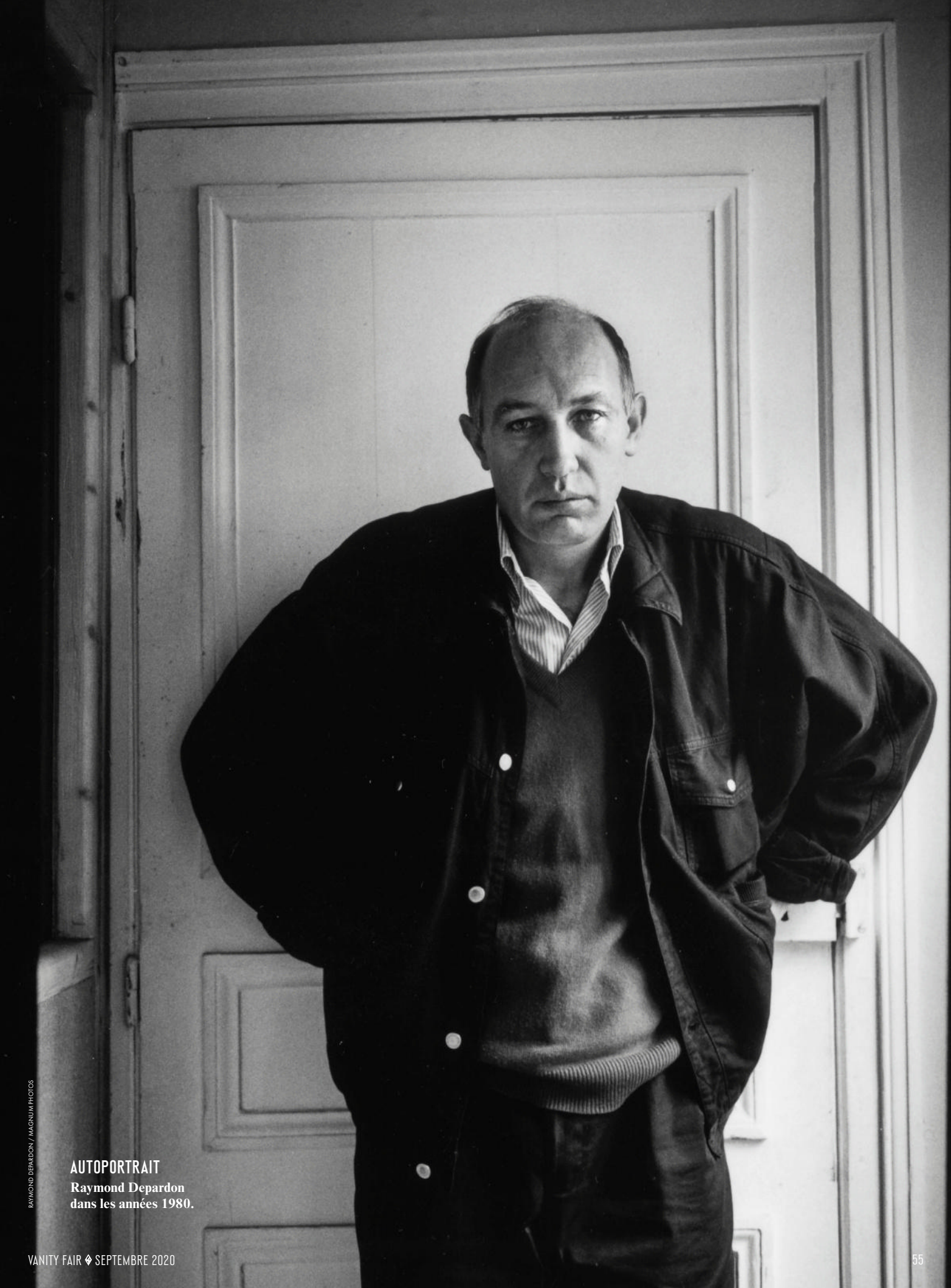
Urgences, c'est le fondement de ma méthode. Ce sont les urgences de l'Hôtel-Dieu. Les psys consultaient trop vite et repartaient au bout d'un quart d'heure. Mais nous, avec Claudine, on restait. Et là, la personne, qui, elle, avait envie de parler, se mettait à monologuer, parce qu'on était là. Les personnes commençaient à dire des choses. C'était ce que nous recherchions : quand le cinéma devient un déclencheur. On restait filmer mais on ne bougeait pas. On était de parfaits abat-jour, captant ce qui se passait sans rajouter dans le regard ou dans la présence. L'enregistrement et c'est tout.

C'est un peu le cinéma de deux aveugles : vous, borgne, puisque l'œilleton de la caméra coupe votre regard en deux, et Claudine qui écoute les yeux fermés…

Elle écoute mieux que moi, mais elle ne veut pas qu'on la cherche du regard, pour une approbation. Elle se transforme en pure mécanique. Pour mieux saisir. Henri Cartier-Bresson avait fait, à l'époque, le rapport entre le photographe et le boxeur. C'est une métaphore intéressante : tu tournes, tu tournes et à un moment, bing, uppercut décisif !

La distance, là encore ?

Oui, exactement, Il faut la bonne distance, ne pas disparaître, ne pas être avalé, ne pas rentrer dans le jeu de la personne, mais gagner quand même sa confiance. Tout se joue dans les premières secondes : vous allez au-devant de gens, dans une salle d'urgences ou dans un palais de justice, pour leur demander l'autorisation de les filmer. Je ne veux pas me vanter mais j'ai une bonne tête [rires]. C'est tombé comme ça ! C'est important, la bonne tête… les origines rurales, la façon de m'habiller, la gestuelle, les mains. Tout ça se joue dans ce tiers de seconde. ↠



AUTOPORTRAIT
Raymond Depardon dans les années 1980.

RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

On se dit en vous voyant : « Ah ce type-là, je peux lui faire confiance ! » ?

Oui... [rires] Mais la force, après, c'est de savoir les écouter. Il faut être sensible, mais il faut garder sa distance. Quand vous filmez un garçon qui vient de commettre un délit, il a 19 ans, disons, et qu'au moment où on lui fait une enquête de personnalité obligatoire, il raconte aux psychologues qu'à 10 ans, il a été placé à la Ddass [direction départementale des affaires sanitaires et sociales] mais comme il n'y avait plus de place, alors on l'a mis en asile psychiatrique avec les fous, là on est face à une longue douleur. Et il faut savoir l'affronter, cette douleur... Sans pour autant tomber dedans, même si on est touché.

Que vous a appris le photojournalisme au moment de filmer ?

Écouter. Savoir écouter. Ne pas intervenir. Ne pas juger sur place, sur le moment ; on verra après, plus tard, on verra au montage. Mes monteurs m'ont appris à mieux filmer, à force de me dire : « Tu vois Raymond, si tu avais coupé là, fait un raccord là, un peu plus à gauche... » On retient, ça reste dans la tête et on finit par faire des plans plus écrits, de film en film. Je fais moins de longs plans séquences, alors que j'en étais obsédé. Mais je donnais à mes monteurs une matière bien trop large et surtout bien trop statique. Les monteurs m'ont appris à découper le réel.

Ça se découpe en fines tranches, le réel ?

Cassavetes est un bon exemple, mais Yasujiro Ozu aussi. Deux plans dans le même plan. Bresson aussi, via le cadre.

AILLEURS

Un coiffeur à Beyrouth, image extraite de la série libanaise de 1978. Page de droite, dans un train aux États-Unis, en 1982.

Eux découpent dans le réel mais restituent le réel. Comment réduire un peu la durée sans non plus trahir cette force de la durée ? C'est un crève-cœur pour moi...

Vos films qui montrent les confrontations avec une instance ou un dispositif sont-ils aussi des pièces de théâtre ?

Peut-être mais je préfère qu'une actrice s'intéresse à ce qui se vit là et veuille, dans son jeu, continuer cela, en être le relais. Ça m'intéresse davantage.

Les gens devant une instance ont le droit de mentir. Les acteurs, ils n'ont peut-être plus le droit de mentir... ?

Oui, c'est très juste. D'où l'importance du son : Claudine m'a appris que si le micro est mal placé, tu es « détimbré » : tu joues faux. En fiction, ils font très attention à ça, mais en documentaire, on a l'innocence de croire que tout ce que l'on prend au son sonne juste. Mais si on est mal placé, même la personne dans un documentaire peut « sonner faux ». Le vrai, le faux, c'est une affaire de placement, en somme...

Depuis 2005, vous qui aviez beaucoup voyagé, vous filmez la France...

J'avais l'intuition qu'elle allait très mal, la France, qu'elle tombait en ruine. À l'époque, on était sous Jospin et mes copains

RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS

me disaient : « Mais Raymond tout va bien, ça se saurait si ça allait mal. Pourquoi te soucier de la France ? » Celle qui est encore et toujours invisible, inaudible, celle des sous-préfectures, celle que je ne connaissais pas... C'est une intuition qui prend sens aujourd'hui car, finalement, c'est ce qu'on a soudain entendu à partir des Gilets jaunes, cette France-là, dont on croyait qu'elle allait bien puisqu'on ne l'entendait pas...

Quand vous faites *Les Habitants* (2016), vous partez avec une caravane et vous invitez les gens à venir poursuivre dans la caravane, devant la caméra, une conversation intime qu'ils avaient déjà avec leur conjoint, leur ami. À quel moment oublient-ils la caméra ?

Il n'y a pas de règle. Certains démarrent au quart de tour, ils oublient tout de suite, ils sont dans leur histoire. D'autres à qui il faut plus de temps pour retrouver le naturel. Le couple qui parle de la jalousie au Pas-de-Calais, ils ont repris la conversation là où on les avait interrompus et dans la même intensité.

Pourquoi ce dispositif dans *Les Habitants* ? Une table de caravane, deux personnes de profil, caméra fixe.

Le champ/contrechamp a été inventé par les agences d'acteurs. Les cinéastes documentaristes, qui sont des militants du réel, l'ont toujours refusé. Moi-même, je ne suis pas à l'aise avec ça, d'où ce dispositif pour filmer en continu. Mais à condition d'avoir un très bon son.

Une fois, je vous ai entendu dire ça : « Je fais du cinéma pour aller rechercher la parole. »

Je n'écoute pas mieux qu'un autre alors il m'a fallu un média.

Mais faire de la photo, n'était-ce pas déjà pour vous « écouter l'autre » ?

C'est intéressant... Il y a, oui, une part d'écoute dans la photo.

Vos films sont souvent des portraits, alors que vos photos en sont rarement...

Je suis nul en portrait. Mais il y avait déjà dans ma photographie une écoute de l'instant. Pour comprendre cela, il faut remonter aux racines, à ma nature timide, à mon complexe : mes origines paysannes, débarqué à Paris, mal dégrossi, mon accent, ma façon d'être. Pourtant, je n'ai pas fait de photographie sociale, j'ai fait reporter photographe. J'ai fait les marches de l'Élysée, l'Olympia, des événements, à une époque où nous, les photographes, dirigions les personnalités : on osait dire à De Gaulle "mettez-vous comme si, comme ça, refaites la bise à Jeanne d'Arc". Les photographes savaient qu'ils avaient besoin d'une seule photo et comme on était peu, on osait s'approcher plus. Du temps de Coty, madame Coty apportait un café aux photographes. Je crois que ça a bien changé [rires]... Quand j'ai fait des films, j'ai repris ma place de photographe, quand j'ai fait *1974, une partie de campagne,* le film sur Giscard, j'ai travaillé en photographe : seul, avec du son, avec un micro Canon plus long que la caméra, pour pouvoir entendre les petites choses que nous entendions, nous, les premiers reporters photo, et que l'on ne percevait jamais dans les documentaires plus institutionnels. Si bien que Giscard a interdit le film jusqu'en 2002... ↠

Vos films vous ont redonné une place de reporter, au sens noble du terme, livrant quelque chose du réel, des corps, des accents, alors que vos livres de photos m'ont toujours semblé une façon de faire déjà des films, au sens presque hollywoodien du terme. Vos livres sont pour moi des fictions, plus que vos films qui sont plus proches de la photo… Le paradoxe Depardon…

Continuez, ça me trouble un peu ce que vous me dites [rires].

Disons que l'on ne comprend pas vos photos si on ne saisit pas qu'elles sont toujours au passé, alors que le cinéma, chez vous, ça a toujours été le moyen vital, nécessaire, décisif, de revenir au présent.

C'est certain, oui. Roland Barthes, dans la revue *Communications* (nº 36, 1982), disait qu'un texte sur une photo est un relais, un texte ancrage. Et j'ai eu besoin d'aller plus loin que la légende sous la photo et de faire un texte qui poursuive la photographie. Puis j'ai relu des lettres que mon père m'avait envoyées, lui qui avait arrêté l'école à 12 ans. Il sortait des phrases incroyables. À propos d'une jeune fille que je courtisais à l'époque, il m'avait dit « ça n'a pas accordé ». Le mot « accordé », ces choses-là ne s'inventent pas. Quand je partais en reportage avec beaucoup de solitude, j'écrivais, et je me suis dit que ça pouvait aller avec la photo. Alors qu'effectivement, je ne me suis jamais servi de mon écriture ou de ma voix en off, pour mes films. Les films, je les ai faits pour écouter. Les livres, je les ai faits pour dire. Dire ce que l'image peut-être ne dit pas, ne peut pas dire. Le chagrin, le sentiment du photographe derrière l'image. Le texte relais, c'est formidable comme concept, tu portes la photo ailleurs, tu dis sur une photo de désert : « Je pense à quelqu'un », et ce n'est plus la même image.

Ça a été le déclencheur pour *Notes*, pour *Correspondance new-yorkaise*, *Le Désert américain*, ou *Hivers*, vos premiers grands livres ?

Ma vie sentimentale, longtemps, n'a pas été très heureuse, on le sait en lisant mes premiers livres. Je sacrifiais tout à ma vie professionnelle. J'étais tout le temps en voyage. Je fuyais beaucoup. Tu n'es pas là et tout le monde pense à autre chose. C'est la vie.

Vous provoquiez votre propre catastrophe…

Oui… Après quoi j'ai cru qu'emmener mes amours en voyage arrangerait tout, mais les destinations étaient des destinations de guerre, Beyrouth, Djibouti et ça n'a rien arrangé du tout… Donc ces premiers livres sont des livres de tiraillement. Je cherchais, comme dirait mon père, à « accorder ».

Accorder, c'est le sens du premier livre, *Notes* ?

Notes est venu de l'extérieur, d'une collection de poésie, Arfuyen X, qui m'a demandé d'écrire sur mes photos. J'étais très amoureux d'une jeune femme, j'ai fait le mariole, je lui ai balancé que puisqu'elle ne s'intéressait pas à moi, je retournerais à Beyrouth, le romanesque à 30 ans ! Alors cette fille m'a dit : « Là-bas, écris-moi une lettre. » Alors je me suis mis à écrire, chaque soir, dans ma chambre qui était à l'hôtel Commodore, dans le quartier Hamra, à Beyrouth-ouest, où logeaient les reporters. En guise de livre, je leur ai proposé cette lettre que j'avais donc écrite à Sophie Ristelhueber (je peux le dire : on est restés bons amis, et puis ce n'est plus un secret). Sophie, je lui ai demandé l'autorisation, elle a revu le texte, elle n'a pas forcément enlevé les choses intimes, elle a plutôt resserré pour que ça gagne en force : ça a donné *Notes,* en 1979. Et ça a été un tollé : mes amis trouvaient ce livre dégueulasse : comment j'osais parler, sentimentalement, à la première personne, sur des évènements aussi dramatiques qu'une guerre au Liban ou en Afghanistan ? Là-bas, j'ai d'ailleurs eu un fixeur, le seul qui parlait français, et ce jeune homme s'est avéré plus tard être le commandant Massoud. Voilà les hasards de la vie, j'adore ce genre d'histoire.

« Les films, je les ai faits pour écouter. Les livres, je les ai faits pour dire. »

RAYMOND DEPARDON

La façon dont vous écrivez sur les photos mène à une idée selon laquelle « on ne sait pas voir ». On feuillette un livre de photos, on ne sait pas. Et quand on lit les textes, l'image s'éclaire. Le photographe ne voit-il rien lui non plus ?

Oui, il lui faut écrire pour voir. Une fois, dans *Le Quotidien du médecin,* quelqu'un a écrit : « Raymond filme ce qu'il ne sait pas. » Et j'avais été subjugué parce que c'est ça, c'est exactement ça : je ne sais pas. Sinon tu ne fais pas de film. En cinéma, ce que je fais est très au présent. D'ailleurs, je ne reviens jamais dessus. Les photos, je peux les reprendre, les réagencer, faire des livres tout à fait différents en reprenant telle ou telle image. J'ai besoin de dire avec mes livres que je suis là, ou plutôt que j'ai été là, retourner la caméra sur moi, donner ma position, pour parler comme les militaires. D'autant plus que c'étaient des années solitaires, celles de mes photos au Liban ou dans le désert américain. J'arrivais presque les mains vides. Mes origines rurales m'ont donné du culot pour m'approcher.

De tout le monde ?

Non, des gens qui appartiennent eux aussi à la ruralité du monde. Mais il y en a beaucoup sur la terre, ça tombe bien. Mes confrères plus urbains avaient toujours une réticence à s'approcher d'eux, moi je me disais qu'ils allaient bien s'apercevoir que je venais du même monde, que j'étais de leur côté, tout ça sans langage. Donc j'ai photographié beaucoup de « paysans » combattants, nomades, hommes en déshérence, exilés dans les villes… Une fois, j'étais avec des paysans français depuis des semaines, ça se passait bien, puis ils ont lu un matin un article dans *Midi libre* qui racontait que j'avais accepté de faire la campagne de la Sécurité routière. Ils se sont méfiés : « Ah, mais en fait, vous êtes connu… »

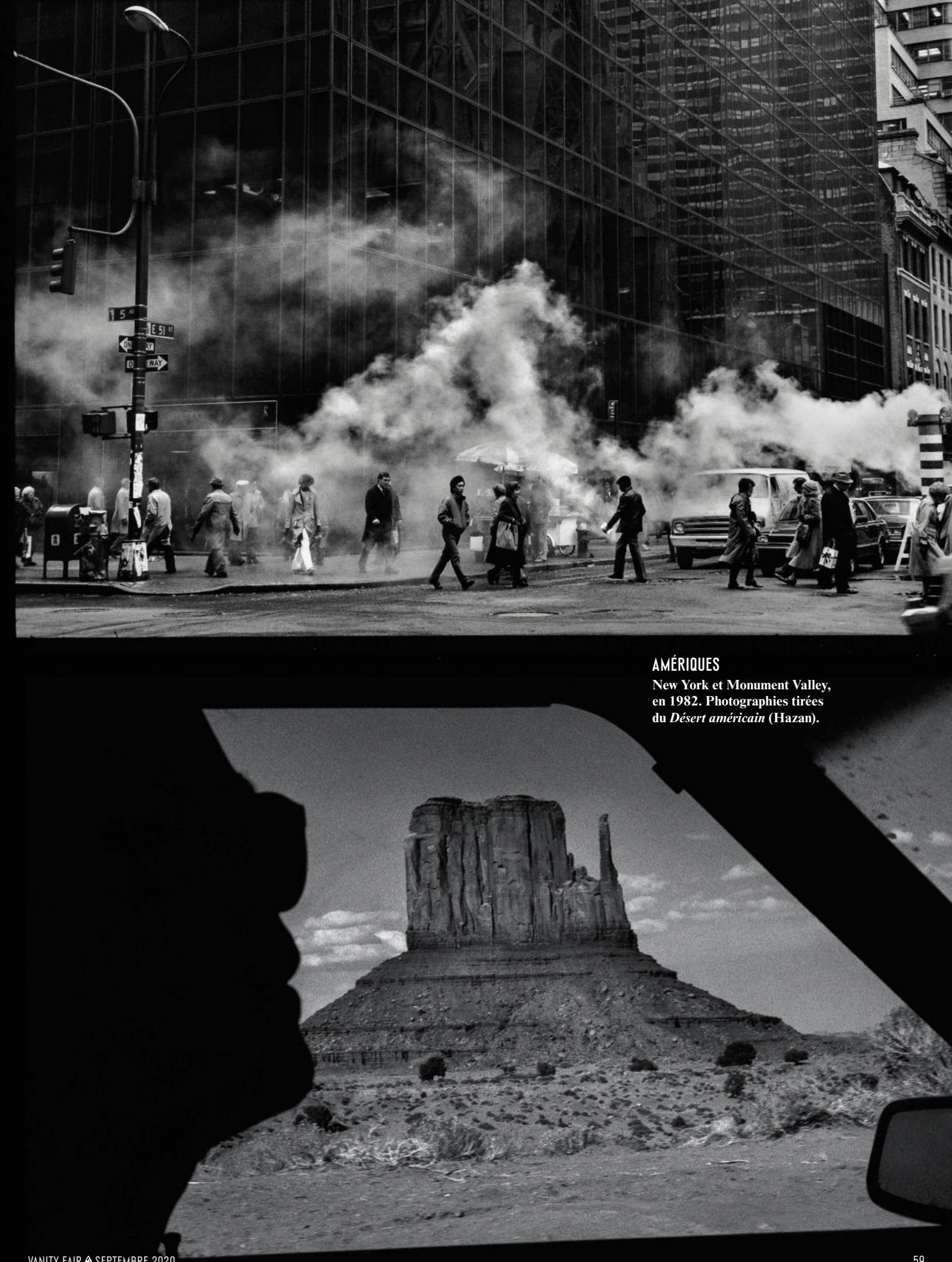
De fait, vous l'êtes, connu…

Oh, comme disait Buster Keaton, la célébrité ne peut se revendiquer qu'à partir du moment où un paysan tibétain peut épeler ton nom. Il avait dû beaucoup souffrir de la célébrité mondiale de Chaplin pour dire ça, le père Keaton ! [rires]

Et Depardon, pourquoi a-t-il fui si longtemps ?

Ah, si j'avais la réponse [rires]… □

RAYMOND DEPARDON / MAGNUM PHOTOS



AMÉRIQUES
New York et Monument Valley, en 1982. Photographies tirées du *Désert américain* (Hazan).

L'ENGAGÉE
La productrice Marie-Ange Luciani photographiée pour *Vanity Fair* le 7 juillet à Paris.

« Elle est toute petite mais elle ne le sait pas. Elle est solide. Elle parle vite et plutôt fort. Elle est drôle. Elle est loyale. Elle produit des grands metteurs scènes. Produire, c'est plus que financer. Elle a beaucoup lu, vu, écouté, elle est ultra-vertébrée mais, dieu merci, terriblement excessive. Elle adore, déteste, s'impatiente, court, partage, aime, se met en colère, je l'aime. Elle sait dire « je ne sais pas » quand la plupart ont un avis avant même que la question ne se pose et pensent en # ou en émoji. Je l'adore. » Marina Foïs

120 BATTEMENTS PLUS TARD

Elle défend une approche artisanale de son métier et des films en prise avec le monde. Rencontre avec Marie-Ange Luciani, une productrice qui compte. Par Toma Clarac. Photographie Julien Lienard.

Quand Marie-Ange Luciani répond au téléphone un matin de la mi-juillet pour compléter un entretien entamé quelques jours plus tôt dans ses bureaux parisiens, les chants des cigales envahissent la rédaction. La productrice, 40 ans, passe ses vacances en Corse d'où elle est originaire. Quelques détails sont restés en suspens, concernant la genèse et l'accueil de *120 Battements par minute,* notamment, le film de Robin Campillo sur les années Act Up qui l'a subitement projetée dans la lumière lors de sa présentation triomphale à Cannes en 2017, Grand Prix à la clé. Choc émotionnel, événement politique, critique dithyrambique, succès en salle (700 000 entrées), césar... *120 Battements,* comme on l'appelle couramment, manque seulement la Palme d'or, attribuée cette année-là au film suédois *The Square* : « Il y avait une telle agitation autour du film, se souvient Luciani, que j'y croyais. Le jour de la clôture, je guettais tous les signes. Françoise Nyssen [alors ministre de la culture] m'avait dit pour m'encourager qu'elle redescendrait à Cannes uniquement si le film gagnait. Pendant la montée des marches, une amie m'envoie un texto : "Je suis dans la salle, Nyssen est là." Je me dis : "Putain, c'est nous !" » Euphorique, Luciani pronostique la Palme à Adèle Haenel, assise à côté, au moment précis où la caméra se braque sur elles : « Je suis sans filtre, sourit-elle. Je dis tout ce qui me passe par la tête. »

Par-delà son statut de film-phare, *120 Battements par minute* éclaire la « méthode » Luciani, mélange d'instinct, d'engagement et de force de conviction. Hiver 2014, Robin Campillo, Hugues Charbonneau (coproducteur) et Marie-Ange Luciani ont rendez-vous au café Bonne Nouvelle, non loin de la station de métro du même nom à Paris. Le patron est un ancien militant d'Act Up, au bar ils aperçoivent Didier Lestrade, fondateur de l'association : les planètes s'alignent. « Je réfléchissais depuis des années à faire ce film, se souvient Campillo, qui s'est appuyé sur sa propre expérience pour l'écrire. C'est même quelque chose qui m'a empêché de faire du cinéma pendant longtemps. Je ne savais pas comment m'emparer de cette épidémie. Je ne fais pas des sujets de société et le VIH est tout sauf une fiction. » Marie-Ange Luciani écoute les anecdotes de ses camarades, leurs blagues d'anciens combattants qui déjouent la souffrance et flaire une évidence : ce combat emblématique des années 1990 résonne dans notre époque. « Robin planchait sur un film de SF, sourit Luciani, j'ai dû beaucoup insister. » « Marie-Ange a eu raison de mes réserves, reconnaît Campillo, sa détermination m'a en quelque sorte autorisé à douter jusqu'au bout. Elle est comme une vague sur laquelle je surfe. » Une rare occurrence de raz-de-marée corse qui a aussi englouti Laurent Cantet, dont elle vient de produire *Arthur Rambo,* film librement inspiré de la trajectoire de Mehdi Meklat, journaliste et écrivain ↠

JULIEN LIENARD

victime d'une violente campagne de dénigrement en 2017, quand des tweets haineux publiés sous un pseudo grotesque ont été extirpés du réseau social : « On discutait de l'histoire de Mehdi, dont elle avait produit un documentaire *[Quand il a fallu partir,* 2015], confie Cantet, et aussitôt elle a vu la possibilité d'un film. Ce n'était pas évident à mes yeux, mais elle a une telle fougue qu'elle vous emporte. »

Des listes pour le vidéoclub

Le jour de notre rendez-vous dans les bureaux des Films de Pierre, cette fougue s'épanouit dans un torrent de paroles joliment décousu, la faute à un dîner qui s'est prolongé plus tard que prévu la veille. La productrice s'inquiète d'une trop grande dispersion, dit son peu de goût pour l'exposition médiatique – « la production est un métier qui vous permet d'exercer dans l'ombre » –, expédie son enfance en Corse, soucieuse de ne pas trop se dévoiler, avant d'y revenir avec humour. Son père travaillait dans une supérette mais a gravi les échelons jusqu'à diriger une chaîne d'hypermarchés : « Il a tué le commerce de proximité dans l'île, dit-elle en plaisantant. J'en ai hérité une passion coupable pour les grandes surfaces. J'y vais peu, mais quand j'y suis, je peux passer des heures à errer dans les rayons. » À Ajaccio, sa mère l'amène au vidéoclub après l'école : « Quand j'ai découvert les *Cahiers du cinéma* et *Première,* je me suis mise à établir des listes de titres que je donnais au gérant pour qu'il les commande. » Elle assume un « côté midinette », passant des heures devant le festival de Cannes à la télévision, avec un attrait pour les coulisses de l'événement et l'envie d'en être : « Je ne connaissais pas les métiers du cinéma, mes désirs ne prenaient aucune forme particulière, sinon celle, vague, de me tenir là quelque part. » Pourtant, c'est en lettres qu'elle s'inscrit à Aix avant de gagner Paris par amour. À la Sorbonne, elle entreprend une thèse, lit Virginia Woolf, Antonio Tabucchi ou Erri De Luca, s'intéresse à Jacques Derrida et à Giorgio Agamben, mais un stage effectué un peu par hasard dans une société de distribution a raison de la carrière universitaire qui se profile : « De toute façon, je trouvais ça trop compliqué, dit-elle, il fallait passer l'agrégation. » Rien ne dit que s'imposer dans un milieu fermé où chaque nouveau projet implique de s'endetter soit beaucoup plus simple, mais qu'importe, la voilà lancée au côté de Gilles Sandoz, producteur ambitieux freiné par un « rapport compliqué avec l'argent ». Peut-on imaginer meilleure école ?

À l'époque, la mauvaise réputation de Sandoz auprès des banques l'oblige à s'associer avec des producteurs jugés fiables. C'est ainsi que Luciani croise les Films de Pierre, société initiée par Pierre Bergé, où elle va s'émanciper. Bergé ne s'intéresse que de loin aux activités de la boîte dont il a confié la gestion courante à Hugues Charbonneau et quand il meurt en 2018, les détails de la succession n'ont pas été réglés. Luciani doit emprunter pour racheter le catalogue : « Je n'étais pas spécialement branchée par la propriété, dit-elle, mais j'avais produit tous ces films. » L'acquisition de la structure est aussi une manière de s'affirmer dans le cinéma français un an après la sortie de *120 Battements :*

BB.Q_DPY / AURIMAGES

LE SENS DE SON MÉTIER

1. *120 Battements par minute* avec Arnaud Valois et Adèle Haenel, de Robin Campillo (2017). 2. Le téléfilm *L'Illusion comique* (2010) réalisé et joué par Mathieu Amalric. 3. *La Surface de réparation* de Christophe Regin (2018) avec Alice Isaaz. 4. Marie-Ange Luciani en juillet à Paris.

« C'est comme si je m'étais outée », dit la productrice, de plus en plus sollicitée. « Marie-Ange sait se faire entendre dans le milieu et elle a un réseau important », confirme Alexandre Mallet-Guy, patron de Memento Films, qui a distribué le film de Campillo. « Elle défend très bien ses auteurs, il est difficile de lui refuser quoi que ce soit. Peut-être aussi parce qu'on sait qu'avec elle, les films seront bien fabriqués, que l'argent investi sera visible à l'écran. Ce n'est pas le cas de tous les producteurs. » Pour Mallet-Guy, comme pour la plupart de ses proches, la grande force de Luciani réside dans le temps consacré à chaque projet. « J'ai besoin d'un dialogue intense dès l'écriture, explique Campillo. Avec Marie-Ange, on échange quotidiennement, on fait des réunions avec les techniciens très en amont, je lui envoie sans arrêt des bouts de scènes alors qu'elle aimerait sûrement recevoir un traitement complet... Des fois, j'imagine qu'elle n'en peut plus de moi. » En réalité, Luciani est la première à se réjouir quand le réalisateur débarque dans ses bureaux pour travailler et notre surprise est relative lorsque ce dernier confie qu'il a rejoint sa productrice en Corse pour poursuivre l'écriture de son nouveau long-métrage, inspiré de son enfance à Madagascar : les cigales l'avaient trahi.

L'École de l'air, troisième volet d'une collaboration entamée avec *Eastern Boys* en 2013, devrait être tourné l'hiver prochain pour une sortie en 2022, un an plus tard que prévu : la pandémie est passée par là. Même report pour *Arthur Rambo* dont la post-production n'était pas tout à fait achevée quand le confinement a été décrété. Tout porte à croire qu'on ne le découvrira pas avant le prochain festival de Cannes : « À aucun moment elle n'a été tentée par une vente à une plateforme qui aurait pu accélérer une rentabilité du film pour elle », dit Laurent Cantet. En mettant la culture à l'arrêt, la crise sanitaire a mobilisé un cinéma d'auteur déjà fragilisé par l'essor du streaming et inquiet du silence de Franck Riester, ministre de la culture « fantôme », dixit Luciani, qui fera les frais du remaniement quelques jours après notre rencontre. Longtemps active au sein du syndicat des producteurs indépendants, elle suit attentivement la question épineuse du système de financement et nie toute résignation : « J'ai toujours connu le cinéma en crise. J'arrivais après les fameuses années Canal, une époque inégalable, à en croire tous ceux qui l'ont connue, et après ? » « Marie-Ange n'est pas dans la plainte, quelque chose que je ne supporte pas, confie la productrice Sylvie Pialat. Le métier est de plus en plus dur, certes, mais l'exercer reste une chance folle. » Dans un contexte épidémique incertain, elle s'apprête à produire ou coproduire une poignée de films dans les mois à venir, un ton au-dessus de son rythme de croisière habituel, dont *Langue étrangère* de Claire Burger, chronique de l'amitié liant deux adolescentes entre la France et l'Allemagne, et *Retour à Reims* de Jean-Gabriel Périot, d'après le texte d'autoanalyse très politique de Didier Eribon. « Marie-Ange réfléchit constamment au sens de son métier, dit Caroline Bonmarchand, productrice d'*Énorme* et autre fidèle. Une vision du monde et un engagement quasi militant passent par le moindre de ses choix. » Peut-être le plus beau compliment qu'on puisse lui faire. □

EVERETT COLLECTION / AURIMAGES ; PROD DB / KCS / AURIMAGES ; LIENARD JULIEN

AU MUSÉE

RETOURNÉ

Durant le confinement, le photographe Antoine d'Agata a parcouru la France, ses rues, ses hôpitaux, faisant des images d'un monde soudain pétrifié, infecté. Un soir, il nous a invités à passer la nuit au musée des Arts décoratifs, alors encore fermé au public, pour rendre visite aux fantômes. Par Philippe Azoury. Photographie Antoine d'Agata.

« Éric Lartigau préparait L'Homme qui voulait vivre sa vie. *Il cherchait un photographe pour l'expo finale, traînait alors beaucoup chez Magnum, et il flashe sur le travail d'Antoine d'Agata. Il m'en parle, je le lui dis que je ne connais pas, il me montre et je comprends que je porte avec moi dans mes cahiers depuis plus de dix ans une carte postale qui était une photo d'Antoine d'Agata. À partir de là, Antoine est venu au Monténégro faire des photos et j'ai acheté des tirages, des livres,* Situations, Ice... *C'est quelqu'un qui vous harponne par du concret, c'est cette force-là que je trouve admirable. »* Marina Foïs

Les villes avaient été réduites à néant. Commerces fermés, avenues vidées, artères désertées. Le dehors n'était plus qu'une grande zone indifférenciée, silencieuse, abattue. De temps à autre, on apercevait des silhouettes recouvertes de combinaisons, masques, lunettes et gants les protégeant de tout contact avec un corps infecté. La rue n'était plus un lieu de circulation, mais de contamination. Les lieux publics avaient été fermés à la hâte et le pouvoir illimité des télécommunications achevait chaque jour un peu plus le concept usé de réel.

On n'avait pas compris tout de suite que l'ennemie de ce nouveau monde où plus rien de palpable n'est plus autorisé, c'était la mémoire. Il faudrait oublier vite ce qui a existé si longtemps, apprendre à ne rien regretter car les souvenirs encombrent.

Tout au long de la pandémie, un photographe français, A., avait ressurgi dans la ville. On disait qu'il dormait dans les hôpitaux, photographiait des escalators qui ne mènent nulle part, des corps oubliés dans les rues, à la merci de l'air que l'on respire.

A. nous avait donné rendez-vous au musée des Arts décoratifs, sans doute parce que rue de Rivoli s'étend une perspective unique sur ce grand rien qu'était devenu le dehors. Il nous avait fait entrer par un passage réservé, afin d'errer là avec lui, « en fantômes », en « enfants perdus », parmi les tableaux que les conservateurs avaient tous retournés et recouverts de kraft, à regarder des objets design qui racontaient un monde soudainement lointain : celui où l'on pouvait se saisir d'une chose. Toutes les statues avaient été recouvertes d'un drap mortuaire.

Il ne restait plus là que nous et un gardien qui avait perdu le sens des jours, dans le musée retourné.

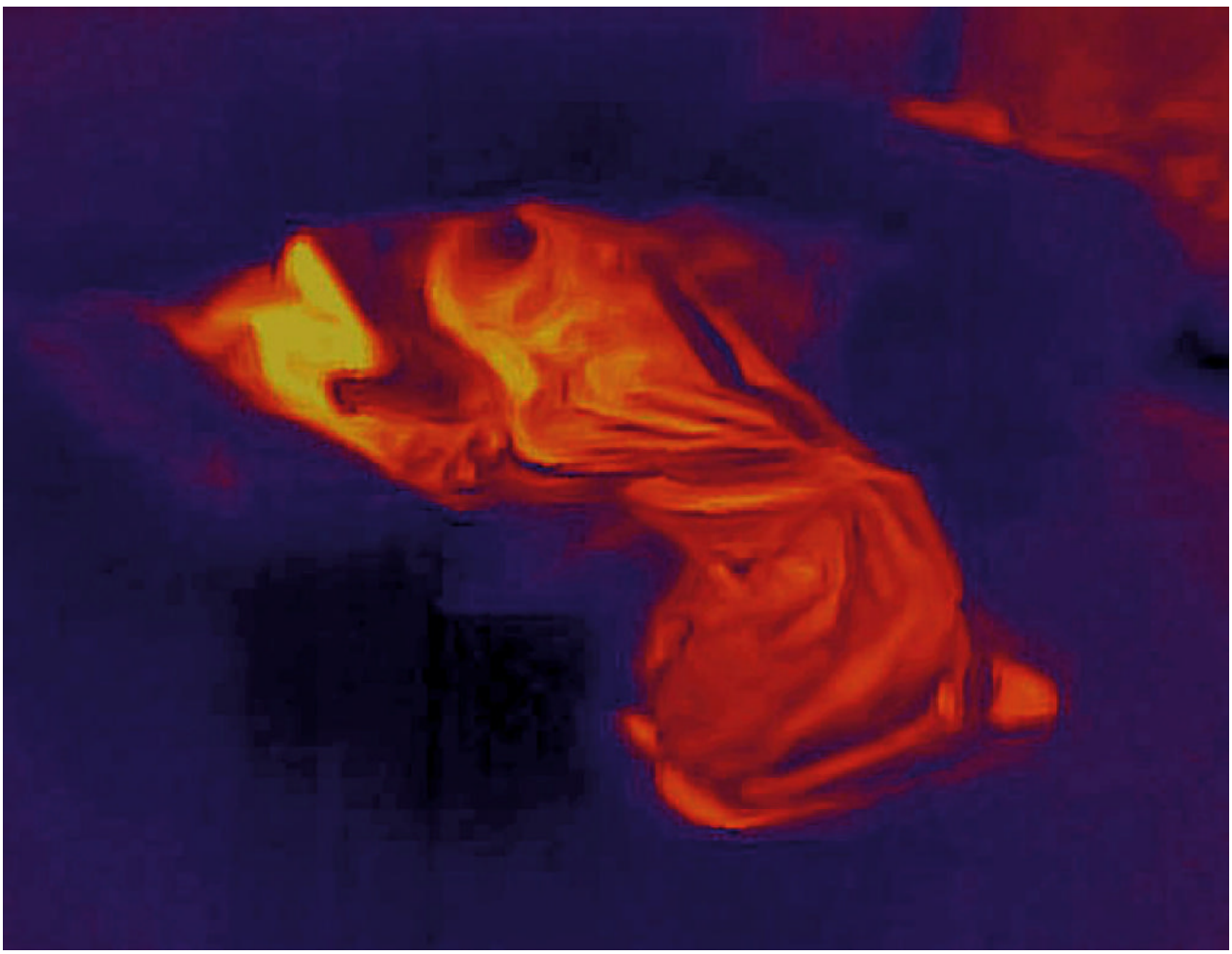
Qui habite les musées la nuit, quand nous avons déserté ? Les fantômes passent-ils par les escaliers ? Caressent-ils les pierres, le marbre ? Portent-ils eux aussi des masques ? Dans les galeries du musée, une vierge allongée dans un lit de pierre : elle veille sur nos souvenirs.

La lumière a fini par tomber. Avec une lampe de poche, A. sculpte et ausculte cette vierge. Il tourne autour d'elle, en même temps qu'il la photographie. On dirait qu'il danse. Ou qu'il cherche, dans un rituel de photographe, à lui soutirer des secrets.

Je crois savoir ce qu'il se dit, à l'instant : personne ne sait à quel point un musée, quand il est fermé, ressemble à un hôpital. □

Virus d'Antoine d'Agata (photos) et de Mathilde Girard (texte) aux éditions Studio Vortex. Sortie le 29 octobre.
Virus, exposition du 10 au 31 octobre à la Fondation Brownstone, Paris IIIe.

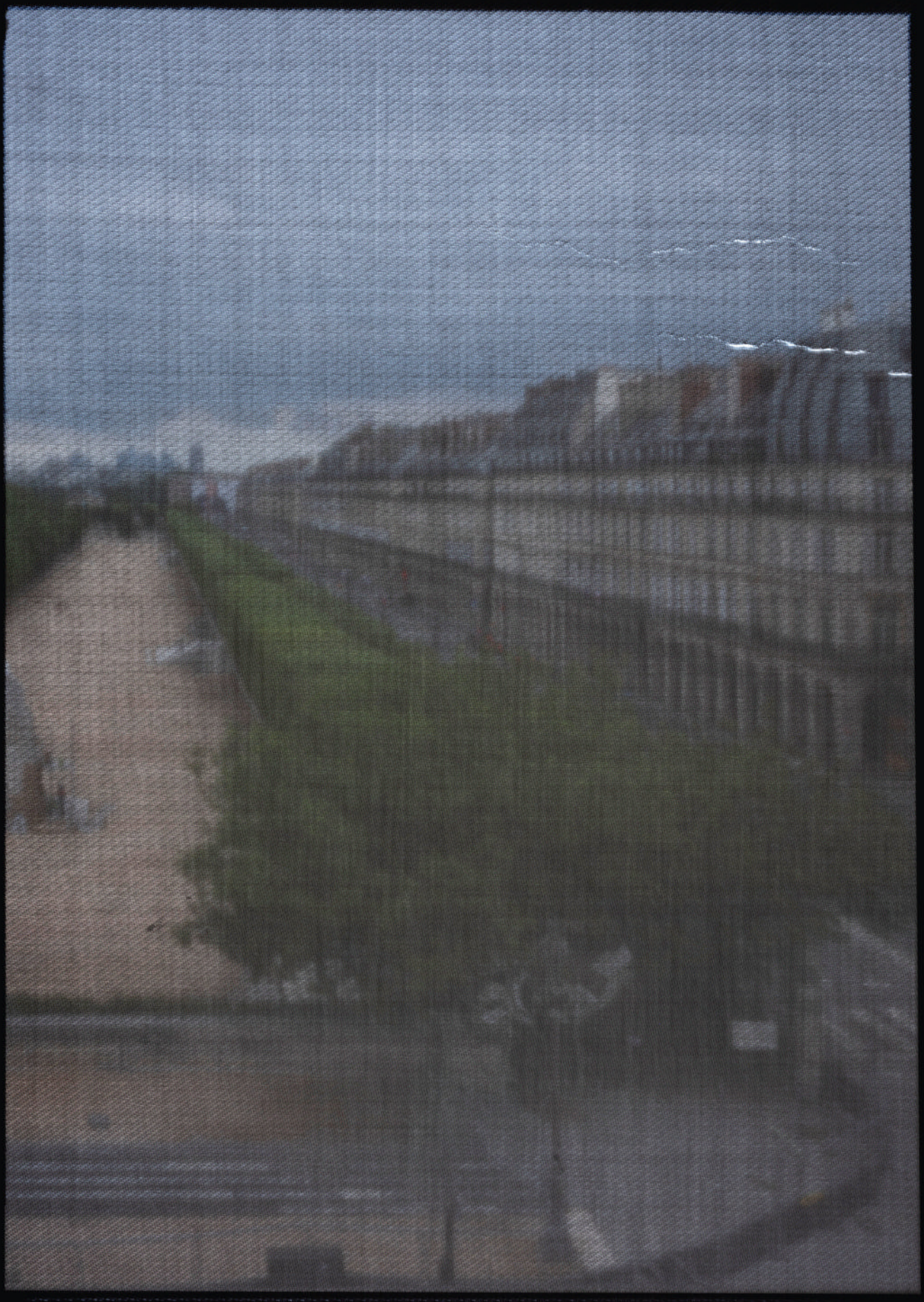
Expositions en cours au musée des Arts décoratifs, Paris Ier :
Le dessin sans réserve. Collections du musée des Arts décoratifs, jusqu'au 31 janvier 2021.
Harper's Bazaar, premier magazine de mode, jusqu'au 4 janvier 2021.



ANTOINE D'AGATA

S'ÉMERVEILLER SANS TOU

ANTOINE D'AGATA



ANTOINE D'AGATA

PALMARÈS

30 NOUVELLES TÊTES

L'une a multiplié les initiatives en faveur des femmes sans-abri durant le confinement, une autre colle des slogans féministes sur les murs des villes, une troisième a interpellé les patrons de la tech sur la question de l'inclusion… Voici notre quatrième édition des trente espoirs de moins de 30 ans.

Dossier coordonné par Olivier Bouchara et Constance Dovergne
avec Toma Clarac, Pierre Groppo, Margaux Krehl, Marie-Lys Lubrano et Laura Périgord.

UÈLE **LAMORE**

CHEFFE D'ORCHESTRE
26 ANS

MÉTISSAGE Dans un milieu traditionnellement dominé par les hommes (souvent blancs et si possible dégarnis), elle appartient au club très restreint des femmes qui mènent leurs musiciens à la baguette. Née à Paris d'un père artiste peintre américain et d'une mère styliste centrafricaine, l'élégante au triple passeport a suivi une formation classique au sein du prestigieux Berklee College of Music, à Boston, avant d'élargir son répertoire. **ÉCLECTIQUE** Elle adore passer d'un registre à l'autre, comme en témoignent ses collaborations avec le duo électro-pop Agar Agar, le groupe électro-punk Grand Blanc ou Étienne Daho, dont elle a peaufiné les arrangements de la dernière tournée. **RIFFS** À 5 ans, elle a découvert la guitare classique (« j'ai détesté ») puis électrique (« une révélation »), puis les Strokes, les Arctic Monkeys, Phoenix... **WOKE** Elle va signer la bande originale du docufiction que prépare la comédienne Aïssa Maïga sur l'accès à l'eau en Afrique de l'Ouest.

ARTHUR **SAUZÉ**

AVOCAT, YOUTUBEUR
27 ANS

DAPHNE GIQUEL; ALI MAHDAVI

STAND-UP Avec sa complice Julie Ferrier, avocate elle aussi, il a fondé le réseau Young AvoTech, qui accompagne les jeunes professionnels du droit dans le maquis des questions de transition numérique. Ancien bègue, cet orateur hors pair a récemment brillé dans une conférence TEDx sur un sujet a priori peu engageant : « Pourquoi la technologie peut réhumaniser la justice. » **LE FOND ET LA FORME** Avant de lancer sa chaîne YouTube destinée « à parler droit sans être juridico-juridique », il a étudié des dizaines de vidéos produites par les idoles des ados comme Squeezie ou Tibo InShape. **DÉLIVRÉÉÉÉ** Lors d'un gala d'avocats en 2019, il a livré une interprétation très personnelle de *La Reine des Neiges* (version rock, en ajustant les paroles).

DJANIS **BOUZYANI**

COMÉDIEN
27 ANS

PROMESSE Disons-le sans détour : il crève l'écran dans *Tu mérites un amour,* premier film d'Hafsia Herzi, qui lui a valu d'être nommé aux Révélations des César. **RÊVE AMÉRICAIN** À 16 ans à peine, il a quitté sa banlieue de Colombes pour tenter sa chance en Californie. À Los Angeles, il intègre l'école de danse de Debbie Reynolds, la vedette de *Chantons sous la pluie,* dort dans des motels à 20 dollars la nuit sur Hollywood Boulevard et peaufine sa technique lors de grands shows donnés dans des *resorts* anonymes. **CHOIX DE CARRIÈRE** De retour en France, il assiste Ali Mahdavi au Crazy Horse et refuse les rôles qui ne le font pas rêver. Il a en revanche accepté de jouer celui du neveu d'Isabelle Adjani dans *Sœurs,* le prochain film de Yamina Benguigui.

MORY **SACKO**

CHEF CUISINIER
27 ANS

LA VIE DE PALACE Par son audace, sa technique de haut vol et son aura d'un cool infini, ce cuisinier a séduit des millions de téléspectateurs scotchés devant « Top Chef » durant le confinement. Le fruit d'un apprentissage « dans la bienveillance » – selon ses propres mots – au sein des plus grands palaces, d'abord au Royal Monceau puis avec Thierry Marx au Mandarin Oriental. **BAMAKO-TOKYO** Sixième d'une famille malienne de neuf enfants arrivée en France à sa naissance, il ouvre ces jours-ci Mosuke, une table gastronomique (à deux pas de la gare Montparnasse) où ses racines africaines se mêlent aux inspirations japonaises. Deux cuisines dont il dit qu'elles ont en commun « le sens du partage, la spiritualité, et un dialogue permanent avec la nature ». **LA MODE, LA MODE, LA MODE** Il fallait goûter ses brochettes de bœuf soya, sa soupe de crevettes pimentée ou sa tempura de saumon servies cet été au restaurant du Palais de Tokyo. Michèle Lamy, la muse et partenaire de Rick Owens (qu'il adore), en est tombée raide dingue.

ADÈLE **FABRE**

LIBRAIRE
27 ANS

RÉACTIVE Elle venait de finir un CDD à la librairie Taschen de Paris quand le coronavirus a fait vaciller un secteur déjà en crise. Ni une ni deux, voyant que seul le géant Amazon tirait son épingle du jeu, cette titulaire d'un master en commerce du livre a monté, seule, le site jesoutiensmalibrairie.com : une carte de France des libraires indépendants proposant des livraisons, un système de retrait après commande en ligne, ou même de simples bons d'achat... **TEMPS PLEIN** Elle pensait profiter de cette période de repos forcé pour se plonger dans la littérature vietnamienne : à partir du mois d'avril, le succès fulgurant de son site (près de 100 000 visites en un mois) ne lui a pas laissé une minute pour ouvrir un livre. Aujourd'hui, plus de 700 libraires y sont encore répertoriés.

ALEXIS **TROCCAZ**

ENTREPRENEUR
30 ANS

MODE VERTUEUSE Avec un associé, ce diplômé de l'EM Lyon passé par L'Oréal a lancé Corail, une marque de sneakers en plastique recyclé. Premier modèle : une basket immaculée, barrée d'une ligne de couleur, en vente au BHV pour 129 euros. **RÉVÉLATION** Tout a commencé sur une plage de Marseille durant l'été 2018 : « Il y avait des ordures partout ; je me suis dit qu'il fallait recycler ces déchets. » Le voilà donc, Parisien de son état, prenant son courage à deux mains pour faire le tour des ports de la région afin de proposer aux pêcheurs de récupérer le plastique en mer. **PROFESSION DE FOI**. Il le jure : s'il a choisi de lancer une marque de baskets écolos, alors que la mode est la deuxième industrie la plus polluante au monde, c'est « parce que ce produit parle à chacun ».

CHRIS SAUNDERS ; JULIETTE MEINHÖVEL DE MONICAULT ; LEN SAUNIÈRE

ANA CATHERINE **HERZIG**

ENCADRANTE SOCIALE
29 ANS

SOCIAL Cette Franco-Germano-Kabyle à la personnalité affirmée, sortie major de sa promotion du Studio Berçot, aurait pu prêter ses talents à l'industrie du luxe traditionnel en faisant carrière dans une grande maison. Elle a préféré rejoindre le monde associatif, en l'occurrence le projet Renaissance, créé en 2019, dont elle a pris en charge le volet bijoux et accessoires. Le principe : conjuguer insertion professionnelle de personnes en situation de précarité et durabilité par le recyclage et l'anoblissement de pièces de prêt-à-porter de luxe. **COUTURE** Dans l'atelier de Villejuif (Val-de-Marne) qui abrite l'association, cette virtuose du dessin de broderie passée chez Jean Paul Gaultier et Isabel Marant recrute, encadre et accompagne des stagiaires-salariés « aux parcours dont on n'a pas idée », et dont les premières créations de couture, soutenues par le groupe Kering et découvertes en 2019 à l'Institut du Monde Arabe, seront vendues aux enchères chez Drouot fin 2020.

FATIMA **DAAS**

ROMANCIÈRE
24 ANS

MYTHOLOGIES « Elle *update* Barthes et Mauriac pour Clichy-sous-Bois. » Cette comparaison la rend infiniment fière, d'autant plus qu'elle est signée Virginie Despentes. Son premier roman, *La petite dernière,* publié le 20 août, se présente comme un long monologue autour de la quête d'identité : Parisienne ou banlieusarde ? Lesbienne ou homophobe ? Bonne ou mauvaise musulmane ? Son père, commerçant, et sa mère, sans emploi, ont débarqué à Clichy alors qu'elle n'avait que 6 ans. Après ses trois grandes sœurs, elle se définit comme « celle à laquelle on ne s'est pas préparé ». **TEEN SPIRIT** Sans Despentes, rencontrée lors de son master de création littéraire à Paris VIII, elle n'aurait sans doute pas fini son livre. « Si ce n'est pas toi, personne ne va le faire », l'a-t-elle remontée. On peut la remercier.

TARIK **AZZOUZ**

PRODUCTEUR DE HIP-HOP
30 ANS

STAR Il a beau vivre et travailler à Aulnay-sous-bois (Seine-Saint-Denis) dans un relatif anonymat, les plus grands noms du rap se disputent ses *beats.* En janvier, il a même obtenu un prix aux Grammy Awards (la récompense musicale suprême) pour le célèbre titre *Higher* de DJ Khaled, avec Nipsey Hussle et John Legend. **FULGURANT** À 12 ans, il découvrait le piano ; à 20, l'art de la production ; cinq ans plus tard, il collaborait avec Lil Wayne. **DESTINÉE** Son mentor, le producteur multiprimé Street Runner (Eminem, Rick Ross, Meek Mill), l'a prévenu dès leur premier échange : « Prépare-toi à bosser sur de grands projets. » **IDENTITÉ** Il n'a pas pris de nom d'artiste, pour que ses parents comprennent ses nuits blanches.

HÉLOÏSE **PIERRE**

ENTREPRENEURE
28 ANS

PÉDAGOGIQUE Depuis 2014, son entreprise Topla révolutionne l'apprentissage par le jeu. Le principe ? Partir des activités appréciées par les enfants pour leur inculquer des notions mathématiques aussi abstraites que les multiplications (en cuisinant), les fractions (en peignant), etc. Et ça marche : certains modèles, vendus entre 9 et 19 euros, se sont écoulés à plus de 100 000 exemplaires. **QUESTION DE GENRE** En riposte aux parents qui lui demandaient des « jeux pour filles », elle a lancé six modules sur l'égalité des sexes et contre les stéréotypes. **TRANSMISSION** Avec une amie de Sciences Po, elle a monté le podcast Mamie dans les orties qui donne la parole aux femmes âgées. Un succès, avec déjà 170 000 écoutes.

MALIKA **LOUBACK**

MANNEQUIN ET INGÉNIEURE
25 ANS

AVANT-GARDE Nouvelle venue sur les podiums, elle est l'une des plus belles ambassadrices du renouveau des tops *made in* France, figurant aussi bien au dernier défilé Saint Laurent Paris du « monde d'avant » qu'à celui de Jacquemus dans un champ de blé, version « monde d'après ». Une carrière qu'elle a elle-même choisie en se présentant à l'agence IMG, après six ans d'études d'ingénieur à Lyon. **OPTION PHYSIQUE** Elle est passionnée de sciences et de dynamique des fluides : « Les polymères, le béton, le bois, même les fibres textiles, je connais tout ça », explique celle qui passait son temps à monter et démonter des moteurs. Originaire de Djibouti, elle trouve les Parisiens « stressés » et rêve d'appliquer ses connaissances à un projet de bien-être et de relaxation.

VICTORIA **MANDEFIELD**

ENTREPRENEURE SOCIALE
25 ANS

PREMIER SECOURS Quand elle dit que la misère la révolte, ce n'est pas un vain mot. Cette jeune Vosgienne, venue à Paris pour suivre des études d'ingénieur, a créé deux services majeurs pour aider les sans-abri : Merci pour l'invit, un site qui permet à chacun d'héberger ou d'offrir une nuit d'hôtel aux femmes sans domicile, particulièrement exposées aux violences de la rue ; et Soliguide, une carte en ligne indiquant les lieux utiles (douches, toilettes, distributions de repas et soutien psychologique) à ceux qui en ont besoin. **BOUSSOLE** Au cours de l'une de ses nombreuses maraudes, elle a constaté que les SDF étaient certes souvent équipés de téléphones mais qu'ils avaient avant tout besoin d'être orientés vers les dispositifs susceptibles de les secourir.

ABEL **DANAN**

RÉALISATEUR
22 ANS

CAM-BOY Il faut voir ses deux premiers courts, tournés en japonais dans la lumière des néons de Tokyo avant l'âge de 20 ans, pour comprendre pourquoi le monde du cinéma se le dispute. Capable de filmer avec la même justesse le retour d'un yakuza auprès des siens ou la solitude d'une cam-girl, ce surdoué prépare un long-métrage sur le trouble amoureux, avec la géniale Karidja Touré (nommée aux César pour *Bande de Filles)* et l'intenable Panayotis Pascot. **IMPORT-EXPORT** Grâce à un oncle installé au Japon, il s'est fait livrer l'intégrale de Kurosawa mais aussi des centaines de DVD « souvent non sous-titrés » et « parfois à peine regardables ». **DÉCLIC** Pour le consoler après un contrôle de maths raté en première, son père, architecte, l'a emmené au cinéma voir *Interstellar.* « En sortant, je savais ce que je voulais faire. » **PARRAIN** Il entretient une correspondance avec l'écrivain Kunichi Nomura, coauteur de *L'Île aux Chiens* avec Wes Anderson. **MOINS DE 16 ANS** Il rêve de tourner un film d'horreur pour Blumhouse, la société de production de *Split, Get Out* ou *Us.*

STUDIO BONTANT ; DAVID JAPY ; MARVIN BONHEUR

JILL **COUSIN**

JOURNALISTE CULINAIRE
27 ANS

AUDACIEUSE Pour aider les petits producteurs privés de marché pendant le confinement, elle a créé avec trois amies Le Marché Vert, une carte collaborative de tous les points de vente de produits d'agriculture en circuits courts, offrant une alternative inespérée aux hypermarchés. Elles préparent une application pour accompagner les consommateurs dans leur transition écologique. **LE BON RYTHME** Il lui a fallu un an pour publier son *Manuel du bon sens cuisinier,* guide pointu et intelligent de recettes et de pratiques anti-gaspillage. Pas seulement pour l'écrire mais parce qu'elle souhaitait photographier les plats en respectant la saisonnalité des produits. **PLANÈTE MARS** Elle a grandi près de Paris puis a passé un an au sein d'une ferme en permaculture dans la Manche, avant de filer à Marseille où elle monte à présent un marché paysan vertueux.

MARVIN **BONHEUR**

PHOTOGRAPHE
28 ANS

COOL KID À la manière d'un Proust version 2020, il adore revenir sur les lieux de son enfance en Seine-Saint-Denis pour prendre des photos avec son boîtier argentique : ici, un sourire poétique sur le parking d'une cité ; là, une manifestation contre les violences policières ; un peu plus loin, un ado torse nu en train de faire des tractions sur un terrain vague. **TRILOGIE** Il mène un projet en trois parties sur la banlieue, une exploration de sa propre nostalgie qu'il décline sous les thèmes « Alzheimer », « Thérapie » et « Renaissance ». **LOST IN TRANSLATION** Il s'étonne de se faire raconter le Neuf Trois par ses nouveaux amis parisiens : « J'en ai parfois marre qu'on m'explique comment ça se passe là d'où je viens. » Et même s'il considère être plus un activiste qu'un artiste, il rêve d'être un jour exposé chez le galeriste Emmanuel Perrotin. Message transmis.

IMANE **BOON**

ÉTUDIANTE
21 ANS

ALTRUISTE Grâce à un simple compte Instagram et beaucoup de bonnes idées, elle a réussi à améliorer la vie de milliers de jeunes boursiers. Plusieurs fois par semaine, cette étudiante en commerce à la Sorbonne propose à ses 70 000 abonnés des recettes simples et économiques comme les quesadillas poulet paprika cheddar ou l'omelette courgette Vache qui Rit. **CLIN D'ŒIL** « J'aime bien critiquer le Crous mais sans lui, je n'aurais jamais pu faire d'études », sourit-elle. La preuve : elle a baptisé son initiative « Échelon 7 », en référence au niveau le plus élevé sur le barème de l'aide publique, le sien. **RECONNAISSANCE** Ses parents, qui vivent toujours au Mans, observent le parcours de leur fille avec fierté – « Surtout quand ils voient ma tête à côté de celle de Xavier de Moulins au "19 h 45" de M6. »

MARGUERITE **STERN**

MILITANTE FÉMINISTE
29 ANS

À L'AFFICHE Les premiers slogans féministes collés sur les murs de toutes les grandes villes de France, c'est elle. Plus question de laisser les féminicides, les violences sexuelles et le harcèlement dans l'ignorance généralisée. Elle a commencé en 2019 à Marseille avec des phrases tirées de son podcast Héroïnes de la rue, avant d'afficher les noms des victimes qu'elle trouvait sur Instagram. « Je me rappelle encore la première, Julie Douib : elle est morte le 3 mars 2019, elle avait déposé cinq plaintes. » **AYA PRÉSIDENTE** En réaction à un graff qui proclamait « Jul président », elle a collé « Aya Nakamura présidente ». La chanteuse a retweeté la photo du collage qui a fait le tour des réseaux sociaux, et même des élèves du collège où Marguerite était surveillante, dans les quartiers nord de la cité phocéenne. **EX-FEMEN** Elle a milité trois ans avec les Femen et passé un mois en prison en Tunisie « avec 27 codétenues en cellule » après une manifestation qui a dégénéré en 2013.

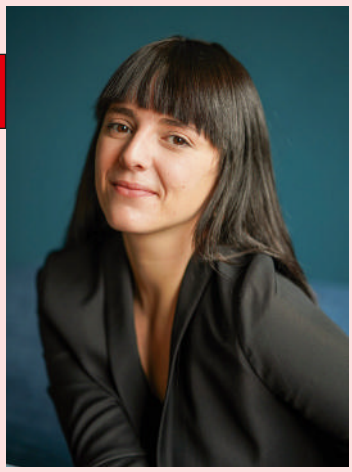
ANTHONY **AVOINE**

CHEF CUISINIER
27 ANS

PREMIÈRE ÉTOILE Il est arrivé au Manoir de Lan Kerellec (Côtes-d'Armor) qui venait de perdre son étoile Michelin après le départ de son chef. Un an plus tard, il l'avait regagnée. Aujourd'hui, il réfléchit à de nouvelles associations terre-mer : tête de veau et poisson, pied de porc et Saint-Pierre... **COUP DE FEU** Gamin, ce fils de boulangers normands se rêvait pompier. Il voit d'ailleurs dans son métier « les mêmes traceurs que dans l'univers des soldats du feu : l'effort, le respect, le travail en équipe... » **BRETON D'ADOPTION** Arrivé à Paimpol il y a une dizaine d'années, il est surveillé de près par l'un des parrains de la cuisine française Olivier Roellinger, installé à Cancale. Comme lui, il recherche une approche brute et territoriale de la cuisine – « en un mot : cohérente. »

EVA **SADOUN**

ENTREPRENEURE MILITANTE
30 ANS



HORS NORME Elle a créé une ONG au Togo à seulement 19 ans puis découvert l'entrepreneuriat social dans une start-up de microfinance en Inde. Elle dirige aujourd'hui Lita, un fonds d'investissement durable, social et transparent qui mise notamment sur Comptoir de Campagne, une start-up pour faciliter la vie des habitants des zones rurales. **FRONDEUSE** Elle a grandi dans le XX^{e} arrondissement de Paris, avec l'ambition de changer le monde par la politique, avant de constater que « l'économie occupe une place encore plus structurante ». Invitée en juillet par Emmanuel Macron au Tech For Good Summit, le sommet censé réconcilier innovation technologique et bien commun, elle a cassé l'ambiance en interpellant les patrons des GAFA et de la tech française sur leur manque d'inclusion et de transparence. « Des hommes qui me donnent en plus des leçons sur le leadership féminin... »

PAULINE MAKOVEITCHOUX ; MARIE LOU DAUBE ; ILYES GRYEB ; IVAN MARIANELLI ; VICTORIA ROBLIN

NICOLAS **BUSTAMANTE**

START-UPPER
26 ANS

PRÉCIEUX Il a grandement facilité la vie des avocats en créant Doctrine, un moteur de recherche qui rassemble des millions de textes juridiques (décisions, arrêts, etc.), accessibles en quelques clics contre un abonnement d'une centaine d'euros par mois. **FINANCÉ** Pour développer son site, il a levé 12 millions d'euros en à peine quatre ans, notamment auprès du fonds de Xavier Niel. Surdiplômé (London School of Economics, Berkeley et Normale sup), il revendique aujourd'hui 500 000 utilisateurs par mois et assure même qu'un magistrat sur dix a recours aux services de Doctrine. **HABILE** Si la façon dont il a constitué sa puissante base de documents en 2016 prête encore à controverse (le Conseil national des barreaux a porté plainte), il a mené une opération de séduction auprès de grands avocats en montant une mini-série Internet qui leur rend hommage, avec Francis Szpiner, Hervé Temime et Richard Malka.

BENJAMIN **BENMOYAL**

DESIGNER DE TEXTILE ET DE MODE
28 ANS

LA VIDÉO SUR LA PEAU Ce diplômé de la Saint Martin School a réussi un pari fou : composer et industrialiser un tissu, magnifique, fait de bandes VHS recyclées, quand tout le monde lui disait que c'était impossible. Une étoffe d'un genre nouveau, pour vêtements aux volumes amples et élégants inspirés par l'architecture brutaliste. **LONDON CALLING** Contraint de rejoindre l'armée israélienne après avoir lâché ses études d'ingénierie spatiale et aéronautique, ce Franco-Israélien a ressenti, face à la rudesse du quotidien de son unité de parachutisme, l'envie d'un ailleurs. À 21 ans, il a ainsi débarqué à Londres sur un coup de tête pour démarrer des études de mode. Il vient d'ouvrir un e-shop et présentera sa deuxième collection à la prochaine Fashion Week de Paris.

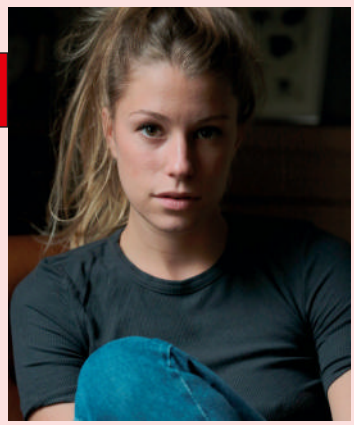
LAYLOW

MUSICIEN
27 ANS

URGENCE Début mars, juste avant que la pandémie ne précipite la fermeture des salles de concert, il a rempli l'Olympia pour la sortie de son premier album, *Trinity,* sur lequel il rappe avec les stars du genre Lomepal et S.Pri Noir. **OCCITANIE** Le rap est venu tôt, vers 12-13 ans, à Plaisance-du-Touch dans l'Ouest toulousain, où il s'est « construit dans la différence ». Père français, mère ivoirienne, tous deux profs de lettres. *Harry Potter* bien digéré et un bac ES en poche, il part étudier le cinéma à Paris. C'est l'heure des premières mixtapes et de l'apprentissage en bande, notamment pour comprendre comment s'en sortir à l'âge du streaming. **SOLEIL NOIR** Il rappe sur des sons ultra-léchés, dans un style rétrofuturiste : « Les yeux de ces gens n'ont jamais vu le soleil de près, je le vois / Leur montrer le chemin, d'rallumer la flamme qui s'éteint, je me dois. »

LISON **DANIEL**

COMÉDIENNE ET SCÉNARISTE
27 ANS



COMÉDIE CONFINÉE Dans le grand eldorado des humoristes d'Instagram, ses pastilles d'une minute mettant en scène des personnages hilarants en quarantaine furent le meilleur divertissement du printemps. Derrière les filtres grossiers, une écriture d'une précision unique, fruit d'un sens littéraire aigu. **LA MÉTAMORPHOSE** On la castait systématiquement pour le même rôle, « la fille éthérée, un peu conne, toujours une "femme de" ». Avec ses *Caractères* (référence à La Bruyère), elle devient Franck, caviste bio à tendance moustache et vins d'auteurs ou Isa, grande bourgeoise dont le confinement dans sa maison de campagne a fait sauter Internet. Repérée par Fanny Herrero, « la queen, la meilleure de sa génération », scénariste de *Dix pour cent,* elle écrit avec elle une série Netflix sur l'univers du stand-up.

LÉO **WALK**

DANSEUR
25 ANS

EN SOLO Un père professeur de physique chimie, une mère éducatrice : Léo Handtschoewercker (son vrai nom) n'était pas vraiment prédestiné à devenir le danseur qui a séduit Christine and the Queens, Inès Longevial ou encore Jacquemus et Jimmy Choo. Son style, très libre, mêle hip-hop, jazz et danse contemporaine. **MARCHEUR BLANC** Son surnom remonte à l'adolescence, quand il flânait autant le jour que la nuit. Il le dit encore : « J'ai 25 ans, toujours pas le permis, je ne fais que marcher. » **BATTLES** Dès 2018, il a fondé La Marche Bleue, une compagnie composée de huit danseurs, recrutés sur audition ou repérés lors de « battles ». Ces prochains jours, la bande doit partir en tournée pour présenter les fruits de son travail, le spectacle Première Ride.

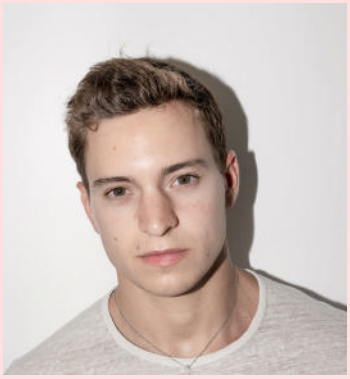
ÉLISE **GOLDFARB**

CONSULTANTE
25 ANS

DUO DE CHOC Avec sa meilleure amie, Julia Layani, elle a créé en 2018 l'une des plus influentes agences de conseil en stratégie médiatique, notamment chargée de la réflexion éditoriale pour le site d'info-divertissement *Melty.* Mais c'est en solo qu'elle s'est illustrée au printemps en lançant un appel à la solidarité sur Instagram. Son projet de fournir en crème pour les mains les soignants a été entendu et relayé à l'infini, jusqu'à atteindre plusieurs géants de la beauté, qui ont répondu présents. **SCOUT TOUJOURS** Son goût du bénévolat lui est venu à l'âge de 7 ans, lorsque ses parents l'ont inscrite chez les scouts. Elle y passait ses dimanches, pendant que ses amis des beaux quartiers parisiens (où elle a grandi) pique-niquaient aux Invalides. **AUTODIDACTE** Son CV atypique est sa meilleure carte de visite : un stage dans la téléréalité, un partenariat avec une marque de fromage, des études de droit abandonnées en cours de route...

EMMANUEL **TARPIN**

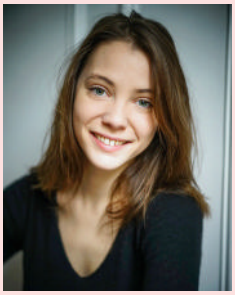
CRÉATEUR DE HAUTE JOAILLERIE
28 ANS



PARCOURS D'EXCELLENCE Porté par Rihanna, il a affûté son esthétique par des années de sculpture, un diplôme de la Haute École d'art et de design de Genève et trois ans dans l'un des meilleurs ateliers parisiens, qui officie notamment pour Van Cleef & Arpels. **NATURE** Il a découvert ses « premières pierres » au fil de randonnées en famille dans les Alpes. L'univers de ce grand amateur de Lalique est empreint de naturalisme : ailes d'insectes en alu, or et diamants ; digitales pourpres ; ou lys calla sertis de pierres précieuses, dans une somptueuse palette de couleurs. Consécration : dès 2017, l'une de ses paires de boucles d'oreilles a fini dans la vente « Magnificient Jewels » de Christie's.

CLAIRE **DE LA RÜE DU CAN**

COMÉDIENNE
29 ANS



LIBRE Elle a autant brillé en costume chez Marivaux qu'en ouvrière militante dans *7 minutes,* création de Stefano Massini. Grand écart de registres propre à la Comédie française, où elle est entrée à 22 ans et dont elle est restée longtemps la plus jeune pensionnaire. Pas mal pour une étoile qui a démarré le théâtre comme d'autres le judo et qui rêvait plutôt d'Erasmus à Florence et d'histoire de l'art. **INTENSE** L'absence de vocation n'enlève rien au plaisir qu'elle éprouve dans le jeu : « L'improvisation, la tension du plateau, les partenaires. » À l'automne, elle devrait reprendre *Hors la loi,* sur le procès contre l'avortement qui s'est tenu à Bobigny en 1972 et dans lequel s'illustra une certaine Gisèle Halimi.

ROBIN LEMPIRE ; CHRISTOPHE BRACHET ; FRANCESCA MANTOVANI ; LESLIE MOQUIN

ASYA **DJOULAÏT**

ROMANCIÈRE
27 ANS

LETTRES Professeure de français en Seine-Saint-Denis, née de parents algériens, elle vient de faire son entrée chez Gallimard, en publiant *Noire précieuse,* passionnant roman dans lequel elle aborde le sujet du colorisme, ce racisme insidieux qui consiste à trouver que les personnes noires ayant la peau moins brune seraient plus belles. **IDÉE FIXE** L'an dernier, elle avait déjà écrit *La Femme-feu,* une passionnante nouvelle (sélectionnée par le Prix du jeune écrivain), l'histoire d'une femme de la communauté ivoirienne qui se blanchit la peau à l'aide de crèmes. **INSPIRATION** C'est à Château d'Eau, le quartier des salons de beautés africains à Paris, qu'elle a l'habitude de préparer ses cours, attablée à un café. Elle y a découvert, intriguée et fascinée, les boutiques vendant des produits pour se dépigmenter l'épiderme.

JEANNE **VICERIAL**

CHERCHEUSE EN DESIGN DE MODE
29 ANS

TÊTE PENSANTE Après le designer Pascal Gautrand en 2008, elle est la deuxième figure de la mode admise à la Villa Médicis. Sa réflexion : comment adapter les vêtements au corps, et non l'inverse, en réduisant à zéro les chutes de tissus. **LA MACHINE** Durant sa thèse aux Arts décos, elle a mis au point un prototype qui permet de « tricotisser » avec la même bobine. Ainsi de cette robe en forme d'épine dorsale fabriquée avec un seul fil long de 155 kilomètres. **ÉCORCHÉS** Sept de ses « sculptures vestimentaires » seront présentées à la Collection Lambert, fin octobre. Des pièces inspirées des dissections anatomiques – son père était ostéopathe. Clou du spectacle : une madone noire tout en corde et en fil.

JULIEN **WOSNITZA**

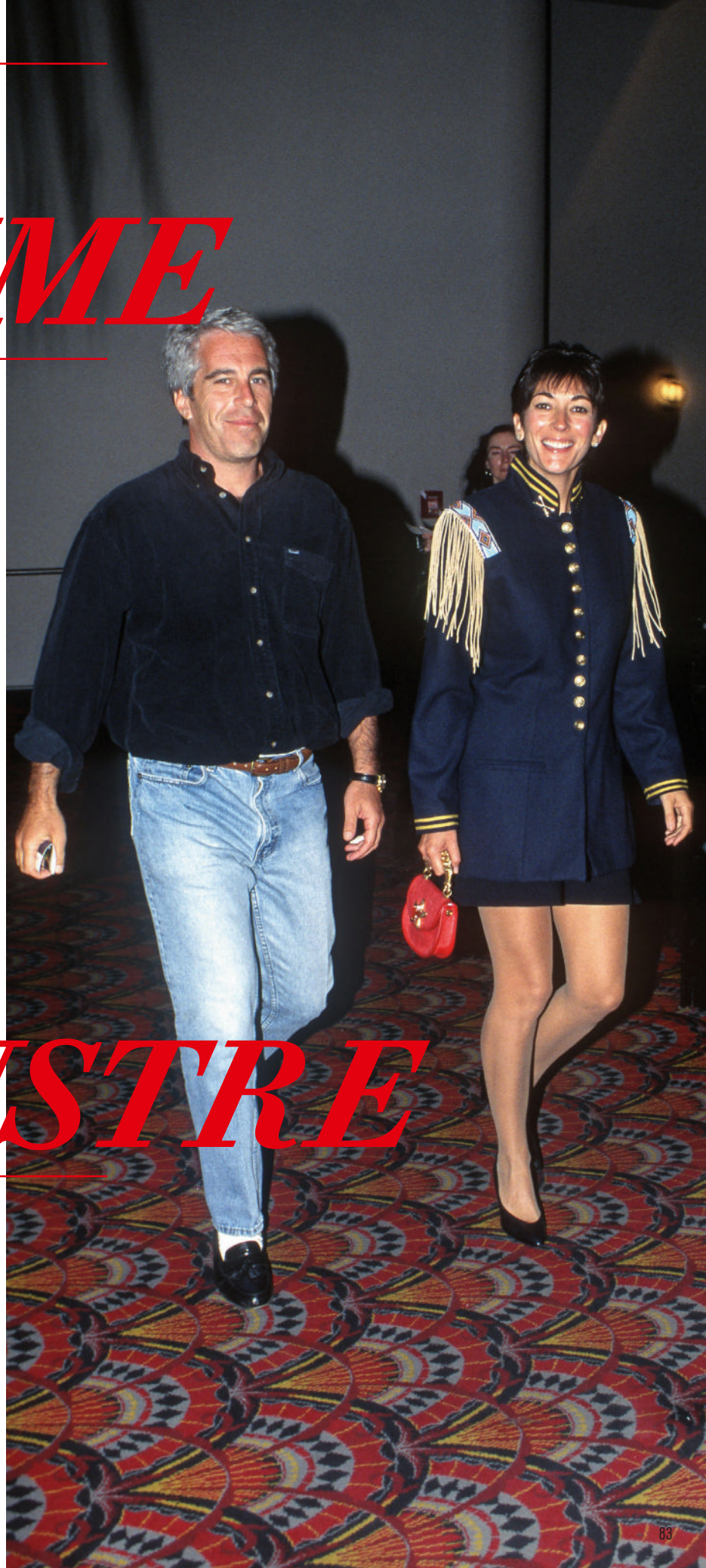
ACTIVISTE ÉCOLO
26 ANS

VIDÉASTE Durant le confinement, il a tourné une vidéo intitulée *Repenser notre monde,* afin de proposer un plan Marshall écolo pour le monde d'après. Résultat : plus de 4 millions de vues. **CHANGEMENT DE CAP** Élevé dans la méritocratie, il a commencé des études de finance avant de tout plaquer pour rejoindre l'ONG Sea Shepherd et de naviguer sur les océans à la poursuite de braconniers, de baleines et de dauphins. **COLLAPSOLOGUE** Son ton alarmiste et ses prédictions audacieuses (il affirme que le monde va s'effondrer avant 2030) ont un succès fou sur les réseaux sociaux. L'un de ses posts Facebook de 2017, annonçant (déjà) la fin de notre civilisation, est même devenu un livre, écoulé à 15 000 exemplaires.

GIGI L'AMOROSO
Ghislaine Maxwell à 23 ans, en 1984, au siège du *Daily Mirror* dirigé par son père, Robert Maxwell. Page de droite, onze ans plus tard à New York avec Jeffrey Epstein pour la première de *Batman Forever*.

LA FEMME DU MONSTRE

Elle était la maîtresse et la rabatteuse de chair fraîche de Jeffrey Epstein. Ghislaine Maxwell, a tenu en haleine la police et la presse pendant toute une année, jusqu'à son arrestation le 2 juillet. Mark Seal dévoile les dessous de sa cavale.



MICHAEL DAINES/MIRRORPIX/GETTY IMAGES; PATRICK MCMULLAN/GETTY IMAGES

Son amie a mis un bon bout de temps à la reconnaître. « Ghislaine ? C'est bien toi ? » Jadis admirée pour ses tenues éblouissantes, Ghislaine Maxwell cultive désormais une allure passe-partout. Son visage autrefois savamment fardé est aujourd'hui dépourvu de tout maquillage. Et elle n'a visiblement plus fait de régime depuis longtemps. Toutes traces de la vie glamour qu'elle a menée durant des années, souvent au bras de Jeffrey Epstein, ont totalement disparu. En ce jour de printemps 2018, sur ce vol Miami-New York, la quinquagénaire anglaise pourrait être n'importe qui – voire personne.

Ghislaine Maxwell a vendu peu avant sa maison de 650 mètres carrés au cœur de Manhattan et, si elle rejoint New York ce jour-là, elle n'y a plus de domicile officiel. Pensant rester incognito, elle ne s'attendait pas à être reconnue par cette vieille connaissance assise juste derrière elle. « J'ai été sous le choc en la voyant : j'aurais pu ne pas la reconnaître », explique la passagère, qui préfère rester anonyme. Elle a pourtant côtoyé Ghislaine à toutes les époques. D'abord lorsqu'elle était la benjamine adorée de Robert Maxwell, magnat britannique des médias, mort en 1991 dans de mystérieuses circonstances. Puis lorsqu'elle s'installa dans un appartement modeste à New York et commença une nouvelle vie de consultante en entreprise. Mais aussi lorsque, assez vite, elle devint une mondaine de premier ordre à Manhattan, toujours aux bons endroits et avec les bonnes personnes. Une jeune femme aussi socialement connectée que sexuellement décomplexée, dont on dit qu'elle organisa un jour un atelier fellation entre filles de l'East Side, offrant un godemiché d'entraînement à chacune d'entre elles. Surtout, il y a eu la Ghislaine Maxwell qui a longtemps « accompagné » Jeffrey Epstein, un milliardaire qui, en 2008, a purgé une peine de prison pour avoir proposé à des mineures de se prostituer, et qui, en 2019, est retourné derrière les barreaux pour « trafic sexuel de mineurs », et y sera retrouvé mort. Un homme dont elle a géré les maisons, le ranch, l'île privée, et pour lequel elle aurait donc recruté et « préparé » de très jeunes filles, à flux tendu. Elle aurait parfois elle-même participé aux viols et aux agressions sexuelles.

Au moment de la rencontre avec son amie, elle sort d'un procès intenté par Virginia Robert Giuffre, 17 ans au moment des faits, qui l'accuse d'avoir été rabatteuse d'esclaves sexuelles pour Epstein. L'affaire s'est conclue par un accord confidentiel entre les deux parties : l'Anglaise aurait versé des millions de dollars à Giuffre pour, aussitôt, disparaître du paysage : elle a dissous son fonds pour la sauvegarde des océans, le TerraMar Project, qu'elle laisse avec des dettes d'un demi-million de dollars. Les choses ont vite mal tourné : au cours des douze mois qui ont suivi, le monde a eu la confirmation que Jeffrey Epstein était un prédateur sexuel aux crimes aussi répugnants que récurrents. Arrêté le 6 juillet 2019, l'homme d'affaires s'est pendu dans sa cellule cinq semaines plus tard – un suicide dont certains disent qu'il était en fait un homicide. Ghislaine Maxwell fuit alors les médias, les juges et les victimes. Le monde ne se pose plus qu'une question : où se cache-t-elle ? On la dit en Israël, sous la protection du Mossad, avec lequel son père aurait travaillé ; elle serait témoin protégé par le FBI, à la manière des mafieux repentis ; elle se serait réfugiée dans une opulente villa ultra-sécurisée du sud de la France... Les plus imaginatifs avancent qu'elle aurait son repaire en eaux profondes, dans un sous-marin. Et les plus conspirationnistes l'imaginent cloîtrée dans un bunker construit par de richissimes complices d'Epstein qui ne voudraient surtout pas la voir révéler leurs vilains petits secrets.

« Elle ne va pas pouvoir se cacher bien longtemps, affirme en août 2019 l'avocat David Boies, qui défend plusieurs victimes du duo Epstein-Maxwell. D'autant plus qu'elle ne dispose pas des ressources quasi illimitées d'Epstein, lequel aurait pu se payer une nouvelle identité et une nouvelle vie, dans un coin obscur d'où personne n'aurait pu l'extrader. » Mais le monde est tout de même vaste quand on s'appelle Ghislaine Maxwell, qu'on dispose de trois passeports (britannique, américain, français), d'une trésorerie tout de même importante et d'un réseau tentaculaire. Cette cavale a fini par se terminer à l'aube du 2 juillet 2020 lorsque le FBI et la police de New York ont localisé et arrêté Maxwell dans une propriété de 66 hectares du New Hampshire. Quelques jours plus tard, un homme déguisé en livreur s'est introduit dans la maison de la juge qui l'a mise en examen, a tué son fils de 20 ans et blessé grièvement son mari avant de se suicider.

Entre 1994 et 1997, soit l'époque où elle entretenait une relation intime avec Epstein, Ghislaine Maxwell aurait « aidé et facilité les agressions commises par Epstein sur des jeunes filles mineures » et y aurait même « participé ». Ses méthodes, selon l'instruction, consistaient à « sympathiser avec les futures victimes, à les interroger sur leur vie, leur école, leur famille », parfois même à « les emmener faire du shopping ou voir un film ». Pour la procureure générale de Manhattan, elle les « attirait dans le piège ». « Elle gagnait leur confiance et les conditionnait pour qu'elles acceptent les agressions et les viols commis par Epstein et, parfois, par elle-même. » Une fois le piège refermé et le « lien » établi, elle « tâchait de banaliser, aux yeux des victimes mineures, des pratiques sexuelles abusives, en leur parlant crûment de sexe, en se déshabillant devant elles, en leur imposant sa présence alors qu'elles étaient nues et lors des actes sexuels avec Epstein ». Des agissements qui avaient tous pour but de faire en sorte que « la présence d'une femme puisse rassurer les victimes ».

Ghislaine Maxwell a toujours parfaitement su les intentions de son partenaire, indique le dossier, et elle « connaissait sa préférence pour les filles mineures ». C'est parfois dans sa résidence londonienne que les agressions avaient lieu. Elle est également accusée d'avoir menti à répétition sous serment en 2016 lors du procès pour diffamation intenté contre elle par Virginia Roberts Giuffre. Selon le directeur adjoint du FBI, « Maxwell est indéniablement dans le camp des criminels dans cette affaire » et elle s'est « éclipsée en toute impunité dans une somptueuse propriété du New Hampshire pour y poursuivre sa vie de privilégiée, pendant que ses victimes souffrent depuis des années du traumatisme qu'elle leur a infligé ». Un art de la fugue que l'Anglaise maîtrise depuis des décennies.

« Je pense que mon père a été assassiné »

Les bras en croix et son énorme ventre sortant de l'eau : c'est ainsi que la police espagnole a découvert le corps du magnat Robert Maxwell le 5 novembre 1991, au large des Canaries. À une vingtaine de kilomètres de là se trouvait son yacht de 54 mètres de long. Un navire baptisé *Lady Ghislaine,* du prénom de sa plus jeune fille, née le jour de Noël en 1961 et dont l'arrivée dans la famille reste pour toujours marquée par une tragédie survenue deux jours plus tard : l'accident de voiture dont fut victime l'aîné de la fratrie, Michael. Celui-ci restera dans le coma et mourra sept ans plus tard. Maintenant, c'était le tour

GETTY IMAGES ; MIRRORPIX/GETTY IMAGES ; JAMES ANDANSON/SYGMA/GETTY IMAGES

LES QUATRE FILLES DU DOCTEUR MAXWELL

De haut en bas et de gauche à droite : la famille Maxwell, avec Robert (deuxième debout) et Ghislaine (à sa droite) ; Ghislaine au côté de ses parents, Robert et Elisabeth Maxwell, sur le yacht paternel en 1990 ; les filles du magnat, Isabel, Anne, Christine et Ghislaine, la plus jeune, alors âgée de 7 ans.

« Elle gagnait la confiance des filles mineures et les conditionnait pour qu'elles acceptent les viols commis par Epstein et, parfois, par elle-même », détaille la procureure de Manhattan.

de Robert et Ghislaine prenait le premier avion afin de rendre un dernier hommage au patriarche. Pour sa femme et ses six enfants, Robert Maxwell était un titan, un homme au destin fascinant et à la fortune quasi illimitée. Né Jan Ludvik Hoch dans une famille juive hassidique d'un petit village tchécoslovaque, le jeune garçon vit ses premières années dans une extrême pauvreté. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il rejoint le maquis tchèque et échappe à la Shoah, contrairement à des dizaines de membres de sa famille. Quand les nazis écrasent la résistance, il gagne la France et rejoint les rangs de l'armée britannique au sein de laquelle il livre des batailles sanglantes, de Normandie jusqu'en Allemagne. La guerre terminée, il épouse la fille d'un riche marchand de soie anglais et décide de se rebaptiser Robert Maxwell. Il rachète la maison Pergamon Press, spécialisée dans les ouvrages scientifiques. C'est le début d'une carrière qui va le voir bâtir un empire fort de plusieurs centaines de sociétés et de titres, allant du géant de l'édition MacMillan à des quotidiens tels que le *Daily Mirror* à Londres ou le *Daily News* à New York. En France, il a participé à la privatisation de TF1 en 1987 au côté de Francis Bouygues. Concurrent direct de Rupert Murdoch, Maxwell est une personnalité exigeante et truculente, qui tutoie les grands de ce monde et montre un goût extrêmement prononcé pour l'argent, la célébrité, la bonne chère et la famille.

Un goût dévorant, au point de le pousser à des excès qui, comme on le découvre peu après sa noyade, minaient de l'intérieur son propre empire. On apprend notamment que le magnat a siphonné des millions de dollars de fonds de pension affectés à ses entreprises pour les réinjecter dans sa trésorerie, laissant ainsi ses 32 000 employés sans ressources pour leurs vieux jours et ses comptes criblés de dettes, à hauteur de 5 milliards de dollars. Les théories autour de sa mort sont multiples. La plus classique affirme qu'il aurait préféré se suicider plutôt que de subir l'humiliation d'une faillite et d'un procès. Une autre imagine que son cœur se serait arrêté de battre alors qu'il batifolait sur son yacht avec une maîtresse. Ou encore suggère qu'il serait tombé du pont, lors de son habituelle pause pipi nocturne. Il y a aussi les thèses à la John Le Carré : des agents des services secrets britanniques se seraient débarrassés de lui de peur qu'il ne révèle leur implication dans des affaires criminelles, ou leurs homologues israéliens auraient envoyé des hommes-grenouilles sur son yacht afin de lui injecter un poison, pour éviter qu'il ne révèle l'existence de trafic d'armes illicites entre eux et lui. ↠

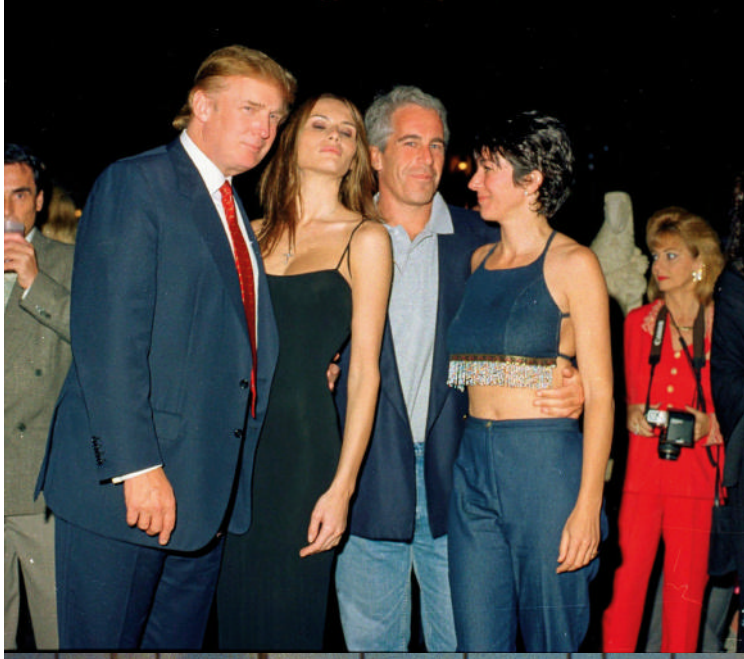
Toutes ces révélations bouleversent Ghislaine Maxwell : elle qui a jusqu'ici passé sa vie dans la peau d'une jeune héritière insouciante et joyeuse, évoluant avec grâce dans la bonne société britannique, se retrouve montrée du doigt comme la fille d'un monstre. « La situation l'a mise dans un état catatonique, elle faisait peur à voir », se rappellent ses proches. Prise au cœur d'un scandale et harcelée par les médias, elle ne peut d'abord que sangloter en évoquant son père. Et puis lorsqu'elle réussit enfin à prendre la parole publiquement face aux reporters, elle lâche une bombe. À la question d'un journaliste qui lui demande comment Maxwell est mort, elle répond d'une voix claire et forte : « Je pense qu'il a été assassiné. »

Cela n'empêche pas les tabloïds anglais de s'acharner sur la famille Maxwell, à commencer par sa mère, Elisabeth Meynard Maxwell, qui, face aux accusations désignant feu son mari comme un gangster mégalomane et un tyran adepte d'orgies, finit par se replier sur elle-même, comme anesthésiée, vivant la nuit et passant d'avocat en avocat. Mais Ghislaine pâtit aussi de l'opprobre jeté sur son nom et doit, comme le dira alors au *New York Post* une mondaine de sa connaissance, porter une perruque blonde pour ne pas être reconnue dans les rues de Londres. Il lui faut également quitter l'immense appartement de fonction qu'elle occupait à New York peu avant la mort de son père pour s'installer dans un logement plus modeste. « Elle était fauchée. Toute sa famille l'était, se rappelle une amie. Du jour au lendemain, ils avaient tout perdu, après avoir vécu des années dans le luxe le plus total. Et Ghislaine a donc voulu recommencer les choses à zéro, se fixer définitivement à New York et démarrer sa propre affaire de conseil. »

« Jeffrey Epstein avait l'argent, mais il ne savait pas comment le dépenser. Elle le lui a appris », déclare une victime aux enquêteurs.

Une réinvention fort rapide : en novembre 1992, soit un an après la mort de son père, elle est aperçue dans un vol Londres-New York en Concorde. Le *Mail On Sunday,* un des journaux concurrents de l'ancien empire Maxwell, écrit alors : « Peu de gens ont relevé qu'elle était accompagnée par un bedonnant et grisonnant homme d'affaires américain d'une quarantaine d'années, qui s'est débrouillé pour passer outre les flashs des photographes. » Un homme auprès duquel Ghislaine apaise visiblement sa peine et sa colère face à l'outrage qu'on fait subir à la mémoire de son père. « Il s'appelle Jeffrey Epstein. »

Au départ, Ghislaine semble vouloir rester discrète sur la relation qu'elle entretient avec cette nouvelle figure masculine apparue dans sa vie. Elle reçoit ses amis dans le manoir d'Epstein de la 71e rue – une maison de sept étages qu'on dit être la plus vaste résidence privée de New York – mais ne leur propose jamais un vrai tour du propriétaire et demeure assez floue quand on lui demande comment elle s'est retrouvée à vivre là. Cinq ans après leur rencontre, elle ne mentionne pas l'existence de son petit ami



BRIGADE MONDAINE

De haut en bas et de gauche à droite : Donald Trump et sa future femme, Melania Knauss, Jeffrey Epstein et Ghislaine Maxwell au club Mar-a-Lago de Palm Beach en février 2000 ; en 1992, à la descente d'un vol Londres-New York en Concorde ; avec Donald Trump à New York en 1997 ; le couple Epstein-Maxwell avec l'actrice Carole Mack en 1995.

DAVIDOFF STUDIOS/GETTY IMAGES ; NEWS LICENSING/ABACA ; ARNALDO MAGNANI/GETTY IMAGES ; PATRICK MCMULLAN / GETTY IMAGES

dans la première interview qu'elle donne depuis la mort de son père. Elle déclare qu'elle aura un jour un mari et des enfants, mais que, pour l'instant, elle se concentre sur son métier. Un métier qui, en réalité, relève assez peu du conseil en entreprise et consiste surtout à tout faire pour rendre Jeffrey heureux.

Epstein n'est pas moins riche ni moins mystérieux que ne l'était Robert Maxwell. Comme celui-ci, il vient d'un milieu populaire et, comme lui, il va s'unir à une femme socialement mieux placée que lui pour installer son pouvoir. « Ghislaine a aidé Jeffrey à devenir celui qu'il est devenu. Il avait l'argent, mais il ne savait pas comment le dépenser. Elle le lui a appris », a déclaré l'une des victimes aux enquêteurs. À l'époque, Manhattan est l'épicentre de la planète mondaine : c'est l'endroit où il faut être pour se construire un réseau, en fréquentant les fêtes branchées et les clubs select. « Ghislaine savait mieux y faire que personne dans cet environnement, se souvient Euan Rellie, un banquier britannique qui avait connu la jeune femme dès ses années londoniennes. Elle devenait copine avec tout le monde, se mettait dans la poche tous les gens qui comptaient : son carnet d'adresses était inépuisable. »

Un thé au manoir

Ce réseau, Epstein va très largement en profiter. Et sa petite amie va donc lui montrer comment bien dépenser ses millions. Il fait construire une maison gigantesque dans un ranch de 4 000 hectares au Nouveau-Mexique. Il achète une île privée dans les îles Vierges et un appartement de 800 mètres carrés à Paris, au 22, avenue Foch. Plusieurs témoins affirment que, dans toutes ces maisons, Ghislaine dort d'abord avec Epstein, puis occupe une chambre juste pour elle lorsqu'à la fin des années 1990, son statut change. « Quand une histoire se termine, votre petite amie devient votre meilleure amie, et ce n'est en aucun cas une dégradation hiérarchique, au contraire », expliquera Epstein dans un article du *Vanity Fair* américain publié en 2003. Elle s'installe ensuite dans une maison de cinq étages où elle vit seule, ou plutôt entourée de domestiques et de secrétaires, et passe ses journées à gérer les six propriétés de son ex-amant. La voici revenue à l'opulence de sa jeunesse, d'avant la mort de son père. Elle porte au doigt un diamant offert par Epstein – une bague de fiançailles, selon une victime. « Elle répétait qu'elle était la seule avec qui Jeffrey couchait, poursuit l'amie. Elle aurait été prête à tout pour qu'il l'épouse. Le reste, en revanche, elle s'en foutait totalement ; elle bernait tout le monde. » Ainsi, quand Jeffrey, grippé, l'appelle pour lui réclamer une soupe de poulet, elle congédie ses invités pour s'exécuter sur-le-champ. S'il décide un beau matin de partir dans son ranch ou sur son île, Ghislaine prépare le voyage et le séjour toutes affaires cessantes, consulte la météo, prévient les pilotes, convoque le personnel de maison. Elle coordonne tout, souvent avec la même condescendance que celle que manifestait son père avec les subalternes. « Elle parlait aux gens comme à des moins que rien, les traitait de tous les noms », se rappelle une victime. Si elle se montre si tyrannique, c'est sans doute parce qu'elle redoute elle-même la colère d'Epstein. « Il pouvait lui hurler dessus au téléphone. C'était la seule personne que j'ai vue qui pouvait la mettre en larmes », décrit une autre victime. Tout ce que Ghislaine peut faire pour le calmer, c'est lui fournir tout ce qu'il veut. Y compris, voire surtout, lorsqu'il veut des femmes, « et plutôt du côté des jeunettes », comme l'a dit un jour à son sujet Donald Trump. On raconte que Maxwell ↠

↠ a ratissé tous les endroits où elle pouvait trouver des proies : soirées, salons de massage, spas. Une fois localisées, les cibles étaient invitées à « prendre le thé » au manoir.

« Ghislaine servait de guide et de garante à Jeffrey dans la haute société, résume Rellie. Et de rabatteuse : dès qu'une jolie femme entre 20 et 30 ans apparaissait dans ses cercles mondains, elle allait lui parler et lui proposait de venir prendre le thé chez Epstein. » Une amie parle ainsi d'une soirée de Noël organisée par un milliardaire. « Ghislaine était venue me voir en me montrant du regard deux très jeunes filles – deux sœurs. Elle m'a demandé, d'un ton tout excité, si je pouvais les lui présenter. "C'est fou ce qu'elles sont belles, regarde-les !" Je lui ai demandé pour quelle raison elle tenait tant à les rencontrer et elle m'a répondu qu'elle voulait leur présenter Jeffrey, car Jeffrey les aimerait beaucoup. Et c'est là que j'ai commencé à me dire qu'il y avait quelque chose de louche dans leur histoire. »

Devant la police, elle a toujours nié avoir abordé des mineures pour le compte d'Epstein et s'est d'ailleurs officiellement éloignée de lui bien avant sa première peine de prison en 2008. Dès le début des années 2000, elle s'installe ainsi en Californie avec un autre milliardaire, Ted Waitt, dont le yacht est accompagné d'un petit sous-marin qu'elle apprend à piloter (d'où la rumeur de repaire subaquatique). Mais selon certains, Epstein se sent mis en danger par cette relation et parvient à convaincre Ghislaine de travailler de nouveau pour lui. Elle redevient son employée jusqu'en 2006, au moins. Et d'après l'avocat David Boies, les frais juridiques de ses procès entre 2015 et 2017 ont été pris en charge par le milliardaire. Mais en public, elle réussit peu à peu à passer pour une femme libre et indépendante : investie de sa mission pour la sauvegarde des océans, elle s'exprime aux Nations unies à neuf reprises et, en 2012, monte le TerraMar Project.

« Trois orgasmes obligatoires par jour »

Pendant ce temps-là, un avocat du nom de Bradley Edwards mène une enquête au long cours sur l'affaire et veut à tout prix faire interroger Maxwell au sujet de sa relation avec le milliardaire. Il en vient à penser que celle-ci est la personne-clé du dossier, et qu'elle est la seule femme qu'Epstein traite d'égal à égal. Il engage des détectives pour la localiser et, fin 2009, la convoque pour qu'elle témoigne. Mais en juillet 2010, alors qu'approche la date de sa déposition, son avocat informe Edwards que sa cliente doit se rendre en urgence au chevet de sa mère malade en Grande-Bretagne. Quelques semaines plus tard, dans un magazine, Edwards tombe sur les photos du mariage de Chelsea Clinton, près de New York, le 31 juillet. Qui voit-il parmi les invités ? Ghislaine Maxwell. Une provocation, mais surtout une façon de faire comprendre aux autorités qu'elle leur échappera toujours, quoi qu'elles fassent.

Il faut patienter jusqu'en 2016 pour enfin entendre l'ex-maîtresse d'Epstein parler devant une cour. Le dossier concerne cette fois-ci la plainte de Virginia Roberts Giuffre, qui a notamment désigné Ghislaine Maxwell comme la principale complice des actes dont elle dit avoir été victime, et de l'ensemble du trafic sexuel mis en place par le milliardaire. Ghislaine nie en bloc toutes les accusations et perd souvent son calme lors de l'audition. Elle ment sous serment : d'abord en feignant d'ignorer l'existence des procédures de recrutement d'Epstein, puis en prétendant ne jamais avoir entendu parler de sex-toys ayant pu être utilisés par son amant. Enfin en clamant qu'aucune autre femme qu'elle n'a couché avec Jeffrey en sa présence.

« Ghislaine m'a demandé, d'un ton tout excité, de lui présenter deux très jeunes filles, car Jeffrey les aimerait beaucoup. »

UNE AMIE DE GHISLAINE MAXWELL

Face à la tempête médiatique déclenchée par le dossier Epstein contre Giuffre puis par ses déclarations, elle réagit comme après la mort de son père : elle se réinvente, de façon plus discrète. Elle vend sa demeure new-yorkaise et emménage à Manchester-by-the-Sea, au nord de Boston, dans une maison appartenant à Scott Borgerson, un riche analyste financier qu'elle a rencontré en 2013 lors d'un congrès. Mais au printemps 2019, l'enquête criminelle au sujet d'Epstein est réouverte par le procureur du district sud de New York. Au départ, l'Anglaise feint de ne pas être concernée par l'affaire et participe même, le 6 juin, à un rallye caritatif organisé sur plusieurs jours, entre l'Angleterre, la Suisse et Monaco, au cours duquel elle croise le prince Andrew, ainsi que Paris Hilton et Annette Mason, la femme de Nick, le batteur de Pink Floyd. Entre les étapes, elle est conviée à différentes réceptions : ce sera la dernière fois qu'elle sera photographiée officiellement.

Le 6 juillet 2019, Jeffrey Epstein est arrêté par la police fédérale dans un aéroport privé du New Jersey. Le FBI perquisitionne le manoir et le fait inculper pour avoir coordonné un trafic sexuel de mineures entre 2002 et 2005. L'actrice Ellen Barkin poste alors un tweet qui va aussitôt lancer la chasse contre Maxwell : « Ghislaine Maxwell, la petite amie et mère maquerelle d'Epstein, ne doit pas rester libre. Elle pilote les avions qui vont sur son île. Je le sais parce qu'elle me l'a dit. » Une source informe le *Daily Mail* que Maxwell vit à Manchester-by-the-Sea et envoie des équipes sur place. Des hélicoptères survolent la zone. Mais elle est déjà partie. « Je n'ai aucune idée d'où elle se trouve », dit simplement Borgerson au *New York Post*.

Au matin du 10 août, Ghislaine Maxwell est cachée on ne sait où et se réveille en apprenant la mort d'Epstein. C'est le début de la fin, mais d'une fin qui va durer un certain temps. La veille, dans le cadre de la plainte de Virginia Roberts Giuffre, la cour fédérale a rendu public un dossier contenant d'innombrables preuves de la complicité aggravée de Ghislaine Maxwell dans les faits reprochés. Il y est dit, en substance, qu'elle fournissait à son amant les jeunes proies qui lui permettaient d'avoir ses « trois orgasmes obligatoires par jour » – la formule est d'Epstein lui-même. Une victime évoque la pression qu'elle exerçait sur les filles pour qu'elles obéissent. Son nom apparaît un peu partout dans les messages de service qui circulaient au sein de l'équipe d'Epstein.

Et puis cinq jours plus tard paraissent dans le *New York Post* des photos qui vont plonger l'opinion dans un mélange de rage et de perplexité. Elles montrent Ghislaine Maxwell, souriante et paisible, attablée à Los Angeles dans un fast-food, un chien à ses pieds. Une image datée du 12 août, soit quarante-huit heures après la mort d'Epstein. Comment cette femme peut-elle se restaurer d'un air si serein dans une telle situation ? Le photographe serait un simple client. Mais bientôt une foule d'internautes décortiquent le cliché et mettent en doute sa véracité : on distingue dans le dos de Maxwell des anomalies visuelles qui ressemblent à des effets Photoshop rudimentaires et, au loin, sur un abribus, une affiche que personne à cette époque n'a jamais vue dans le quartier. On montre aussi que les métadonnées de l'image font remonter à un avocat proche de Ghislaine Maxwell, et qui se trouve être le propriétaire du chien. Une mascarade de plus dans la vie de Ghislaine la volatilisée, et une manière de dire au monde entier : « Me voici, je suis là. Débrouillez-vous avec ça. » Ou plus trivialement : « Je fais ce que je veux et je vous emmerde. »

On ne la reverra plus en photo, trafiquée ou non, pendant les onze mois qui s'écouleront ensuite. Fin août, deux autres victimes, du nom de Jennifer Araoz et Annie Farmer, achèvent de l'accabler lors d'une audition préliminaire : celle-ci aurait non seulement assisté Epstein dans ses crimes mais aussi tout entrepris pour rendre ce système de trafic sexuel durable et solide. On sait désormais que Maxwell s'est dès le mois de juillet 2019 trouvé des points de chute en Nouvelle-Angleterre et qu'en décembre 2019, elle a acheté en liquide, pour plus d'un million de dollars, cette vaste maison du New Hampshire où elle a été arrêtée au début de l'été. On sait aussi qu'elle a dépensé des fortunes pour poursuivre sa fuite et préparer sa défense − des sommes directement prélevées sur les comptes de feu Jeffrey Epstein et qui ne pourront, de fait, plus être reversées aux victimes pour prendre en charge leurs frais juridiques et leurs dommages et intérêts. Ghislaine Maxwell a régulièrement renouvelé ses adresses e-mails et postales, et aussi fait appel à des armées de gardes du corps puisqu'elle a été la cible d'innombrables menaces de mort. Elle a néanmoins continué à faire son jogging quotidien et même, parfois, à fréquenter les salles de sport, et plusieurs fois changé d'endroit où dormir, pour brouiller les pistes. Détail à la fois sordide et pragmatique : on a trouvé dans ses affaires un exemplaire du livre de l'avocat Bradley Edwards consacré au combat qu'il a mené en faveur des victimes d'Epstein.

Depuis son arrestation le 2 juillet, Maxwell sait qu'elle risque jusqu'à trente-cinq ans de prison. L'arrogance et le sentiment d'impunité qu'elle a manifestés lors de sa cavale ne jouent pas en sa faveur : on rappelle qu'elle a embarqué sur une quinzaine de longs courriers en trois ans et dépensé au moins 20 millions de dollars pour assurer son « train de vie ». Les autorités judiciaires lui ont déjà refusé une libération sous caution.

Dans l'interview de 1997, la journaliste demandait à Ghislaine comment elle voyait son avenir. Alors âgée de 35 ans, elle répondait : « Je suis optimiste et je pense que les choses iront de mieux en mieux pour moi avec les années. » À l'une des amies que nous avons rencontrées, nous avons posé la question de savoir comment, d'après elle, Ghislaine Maxwell envisageait son avenir aujourd'hui, maintenant que ces années étaient passées et que Jeffrey Epstein n'était plus là. La réponse a été simple : « Je ne pense pas qu'elle envisage un quelconque avenir. » □

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

© *Vanity Fair,* 2020.

NEW YORK POST
Page Six
FRIDAY, AUGUST 16, 2019 / Partly sunny, 82° / Weather: P. 28 • LATE CITY FINAL nypost.com $2.00
GOTCHA! POST FINDS GHISLAINE MAXWELL
EXCLUSIVE: Epstein's 'madam' at LA burger stand
IN A PICKLE
She's been accused of helping recruit underage girls for Jeffrey Epstein — and has been out of sight for three years. But Ghislaine Maxwell was discovered this week at an LA-area In-N-Out fast-food restaurant. Attorney General William Barr said after Epstein's suicide that his co-conspirators "should not rest easy."
PAGES 4-5

MAUVAISE PASSE

Ghislaine Maxwell fait la « Une » du *New York Post* le 16 août 2019, six jours après la mort en prison de Jeffrey Epstein, son ancien compagnon. Ci-dessous, du temps de sa gloire de *socialite,* à l'hôtel Plaza de New York, le 18 octobre 2012, pour la soirée anniversaire de la chaîne de boutiques de luxe Bergdorf Goodman.

MATTHEW POLAK/SYGMA/SYGMA/GETTY IMAGES ; MEGA AGENCY/KCS

CŒUR DE PIRATE
Mots précis, rire fort et bouts de verlan : Me Élise Arfi.

«JE FLIRTE *avec* MES LIMITES»

Elle défend le rappeur Moha La Squale, Ziad Takieddine, Tariq Ramadan, des bandits et même un pirate somalien. Mais qui est vraiment Élise Arfi ? Arthur Cerf a rencontré cette avocate qui se situe entre le Barreau, les flammes et Beyoncé. Illustration Aline Zalko.

C'est Moha La Squale qui a eu l'idée de la photo. Lui, le rappeur-star de 25 ans, nommé aux Victoires de la musique en 2019, disque d'or dès son premier album, venait de passer une nuit en garde à vue, après avoir été interpellé lors d'un contrôle routier à Paris. Allait-il être déféré en prison ? Dans ce cas, il le savait, fini le partenariat avec Lacoste, le contrat avec Warner et les millions de vues sur Youtube. Voilà vingt-neuf jours qu'il était visé par un mandat d'arrêt à cause d'un rodéo à moto. Mais son avocate est arrivée et ses mots ont résonné. Résultat : pas de détention avant le procès (prévu au printemps prochain). Moha est ressorti libre. Ça méritait bien un selfie posté sur Instagram. On y voit son visage barré d'un sourire fier malgré des égratignures, et Me Élise Arfi, qui fait les yeux ronds, l'air gêné derrière la vitre en plexiglas de ce sas blanc qui ressemble à un parloir. Puis un second portrait sur lequel ils partagent tous deux une bouteille de champagne. Avec, en légende, un « merci maître » signé du rappeur, suivi d'un petit cœur.

Bon, sur le plan de la déontologie, c'est moyen. Va pour les tribunes enflammées sur les libertés publiques dans *Le Monde,* mais le post Instagram avec son client, ça ne passe pas, en particulier dans un monde où les courtoisies de façade dissimulent les vieilles rancœurs. La preuve : entre les 552 000 likes de la photo, se glissent des commentaires acides. « Le client, toujours le pire ennemi de l'avocat... #Crédibilitay », « À votre santé confrère !!! Toujours sympathique de voir un avocat se "maître" au niveau de son client. Normal que notre profession se porte aussi mal. » Faux procès, se défend l'intéressée : « Franchement au lieu de me harceler ce soir, veillez à vous intéresser au droit, aux libertés, à vos enfants, vos pères et à la musique. Elle adoucit les mœurs à ce qu'il paraît. »

Elle est comme ça, Élise Arfi : entière, provoc et droite dans ses bottes. À 44 ans, elle incarne cette nouvelle génération de pénalistes qui veut faire sa place dans le sillon des Hervé Temime, Frank Berton ou Éric Dupond-Moretti. Ses clients célèbres : un autre rappeur, MHD, Ziad Takieddine, principal accusateur de Nicolas Sarkozy dans le dossier libyen, ou encore Tariq Ramadan, accusé de viols par plusieurs femmes. Elle me reçoit fin juin dans son cabinet parisien situé entre le parc Monceau et le boulevard Haussmann. Démarche de cow-boy qui détonne dans cette salle de réunion avec chaises blanches de designers, pots à crayons, bloc-notes, bouteilles d'eau et tube de gel hydroalcoolique. La voix est posée, le choix des mots précis, les phrases ponctuées d'autodérision, d'un rire fort ou d'un bout de verlan. Humble, capable de dire : « J'ai travaillé chez Georges Kiejman, à son cabinet. Il y avait Fanny Ardant, Isabelle Adjani, Mylène Farmer. D'ailleurs, il m'a présenté Milan Kundera, c'était chan-mé. » Ce jour-là, il n'y avait pas eu de selfie. « Ah ! La fameuse photo... s'amuse-t-elle →

quand on lui pose la question, non sans amertume. Des gens ont cru que je l'avais prise en garde à vue, ce qui aurait été une faute grave, alors qu'elle est 100 % légale, prise au dépôt [le lieu de détention des personnes déférées avant leur passage devant le juge], juste avant qu'il sorte. » Tête baissée, sourire embarrassé. Est-elle sortie de son rôle ? « Tout s'est fait sur le moment, il ne s'agit pas de narguer qui que ce soit, dit-elle, comme désolée. Après, on aime ou on n'aime pas. » Elle se serait passée de cette dédicace inopinée. Mais aurait-il pu en être autrement ?

Ses confrères décrivent une avocate spontanée et sans filtre, y compris avec ses clients. « Élise Arfi, résume son amie Me Julia Katlama, c'est l'alliance d'un côté très sophistiqué, *old school,* bourgeois, et d'un côté peut-être pas amazone, mais Béatrice Dalle ou Beyoncé. » Après un silence, elle ajoute : « Elle porte en elle une colère, mais je ne sais pas d'où ça vient. » Pour décrire son enfance, Élise Arfi se plaît à dire qu'elle était « avocate avant d'être avocate ». Elle a grandi à Dieppe, l'un des derniers bastions communistes de Normandie. Les parents sont médecins. La maison familiale jouxte un terrain de golf, mais le collège est classé en zone d'urbanisation prioritaire. Les rejetons de la bourgeoisie locale fréquentent les gamins des HLM. Souvenirs de bagarres et d'une camarade enceinte à 12 ans. « C'était violent, souligne-t-elle. J'étais toujours du côté des enfants qu'on n'aimait pas parce qu'ils étaient moches, parce qu'ils puaient, parce qu'ils étaient pauvres... » Souvent, elle répète à sa mère : « C'est injuste. » En sixième, la classe étudie *La Farce de maître Pathelin,* une pièce de théâtre du Moyen Âge, mettant en scène un avocat rusé, beau parleur et sans le sou. Elle s'identifie à cet anti-héros si faible, si humain. « Qui voudrait être avocat ? » demande la prof. Sans savoir pourquoi, elle lève la main.

Un autre homme va la marquer : Georges Kiejman. Elle a 11 ans quand elle découvre le ténor à la moustache noire à la télévision après la révolte étudiante de 1986. Voix ferme, regard sévère et révolté, l'orateur défend la famille de Malik Oussekine, ce gamin de 22 ans tabassé à mort par les voltigeurs de Charles Pasqua. Malaise cardiaque, selon la version officielle. Lui n'y croit pas. « La vraie question, c'est de savoir si, sans ces coups, Oussekine serait mort, accuse-t-il, implacable. Et nous savons bien que non : sans ces coups, Oussekine ne serait pas mort. » Devant son poste, Élise Arfi écarquille les yeux. Big bang. Elle veut être cet avocat qui ne retient pas les coups. Elle se met à lire les faits divers de Patricia Tourancheau dans *Libération,* visite les prisons à travers les récits de Paul Verlaine ou d'Oscar Wilde et se nourrit de tous ces films où les avocats gravissent les marches des palais de justice avec un air déterminé et triomphal. « J'avais une vision de série télé, s'amuse-t-elle avec le recul. Complètement faussée. »

Direction Paris et la fac de droit Assas. Un diplôme en amène un autre. Licence, master, thèse. Droit privé, propriété littéraire et artistique, contentieux commerciaux... Sur le tapis roulant des études, elle songe un temps à passer l'agrégation pour devenir professeure. Le frisson du pénal la rattrape. « Oh la la, tu vas défendre trois clochards et des sans papiers », se moque-t-on autour d'elle. Elle s'en fiche. Et va toquer à la porte du grand Georges. Qui lui donne sa chance. « Chan-mé », se dit-elle.

Comment se faire un nom dans l'ombre d'un géant ? L'une des voies consiste à devenir secrétaire de la « conférence du stage », une confrérie bicentenaire composée des meilleurs espoirs du Barreau de Paris. Passés par là, trois présidents de la République (Jules Grévy, Raymond Poincaré et Alexandre Millerand), de nombreux ministres et députés comme Arnaud Montebourg, ou des grands noms du pénal comme Jacques Vergès, Thierry Lévy, Jean-Denis Bredin, Georges Kiejman ou Francis Szpiner.

Chaque année, des centaines de candidats pour douze élus, propulsés nouvelles vedettes des tribunaux. Le concours se présente comme une série de joutes oratoires oscillant entre légèreté et profondeur. Des sujets aussi graves que dérisoires. Existe-t-il des vérités ici-bas ? Peut-on rallumer les étoiles ? Faut-il lâcher les chiens ? En 2010, la jeune Élise tire le sien : « Les mots sont-ils des êtres de papier ? » Dans la bibliothèque de l'Ordre des avocats au palais de justice, elle s'avance au pupitre. Sur tous les tons, elle décline une même phrase : « Va me chercher un kilo de pommes de terre. » Les mots ne veulent rien dire, seule l'intention les charge de sens. CQFD. Élue secrétaire, elle devient une de ces commises d'office de luxe, les pieds dans les cocktails mondains, les mains dans la boue. Les affaires s'enchaînent : viols, braquages, meurtres, terrorisme... Un parloir le matin, un box d'accusé l'après-midi, une garde à vue sur les coups de minuit. Routine sordide, honneur d'une profession, vie de rêve. En septembre 2011, cette vision va être ébranlée par une affaire venue du bout du monde.

Dans le golfe d'Aden, entre la corne de l'Afrique et la péninsule arabique, le catamaran d'un couple de plaisanciers français croise la route de neuf pirates somaliens, armés de Kalachnikov et d'un lance-roquettes. Le skipper est tué sous les yeux de son épouse, prise en otage. Un commando intervient. Deux pirates se noient, les autres sont repêchés, envoyés en France pour être jugés. Élise Arfi doit défendre l'un d'eux. Un jeune homme hagard

« Dans une profession de plus en plus narcissique, elle prend à bras-le-corps les difficultés sociales. »

Me GEORGES KIEJMAN

LE CLIENT EST ROI

Quelques clients d'Élise Arfi : Ziad Takieddine, principal accusateur de Nicolas Sarkozy dans le dossier libyen, les rappeurs MHD et Moha La Squale.

ABACA ; GETTY IMAGES

et squelettique. Date de naissance : « ? » Son nom, Fahran Abchir Mohamoud, est affublé par la justice du sigle « X SD » – pour « X, se disant » – comme pour annoncer de quel côté penche la balance. Commencent quatre ans et sept mois de souffrance et de procédures kafkaïennes. Fahran ne sait rien de cette terre où il a été débarqué en urgence, perdu. Dans le bureau du juge d'instruction, il s'accroupit sur une chaise. Foudres du magistrat. Dans la chambre de l'instruction, le président déclare : « Il n'y a qu'à le regarder pour voir qu'il est majeur ! » Il est « fou comme un lapin », selon l'avocate générale. Grand écart impossible entre la machine judiciaire et cette vie qui vaut si peu. À Fresnes, le Somalien est tabassé, transi de froid, dévoré par la faim et les punaises de lit. Malade, il est extrait de sa cellule, envoyé à l'hôpital où on lui enlève un poumon, sans qu'il n'y comprenne rien. Il se laisse mourir, sombre peu à peu dans la folie, mais place ses maigres chances de survie entre les mains de cette avocate qui le maudit en secret autant qu'elle partage son désespoir. « Il n'avait que moi, dit-elle aujourd'hui. Je suis allée aux extrêmes limites de mon rôle pour le sauver lui. » Syndrome de la page blanche à l'heure de préparer sa plaidoirie. Par quel bout présenter cette existence ? À quoi bon ? Au moment de plaider, elle choisit de raconter ses quatre années de douleur à son côté : « Je ne suis pas ici pour défendre, mais pour vous parler d'un être humain, dans ses relations à d'autres êtres humains. Il n'y a que moi qui puisse le faire. Je suis le seul témoin, la seule personne qui le connaisse, la seule personne pour qui sa vie soit importante. La seule à lui envoyer de l'argent, la seule à lui rendre visite en prison. Je suis aussi son avocate. » Le procureur requiert vingt ans de prison ; Fahran est condamné à six. Une victoire, lui dit-on. Ça ne suffit pas. Elle se met à écrire. En 2018, elle publie *Pirate n° 7* (éditions Anne Carrière), récit de ce voyage au bout de l'enfer, et longue introspection sur son étrange vocation. Elle voit encore Fahran, mais assure avoir tourné la page. « Le livre fixe cette espèce d'incendie qui nous a consumés, croit-elle. Il cristallise aussi cet état où je flirte avec mes limites. »

Il y en a eu bien d'autres, des incendies. Depuis 2014, Élise Arfi défend Ziad Takieddine – record de longévité auprès de l'intermédiaire Franco-Libanais. Une rumeur s'est répandue sur Internet : elle serait la source du journaliste de *Mediapart* Fabrice Arfi qui a révélé l'affaire libyenne. La coïncidence amuse la pénaliste : son frère s'appelle lui aussi Fabrice. Au gré des rencontres et des hasards, elle est aussi devenue l'avocate du rappeur MHD, qui vient de sortir de dix-huit mois de détention provisoire pour son implication présumée dans une rixe mortelle. Pour elle, cette affaire révélerait la psyché des magistrats, orientée vers le tout-carcéral. « Même ceux de 30 ans ont des idées qui datent du XIX^e siècle sur le châtiment, la souffrance morale, on se réfère encore à Michel Foucault. » Le paysage pénal serait déserté par la pensée. « Aujourd'hui, on gère des "stocks" de détenus. C'est horrible, parce que derrière chaque dossier, c'est un être humain. »

Depuis sa rencontre avec le pirate n° 7, Élise Arfi assure avoir appris à jongler entre vie professionnelle et vie perso, l'humour comme soupape. « C'est l'arme blanche des désarmés », dit-elle en citant Romain Gary. Sur son temps libre, elle boit des coups, joue de la viole de gambe, s'occupe seule de ses deux enfants dans un appartement près de la place de la République. Sinon, elle porte sa croix. Annotations de dossiers, enregistrements de plaidoiries sur dictaphones, page blanche, encore et toujours. « Dans une profession de plus en plus dématérialisée et narcissique, dit son idole Georges Kiejman, elle renoue avec les valeurs traditionnelles des avocats : elle prend à bras-le-corps les difficultés sociales. » Son amie et consœur Julia Katlama acquiesce. « Elle fait partie de ceux qui partent en détention avec leur client, au risque d'y laisser des plumes. » Élise Arfi en convient. Il lui est arrivé de quitter les salles d'audience en furie. Combien de fois a-t-elle songé à tout arrêter ? « Ma hantise, confie-t-elle, c'est d'être un avocat d'opérette, de servir à cautionner des décisions prises d'avance. » Souvent, elle envie ses confrères détachés, capables de traiter les dossiers avec distance, sans jamais mal dormir. Est-ce seulement possible ? « On est avocat comme on est dans la vie, écrit-elle dans *Pirate n° 7,* certains se révoltent, d'autres non. Certains sont placides, d'autres emportés. » Coups d'œil vers le téléphone, l'heure de retourner au front. Le lendemain, elle part dans le Sud pour plaider dans une histoire de go-fast. Cette fois, promis, sans selfie. □

FIN DE CAVALE
Yoann Barbereau le 9 novembre 2017, lors de son arrivée en gare de Nantes.

LOIC VENANCE / AFP

L'HOMME *qui revenait* DU FROID

Yoann Barbereau dirigeait l'Alliance française d'Irkoutsk (Sibérie) jusqu'à son arrestation en février 2015 dans des conditions mystérieuses. A-t-il été victime d'un coup monté par le FSB ? Était-il un espion ? Il retrace avec Arthur Cerf l'incroyable expérience de son évasion.

À quoi ressemble l'apocalypse ? Le 11 février 2015, Bernard Barbereau passe une journée tranquille de jeune retraité quand, sur les coups de 16 heures, son portable sonne. Le numéro commence par « + 7 », l'indicatif de la Russie. Bizarre. Yoann, son fils aîné de 38 ans, vit en Sibérie orientale depuis trois ans mais compte tenu du décalage horaire, il appelle en principe le matin. C'est Daria, sa compagne. Des hommes cagoulés viennent d'enlever Yoann ! Elle parle vite, bredouille des bribes de phrases incompréhensibles, « ordinateur piraté », « photos volées », « mafia ». Bernard est tétanisé. Ce doit être une erreur. Son fils dirige l'Alliance française d'Irkoutsk, pas une organisation criminelle. « Yoann est en prison ! » s'égosille Daria. Bernard raccroche et appelle sa fille Elina : « Si t'as une chaise pas loin, assieds-toi. » « Qu'est-ce que tu racontes ? » frémit-elle. Coup d'œil sur les sites d'infos : rien, pas un mot sur l'arrestation. Ils tentent de joindre le Quai d'Orsay. On les balade d'un service à l'autre, on leur demande d'écrire un e-mail, avant de les orienter vers une « cellule de crise et de soutien » sans intérêt. Vertige de l'abandon devant l'administration.

Que faire ? Le père et la fille veulent partir en Sibérie. Deux jours plus tard, Daria leur envoie la photo d'un mot griffonné par Yoann : « Torture morale et physique. » Elina croit deviner une trace de sang entre les lettres. Plus de temps à perdre. Le 18 février, après avoir obtenu un visa russe en urgence, tous deux décollent vers la Sibérie. Elle avale un anxiolytique pour dormir durant le vol. Escale à Moscou en début de soirée, arrivée à Irkoutsk à 8 h 25. Température locale : −19 °C. Un collègue russe de Yoann les conduit en 4x4 vers un hôtel datant de la période soviétique, coincé entre le mémorial de Lénine et un fast-food Subway. « Que les choses soient claires, les prévient-il. La chambre est sur écoute. »

Ils se posent dans le hall. Assis à quelques mètres, deux individus en lunettes noires semblent les surveiller. Sur le moment, Elina se demande si elle n'est pas en plein délire. Les jours passent, sans nouvelles. Ils rencontrent l'inspecteur chargé de l'enquête, un petit homme dégingandé aux faux airs de Pierre Richard. Enfin, un matin, ils peuvent rendre visite à Yoann au parloir. Il a le crâne rasé, le visage tuméfié. Il faut le sortir de là, se battre – mais contre qui ? L'accusation est aussi grave qu'irréelle : Yoann Barbereau aurait diffusé des documents à caractère pédopornographique sur Internet. Par l'intermédiaire de son avocat, il les prévient : « C'est un coup du FSB. »

Ainsi débute une épopée aussi folle qu'étrange. Un voyage au bout de l'absurde, étiré sur trois ans et neuf mille kilomètres, qui saute des cellules crasseuses de Russie aux dorures de la République, en passant par les forêts estoniennes. Une grande mésaventure dans laquelle une bagarre au chalumeau, une rencontre avec un loup et une visite de la DGSE ne sont que des virgules. « En principe, tout ceci n'arrive que dans les films », n'ont cessé de me répéter les protagonistes de cette affaire au fil de nos entretiens. Au mois de mars, cinq ans

GUILLAUME CHAUVIN / HANSLUCAS

Qu'est-ce qui pousse un jeune thésard en philosophie sans histoire à prendre un jour la route de l'Extrême-Orient ?

BLANCHE SIBÉRIE
Vue d'Irkoutsk, la ville russe où Yoann Barbereau dirigeait l'Alliance française avant son arrestation en 2015.

après son arrestation, Yoann Barbereau a publié *Dans les geôles de Sibérie* (Stock, 2020), récit de sa captivité au bout du monde. Le livre, palpitant, n'est ni un témoignage ni un essai mais un objet non identifié, entre roman d'aventures et conte fantastique. « Je n'ai rien inventé, écrit l'auteur. C'est un film et ce n'en est pas un. C'est un roman et ce n'en est pas un. » « Quand il raconte son évasion, on est dans un John Le Carré », s'est enthousiasmé Arnaud Viviant au « Masque et la plume », tandis que Jérôme Garcin s'interrogeait : « D'un point de vue de l'enquête, je n'ai toujours pas compris pourquoi, du jour au lendemain, on lui a foutu cette accusation sur le dos. » Un halo de mystère enveloppe encore le héros de cette histoire. Il fallait tenter de le dissiper.

« Pervers, pédophile ou drogué »

Ce 3 avril 2020, en plein confinement, Yoann Barbereau apparaît sur mon écran d'ordinateur via Skype, barbe de trois jours et cheveux noir de jais. Il s'excuse pour le désordre, commence la visite de son duplex niché à Douarnenez, dans le Finistère. Sur la table de la cuisine, un morceau de viande décongèle pour accompagner le bortsch du soir. À l'étage, les Playmobil de sa fille et un écran de télé où défilent les plus beaux points de Roger Federer. Ailleurs encore, une guitare, des carnets vert opaline noircis en détention et, un peu partout, des auteurs russes, Boulgakov, Gogol, Limonov, Nabokov, Soljenitsyne, Tchekhov. Il aime les citer, eux et Pessoa, Rilke, La Fontaine, François Villon et d'autres encore. Il a cette manière particulière de raconter son aventure en mêlant peu à peu ses mots avec ceux de grands auteurs, comme si sa vie s'écrivait dans le prolongement de leurs œuvres. Il emprunte leurs phrases, leurs pensées, et l'on se demande parfois s'il déroule le fil d'une autre vie que la sienne. « J'ai toujours su que tu étais romanesque à fond », lui a écrit une amie dramaturge.

Ce qui est bien réel, c'est qu'il a porté plainte contre l'État français peu après son retour. Il réclamait un million d'euros, estimant ne pas avoir été assez protégé dans le cadre de ses fonctions. Le 24 avril, le tribunal administratif lui a donné en partie raison et accordé 300 000 euros d'indemnités pour les préjudices subis. Dans le même temps, il a engagé une procédure contre l'État russe devant la Cour européenne des droits de l'homme, et une autre pour lever sa notice rouge Interpol qui le présente comme un fugitif. D'ici là, interdiction de quitter le territoire. Il ne s'en plaint pas, oriente la caméra de son ordinateur pour me montrer la vue sur la baie. Quand le ciel, chargé de nuages, donne une couleur grise à la mer, il a l'impression de voir le lac Baïkal. Il a mis trois ans à rentrer d'Irkoutsk. Encore aujourd'hui, il tente de relier les points qui l'ont précipité dans les geôles de Sibérie, sans y parvenir totalement.

Qu'est-ce qui pousse un jeune homme sans histoire à prendre un jour la route de l'Extrême-Orient ? Yoann Barbereau a grandi à Sainte-Luce-sur-Loire, dans la banlieue de Nantes. Un père prof de tennis, une mère éducatrice spécialisée auprès d'enfants victimes de maltraitances. La vie s'écoule simplement, rythmée par l'école, le sport et les sorties à la bibliothèque le samedi après-midi. Le petit Yoann avale les bouquins, Jules Verne, Hugo, surtout la comtesse de Ségur, sa première rencontre avec la Russie dans *Le Général Dourakine*. Un bac ES (économique et social), mais seules la littérature et la philosophie le passionnent. Il commence à écrire, des nouvelles, des débuts de roman, mais avec l'inhibition de ceux qui ont beaucoup lu. Que raconter quand on n'a rien vécu ? À 25 ans, alors qu'il mène une thèse de philosophie, il songe déjà à fuir pour se confronter à une « réalité plus rugueuse ». « Vous connaissez cette phrase de Pessoa ? me lance-t-il. "Il serait intéressant d'être deux rois à la fois : être non pas une seule âme pour eux deux, mais bien leurs deux âmes en même temps." » Il traîne sur le site de l'Alliance française, tombe sur une annonce pour devenir « volontaire international » à Rostov-sur-le-Don, un nom échappé des contes de Pouchkine. Il ne parle pas un mot de russe mais postule et s'envole vers l'est. Découverte d'une Russie dépouillée du rêve soviétique, une terre où « le socialisme le plus extrême a laissé place au capitalisme le plus extrême » avec « des mafias qui se disputent pour savoir qui va piller le plus le bien commun ». Rencontre avec les « effondrés des années 1990 », ces intellectuels laissés pour compte et ces chercheurs qui épongent leur désespoir dans la vodka. « Je ressentais une profonde nostalgie de ce qu'avait pu être la fraternité à l'époque soviétique. » Une certitude se forge : il doit se frotter à « l'âme russe » pour trouver sa deuxième âme.

L'expérience dure deux ans. De retour en France, il se cherche encore, donne des cours d'histoire de la littérature, signe des textes pointus dans des revues exigeantes. Rostov lui manque souvent. En juin 2007, de passage dans la ville, il croise la belle Daria, étudiante en mathématiques. « Il avait un nuage romantique au-dessus de la tête », se remémore-t-elle. Début d'une histoire d'amour et de littérature. ↠

↠ Il la surnomme Margot, comme l'héroïne du *Maître et Marguerite,* le chef-d'œuvre de Boulgakov dont il s'inspire aussi pour nommer son chat, Béhémoth. Le couple s'installe à Paris, dans le Xe arrondissement, une fille naît en 2010. Mais déjà Yoann veut repartir. L'Alliance française cherche un nouveau directeur à Irkoutsk, dans cette Sibérie orientale adorée par Limonov qu'il me cite de mémoire : « Les metteurs en scène soviétiques qui parcourent l'Europe et les États-Unis en quête de sujets sont vraiment cons. »

Irkoutsk est un nulle part du bout du monde. Une boursouflure plantée comme une anomalie au confluent des rivières, entre les montagnes du Saïan oriental, la frontière mongole, le lac Baïkal et la taïga à perte de vue. C'est à se demander si c'est par humour ou par folie qu'en 1652, une expédition cosaque décida d'y installer un fortin en bois, destiné à la traite des fourrures avec les tribus bouriates. C'était deux siècles avant que le Transsibérien ne fasse d'Irkoutsk le « Paris de la Sibérie ». Dans le *Michel Strogoff* de Jules Verne, le courrier du tsar Alexandre II met trois mois à parcourir les 5 000 kilomètres qui séparent Moscou de la capitale de la Sibérie orientale. « Irkoutsk, c'est l'entrepôt de ces innombrables marchandises qui s'échangent entre la Chine, l'Asie centrale et l'Europe », écrivit l'auteur qui, en mars 1884, participa à la fondation de l'Alliance française.

> « Je me rassurais en pensant que je n'avais rien à cacher. Mais on a tort de penser ça. »
>
> YOANN BARBEREAU

À son arrivée sur place, au milieu des statues de Lénine, Yoann Barbereau pense surtout aux mots du bon docteur Tchekhov qui décrivait ce territoire comme une « immense réserve de silence ». Une contrée qui répond aux lois du − 40 °C, à celles des chamans et des utopies. Une province où le servage n'a jamais eu cours. « Je me disais : "C'est une terre d'hommes libres. Une terre où tout est possible." »

Au quotidien, la mission est moins romanesque : l'Alliance française locale se porte mal, le nouveau directeur a quelques mois pour redresser la barre. Il faut charmer, tisser des liens, montrer qu'on existe. Commence une vie trépidante. Yoann Barbereau se dédouble, multiplie les apparitions et les costumes. Un matin dans un squat d'artistes, le midi avec le maire de la ville, le soir dégustation de vins. Sourires. Clins d'œil. Accolades. « Ah, c'est toi, Pierre, le meilleur des meilleurs, enchanté », lance-t-il à Pierre Poddubny, un professeur de français, lors de leur première rencontre. « Même si vous ne faisiez pas partie de la communauté franco-russe, vous pouviez connaître son nom », se rappelle une ancienne étudiante. Il devient une personnalité de la ville, invitée sur les chaînes de télé, incontournable dans les galas et les vernissages. Mireille Cheval, coordinatrice des Alliances françaises en Russie, se souvient d'un garçon « rayonnant, très à l'aise avec les gens en vue ». Avec Daria, ils forment le couple le plus « glamour » de ce coin paumé d'Extrême-Orient. « Non, pas glamour, me corrige-t-il. Romantique. »

Est-ce parce qu'il se laisse étourdir dans cette nouvelle vie qu'il ne sent pas le fond de l'air changer ? En mars 2014, l'annexion de la Crimée par la Russie ravive des tensions d'un autre temps avec les Occidentaux. Deux décennies après la fin de la guerre froide, le monde semble de nouveau prêt à s'embraser. Jusqu'à Irkoutsk, on parle de ces navires Mistral que la France refuse de livrer à la fédération de Russie. Yoann Barbereau est un ami du maire, un farouche opposant à Poutine. Lors d'une soirée, le vice-gouverneur de Sibérie l'interpelle en lui rappelant le passé d'agent du KGB de Poutine : « Notre président travaillait avec la même couverture que vous, le saviez-vous ? Lui aussi prétendait s'occuper de la culture. » Une blague, songe Yoann. Inutile de s'inquiéter. Des douaniers passent fouiller ses colis à l'Alliance française, suspectée d'être un nid d'espions. « Je me disais que c'était le folklore soviétique, commente-t-il rétrospectivement. Pour moi, ces agents multipliaient les intimidations grossières pour justifier leurs salaires. » Un jour, un homme accoste Daria en pleine rue et se présente comme un agent du FSB. « Il m'a demandé si je ne trouvais pas que mon mari était un pervers, un pédophile ou un drogué, comme tous les étrangers, me raconte aujourd'hui Daria. Si je soupçonnais quelque chose, il fallait que je prévienne la police. » Yoann refuse de céder à la panique. La vraie menace est toujours invisible, se répète-t-il en songeant à la poétesse Anna Akhmatova réduite au silence par le régime stalinien. « Je me rassurais en pensant que je n'avais rien à cacher, dit-il. Mais on a tort de penser ça. » Encore une citation, attribuée à Andreï Vychinski, le procureur de Staline : « Donnez-moi un homme, je vous trouverai l'article de loi. »

Attaché à une barre en métal

Le 11 février 2015, vers 9 heures du matin. Yoann Barbereau prend le petit-déjeuner avec sa fille, en attendant le retour de voyage de Daria. Elle arrive en taxi. Il enfile des bottes, met une chapka et part à sa rencontre. Baiser furtif. Quand il se retourne, dix hommes lui font face. Certains sont cagoulés. L'un d'eux tient une caméra. Plaquage contre le mur. Menottes. Sac noir sur la tête. Sous ses pieds, Yoann devine le couloir, l'escalier, le hall, la neige qui fond, une marche haute, un véhicule qui l'emmène. Que veulent-ils ? Vont-ils l'exécuter en pleine forêt ? Le voilà dans une salle d'interrogatoire. Les coups pleuvent. On veut qu'il signe, qu'il avoue, qu'il crache le morceau. Mais de quoi parlent-ils ? Devant lui, des photos personnelles, des clichés de sa femme, un selfie de lui-même suçant son pouce pour imiter sa fille de 3 ans assise à son côté. Et ça, qu'est-ce que c'est ? On agite maintenant sous ses yeux des images dégueulasses, pédopornographiques, qu'il aurait postées en son nom sur un site de conseils pour jeunes parents. Ubuesque. Il tente de se défendre mais la machine infernale est en marche. Le lendemain, les enquêteurs l'assomment : Daria leur aurait tout dit. Elle se sentirait menacée par sa présence, par sa violence aussi. Ils étaient en instance de divorce. « Sur le moment, je me suis demandé si elle n'avait pas voulu se débarrasser de moi », se rappelle-t-il. Son sort est scellé. Il est placé en détention provisoire à la centrale n° 1 d'Irkoutsk.

Alors qu'il passe les portes de la prison, un mot résonne dans sa tête. *« Zek »* : une syllabe sèche qu'il avait croisée dans la littérature carcérale russe, un vieux terme pour désigner les détenus travaillant sur le canal de la mer Blanche

dans les années 1930. Ici, il est un *zek*. Le *zek* Barbereau. Un *zek* étrange, promené d'une cellule à l'autre, précédé d'une rumeur fascinante : le FSB veut sa peau. Au fil des semaines, il découvre la réalité de ces geôles qu'il avait déjà visitées dans les récits de Chalamov et de Soljenitsyne. Un 14 février, le jour de la Saint-Valentin, ses codétenus et lui sont attachés à une barre en métal, frappés au dos, puis sur les parties intimes. Dans son livre, Yoann n'emploie pas le mot « torture ». « Moi-même j'ai mis du temps à comprendre ce que j'avais subi, dit-il. Peut-être parce que je ne voulais pas me vivre comme une victime. »

Quelques jours plus tard, il parvient à obtenir un crayon, des feuilles de papier. Écrire, pour tenir. Il griffonne ce qui lui est arrivé en espérant comprendre ce qui lui a échappé. Sur un premier cahier vert opaline, il marque cinq mots chargés de second degré, en référence au livre de Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie :* « Dans les geôles de Sibérie. » Une première phrase : « J'ai été arrêté le mercredi 11 février. » Il consigne son quotidien dans la rouille, l'humidité et la lumière verdâtre. Lever à 6 heures, thé avec les autres *zeks,* premières cigarettes, inspection des chambres à 10 h 30, une promenade de quinze minutes, déjeuner à 12 heures. Il décrit tous les *zeks* de la cellule 645, 30 m^2 avec cinq lits superposés : Gricha, le patron, un Kazakh nerveux ; Sania, qu'il aide pour les mots croisés ; Yova, l'ancien maire d'une cité industrielle, qui récite des quatrains du *Journal de prison* de Gouberman ; ou Igor, une bête au cou de taureau qui parle de la Légion étrangère. Il les observe avec ce regard de fin lecteur qui s'apprête à devenir écrivain. « C'était une exacerbation de tout ce qu'on peut trouver en Russie, me dit-il. La toute-puissance des forts, les hiérarchies très lisibles, les mafias, les violences mais aussi les histoires de fraternité, la francophilie. » Lui qui se cherchait un sujet d'écriture, le voilà servi, débarrassé du poids de sa bibliothèque. « Il fallait peut-être vivre tout ça, me confie-t-il. Quelqu'un qui lit beaucoup peut devenir un écrivain pour écrivains, avec cette idée que la littérature se prend elle-même pour but et rien d'autre. Finalement, j'ai été ramené à cette réalité rugueuse, à cette noirceur. » Il écrit, écrit, écrit. Un jour, Elina et Bernard récupèrent une dizaine de cahiers vert opaline : « L'avocat nous les a montrés en disant, en russe : "Ça, c'est pour Gallimard." »

Amaigris par l'épreuve, ils se présentent au parloir pour lui donner des nouvelles de sa mère, restée en France. Mireille Cheval lui apporte du camembert et des livres. Les médias russes ont fait de Yoann Barbereau un symbole de l'Occident dépravé et décadent. La télévision a diffusé la vidéo de l'arrestation, accompagnée d'une photo « accablante » : on y voit un ami l'embrasser sur la joue. À Irkoutsk, ses anciens collègues restent interdits. « Impossible, illogique, inimaginable », a grommelé Pierre quand des agents sont venus récupérer des ordinateurs à l'Alliance française le 12 février. Ses soutiens en sont certains : ce ne peut être qu'un *Kompromat,* un dossier monté de toutes pièces pour le faire tomber. Son ordinateur n'a-t-il pas été piraté quelques mois plus tôt, ses photos dérobées, ses connexions Wi-Fi modifiées ? Au bout de sept heures d'interrogatoire, Daria craque et livre le faux témoignage attendu contre son mari. « J'ai eu très peur, me confie-t-elle aujourd'hui. Ils me posaient des questions sur notre vie privée, sur ses manières de s'occuper de notre fille, en disant : "On sait que ton mari est pédophile !" Ils m'ont forcée à signer des papiers. » Réfugiée à Londres, elle écrira une lettre de douze pages, adressée au comité d'enquête russe, pour détailler les insultes, les pressions, les menaces de prison. Yoann Barbereau est accusé d'avoir violé sa fille de 5 ans. Il revient en prison avec, marqué au fer rouge, l'article 132 du Code pénal russe, celui des pédophiles. Fin avril, petit miracle, après soixante et onze jours de détention, il obtient d'être placé sous le régime de liberté surveillée, assigné à résidence et doté d'un bracelet électronique, jusqu'à la fin de l'enquête.

En France, les mois passent et rien n'avance. Bernard Barbereau est reçu par une kyrielle de conseillers ministériels qui répètent à tour de rôle combien la diplomatie française travaille d'arrache-pied sur un dossier où la justice russe reste souveraine. Surtout, lui dit-on, il ne faut pas ébruiter l'affaire dans les médias, cela pourrait être contre-productif. Des mois d'atermoiements, de faux espoirs et de petites lâchetés. « Personne ne voulait associer son nom à ce dossier, expose Olivier Arnod, l'avocat français de Barbereau. Quand on en a une lecture rapide et lointaine, ce n'est pas valeureux, donc on a estimé que le jeu n'en valait pas la chandelle. »

Hanté par *Le Maître et Marguerite*

À Irkoutsk, Yoann a arrêté de croire que son pays volerait à son secours : il prépare désormais son évasion. Pour éviter de se faire repérer sur Internet, il multiplie les recherches anodines : annonces immobilières sur la côte atlantique, émissions de déco en *replay,* podcasts de France Culture. Un écran de fumée, puis il passe aux choses sérieuses. Sur le *dark web,* il cherche la solution pour désactiver le signal de son bracelet électronique sans le couper, ce qui équivaudrait à une tentative d'évasion. Un jour, il le recouvre de papier aluminium pour brouiller le signal. Quatre minutes et le téléphone sonne. « Où êtes-vous ? » Encore huit minutes et les agents chargés de sa surveillance débarquent. Problème technique, pensent-ils. Ce matériel est pourri. Yoann laisse passer plusieurs semaines, sympathise avec eux en parlant foot et belles cylindrées. Deuxième tentative un jour férié. Une heure et le téléphone sonne. Nouvel essai un dimanche. Aucune réaction durant plusieurs heures.

En parallèle, un ami haut placé dont il ne veut pas dire le nom le tient informé des tractations sur son dossier : le Kremlin a repris la main, les diplomates français se font mener en bateau. Inutile de nourrir trop d'illusions, Yoann va finir dans un camp de travail. Sur le papier, les deux hommes imaginent une voie de sortie. À voix haute, ils échangent des banalités, au cas où ils seraient écoutés. L'un écrit pendant que l'autre se défoule sur un sac de boxe. Deux plans : filer à l'ouest à travers le pays, ou passer par la Mongolie. Yoann dresse la liste du matériel à récupérer : lampe de poche, GPS, tente, couteau, couverture de survie. Un soir, son ami lui envoie un mot au sujet du « plan mongol » en oubliant de crypter le message. « C'est mort », se dit Yoann, tout en se demandant si l'autre n'essaie pas de le trahir. Il se crée une adresse e-mail sous une nouvelle identité, Landov, une anagramme de Woland, le personnage du diable dans *Le Maître et Marguerite.* « C'était une manière de sortir de moi, m'explique-t-il. Dans le roman de Boulgakov, c'est un personnage qui lutte contre la folie burlesque du système soviétique. Je crois qu'il faut se faire un peu diable pour combattre le diable. » Dans son livre à lui, c'est le moment où Yoann Barbereau passe du « je » à la troisième personne, comme aspiré par l'aventure qui s'écrit sous ses yeux. ↠

Dimanche 11 septembre 2016, à 7 heures, il enroule sa cheville de papier aluminium, devient invisible aux yeux des surveillants et quitte son appartement. Derrière lui, il laisse un GPS avec un itinéraire enregistré vers les monts Saïan, au sud-ouest, ainsi qu'une lettre rédigée en français : « Je file car je refuse de déposer les armes. Je fuis une petite mafia policière pathétique et ses violences. Selon le scénario bien connu, vous voilà en devoir de me poursuivre et moi de n'être pas rattrapé. » Direction la gare routière. Il monte dans un minibus qui roule vers la Mongolie. Il s'assied, cache son téléphone sous un siège et quitte le véhicule. Il a rendez-vous un peu plus loin, devant la statue de Koltchak, commandant des forces contre-révolutionnaires en Sibérie pendant la guerre civile russe. Une camionnette s'arrête. « Landov ? » lance une voix. Il monte et part vers l'ouest. Sur la route, il parvient à couper son bracelet sous une couverture d'aluminium pour « éviter l'émission d'un signal ».

Plus de retour possible. Mille kilomètres couché sous des sacs de gravats, l'esprit exalté par « une joie et une peur immenses », avant d'être déposé comme un colis à Krasnoïarsk, troisième ville de Sibérie. Là, il doit rester planqué dans une chambre en attendant que des complices viennent le chercher. Quatre jours passent. Cinq. Toujours rien. L'équipe qui devait venir de Moscou s'est dégonflée. Yoann ne peut pas attendre. Il faut rester en mouvement, continuer d'écrire ce roman. Toujours sous le nom de Landov, il crée des comptes sur les sites Blablacar et Airbnb. Nationalité : suisse. Il va se faire couper les cheveux, achète du coton qu'il glisse sous ses lèvres pour les photos d'identité, histoire de déformer son visage. « Un chauffeur Blablacar pouvait me reconnaître en me voyant, mais mes poursuivants n'auraient jamais pu m'identifier sur les images visibles en ligne, j'étais méconnaissable. » La technique fonctionne. Novossibirsk, Omsk, Iekaterinbourg. D'une voiture à l'autre, il roule incognito. À ceux qui le soupçonnent de se vivre en James Bond, Barbereau rétorque qu'il est surtout un MacGyver formé sur Internet. « C'est la cavale la moins chère de l'histoire, dit-il. J'ai rémunéré les deux personnes qui m'ont aidé, des sommes dérisoires au regard des risques pris – de l'ordre de 3000 à 4000 euros en tout – et pour le reste, je me suis débrouillé. Mes voyages en Blablacar et mes haltes dans quelques endroits pour dormir, la nourriture, l'équipement, c'est quelques centaines d'euros tout au plus. » Une escale à Kazan pour une énième péripétie dans un récit déjà rocambolesque. On connaît l'histoire, il l'a écrite, mais c'est comme si on avait besoin de l'entendre pour le croire. Il me la raconte volontiers. « Je suis dans un bar avec un Russe qui est content d'avoir rencontré un Européen. Un gars arrive, à moitié ivre, il parle un peu fort. Le mec à côté de moi : "Voilà, encore un type grossier, désolé." Ça déclenche la colère du mec. Moi j'essaye de calmer le jeu. Et il me brûle l'épaule avec le petit chalumeau qui sert à consumer le charbon des narguilés. »

À l'écouter, il ne se serait pas laissé faire. Il couche son agresseur, avant de le rouer de coups dans un accès de folie. Ce souvenir le poursuivrait encore. « Je me suis découvert violent, explique-t-il. Je perds tout contrôle, je veux lui fracasser le crâne. » Pause. Plus d'auteur, plus de citations, plus rien. Il aurait hésité à relater cet épisode. « Si je l'ai écrit, c'est pour montrer en vérité ce que cette histoire a fait de moi : un type capable d'en aligner un autre. Quand je quitte le café, je pense que je l'ai peut-être tué.

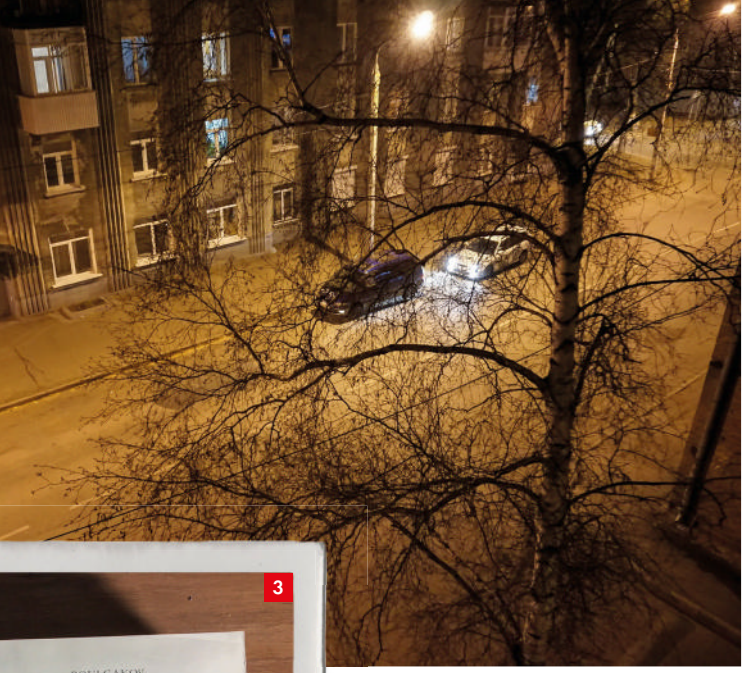
– Vous pensiez alors que c'était terminé ?

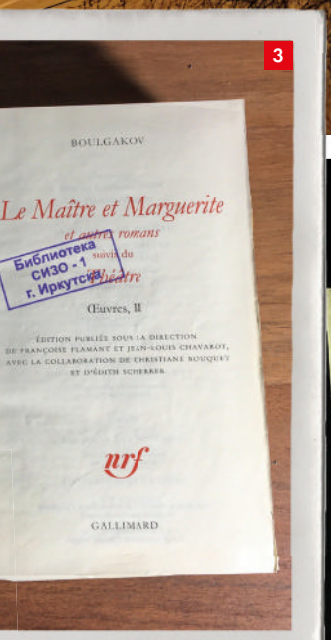
1 2 5 6

– Non, je rentre dans une pharmacie, je me fais soigner l'épaule et je reprends la route avant l'arrivée de la police. »

Encore 800 kilomètres en Blablacar et finalement, Moscou. Yoann n'a plus de plan, plus de logement. Deux options : « Soit je me trouve un pied-à-terre et je prépare tout seul la traversée de la frontière, soit je rentre dans l'ambassade de France dans le but de me faire exfiltrer. » Il appelle Mireille Cheval, alors à Moscou. Elle manque de tomber à la renverse, fonce dans le bureau de l'ambassadeur, Jean-Maurice

ARCHIVES PERSONNELLES





PRISON BREAK
1. Selfie du fugitif Yoann Barbereau pour son compte Blablacar. 2. Vue depuis son assignation à résidence. 3. Livre compagnon de détention. 4 et 5. Passage de la frontière estonienne. 6. Carte de prisonnier à la centrale d'Irkoutsk. 7. Carnets de bord.

Ripert. En la voyant débouler, il s'exclame : « Vous venez encore m'emmerder avec votre ami en Sibérie. » La réponse fuse : « Oui, il est au coin de la rue. » Ripert appelle son ministre, Jean-Marc Ayrault, alors aux Nations unies avec Lavrov. Quand il franchit le portail de service de l'ambassade, le fugitif est loin d'imaginer qu'il s'agit d'un piège doré. « Au bout de quinze minutes, j'ai compris que c'était fichu, souffle-t-il. Je m'en suis voulu, je savais qu'ils n'étaient pas à la hauteur. » En France, le Quai d'Orsay prévient Bernard Barbereau. Son fils est en vie. « Mais je ne me suis pas réjoui longtemps, me raconte-t-il. En entendant le mot ambassade, j'ai pensé à Julian Assange et je me suis dit : "Oh merde." »

Le faux plan de la DGSE

En janvier 2017, une rumeur fait le tour du monde : Donald Trump serait la cible d'un chantage à la *sextape* mené par le Kremlin. Tristan Waleckx, journaliste pour « Envoyé Spécial », commence alors à enquêter sur les *kompromat*. Depuis quelques années, la Russie de Vladimir Poutine a ressorti cette vieille technique des tiroirs du KGB afin de discréditer les opposants. Une collègue lui parle d'un fait divers venu du fin fond de la Sibérie : l'histoire d'un Français condamné à quinze ans de colonie pénitentiaire dans une affaire de pédophilie. Mais l'homme serait en cavale. Waleckx se met en tête de le retrouver. « Certainement pas pour réhabiliter un pédophile, me prévient-il. Je me disais que le *kompromat* pouvait être utilisé contre n'importe qui. » Il appelle la famille. Bernard Barbereau reste prudent, note le numéro, promet de rappeler. Il ne peut rien dire. « Le Quai d'Orsay lui avait recommandé de se taire », se rappelle le journaliste. Même accueil à l'ambassade de France à Moscou. Il s'entête, remonte patiemment le fil en sollicitant les proches, Daria, etc. Jusqu'au jour où il reçoit ce texto : « Bonjour, c'est Yoann Barbereau. »

> « Je crois qu'il faut être un peu diable pour combattre le diable. »
>
> YOANN BARBEREAU

Quinze mètres carrés, une salle de bains et peu de lumière. La fenêtre donne sur la cour, les rideaux doivent rester fermés. Yoann Barbereau ne sait pas quand il sortira. Les jours défilent et se ressemblent. Lecture, écriture, guitare. Le soir, le cuisinier et l'intendant lui déposent les restes de mets servis aux ministres de passage, aux diplomates et à Son Excellence. Yoann contemple la comédie humaine qui se joue au milieu des tapisseries flamandes. « J'ai eu accès à l'arrière-cour, dit-il. J'ai assisté à la veulerie d'une certaine diplomatie française, incompétente. » Une fois par mois, Ripert l'invite dans son petit salon pour un « apéritif discret », lui sert un whisky, propose les DVD de sa collection. Un dimanche, Yoann tombe sur un ordinateur allumé. Vite, il se transfère tous les échanges d'e-mails à son sujet. De retour dans sa chambre, il découvre des dizaines de missives de diplomates craignant pour leur carrière. L'une d'elles est signée Jean-Maurice Ripert quand Yoann Barbereau s'apprêtait à fuir Irkoutsk : « Je me suis fait rouler dans la farine par les Russes. Yoann B. sera condamné. » Après tout, il n'est qu'un petit contractuel, pas un diplomate. « On était pris entre l'absurdité du système russe et celle du système français qui voulait sauver les apparences et faisait preuve d'un manque de volonté, estime Me Olivier Arnod. Sans ↠

↠ doute Barbereau n'avait-il pas une valeur suffisante pour que la diplomatie prenne des risques et fasse en sorte que ça s'arrête. On a estimé qu'il n'en valait pas la peine. »

Comment ne pas perdre espoir ? Un jour, un agent de la DGSE frappe à sa porte. « Il a commencé par éteindre les téléphones, l'ordinateur et tous les potentiels micros. Et il a essayé de me jauger. » L'homme lui pose des questions sur sa condition physique et prononce le mot qu'il attendait depuis des mois : exfiltration. Bientôt, promet-il, deux hommes viendront l'aider à quitter la Russie. Les semaines suivantes, l'agent lui rend visite à plusieurs reprises. « On a fait des essayages de perruques, de lunettes et de lentilles. » En attendant le jour J, Yoann s'entraîne à griffonner une fausse signature d'un geste naturel et spontané. La confiance revient. Puis plus rien. L'élection d'Emmanuel Macron en mai 2017 rebat les cartes. Jean-Yves Le Drian, le nouveau ministre des affaires étrangères, ne connaît pas le dossier. Il faut repartir de zéro. Pendant l'été, Yoann est placé dans une nouvelle aile de l'ambassade, un deux-pièces avec frigo et vélo d'appartement. Jean-Maurice Ripert cède son poste à Sylvie Bermann. Elle ne rencontrera jamais son invité mystère.

Lui s'impatiente. Quatorze mois qu'il séjourne ici. Jamais la diplomatie française n'a hébergé aussi longtemps un ressortissant visé par un mandat d'arrêt. Sa présence à l'ambassade est devenue un secret de polichinelle. Les médias ne vont pas tarder à en parler. D'ailleurs, la diffusion du reportage d'« Envoyé Spécial » est programmée en octobre. Le protagoniste insiste auprès de Tristan Waleckx pour que le sujet soit repoussé de quelques semaines : « Il m'a dit que si la DGSE comptait l'exfiltrer, l'opération serait compromise, se rappelle le journaliste. En fait, il m'a manipulé. » Car, à ce moment précis, Yoann cherche à gagner du temps. Il prépare une seconde cavale. Par l'Estonie, cette fois. S'il est arrêté et envoyé dans un camp de travail, tant pis. Le 2 novembre à 18 heures, il quitte l'ambassade avec un bonnet sur le front, des lentilles et une épaisse moustache. Il imagine un chat noir qui lui parle par-dessus l'épaule. Dans sa tête, le livre continue de s'écrire : Landov prend les choses en main.

« Bonjour monsieur du Corbeau »

Au bout de trois heures de conversation sur Skype, il disparaît de mon écran. « Je vais juste aux toilettes et je vous raconte ma rencontre avec les loups », dit-il d'une voix enjouée, comme s'il fallait marquer un peu de suspense avant ce nouvel épisode. Reprenons : après avoir envoyé un message à Elina – « C'est le moment pour moi de tenter quelque chose » –, emprunté un taxi à la sortie de l'ambassade, fait le plein de téléphones et de cartes SIM, il s'enfonce dans les dix kilomètres de forêt vierge qui séparent la Russie de l'Estonie. Dans la nuit noire, une petite lampe de poche trace un filet de lumière. Il entend un oiseau. « Eh ! Bonjour monsieur du Corbeau », chuchote-t-il pour se donner du courage. Du bruit dans les fourrés. Il s'arrête. Silence. Il reprend sa marche. Des grognements. « Et là, à une dizaines de mètres, dans le faisceau de ma lampe, je vois passer un loup. Il se retourne. Je vois ses yeux qui brillent dans la nuit. Ça dure quelques secondes, le temps d'être saisi, puis il se barre. » À l'en croire, cette apparition ne l'aurait guère impressionné. Il pense alors à un tableau de Viktor Vasnetsov, *Ivan Tsarévitch chevauchant le loup gris,* inspiré d'un conte dans lequel la bête aide le héros à braver les dangers. « Je me suis dit que j'étais dans cette histoire, reprend-il sur un ton mystique. J'ai vu mon loup et il m'a ouvert le chemin. » Yoann décrit la scène avec une invraisemblable légèreté, comme si Landov n'avait pas risqué, au mieux, de se retrouver en prison. Ce tempérament « romanesque à fond » ne l'a-t-il pas aussi mis en danger ? Il réfléchit. « J'essayais de rester concentré même si je pouvais me laisser emporter par l'adrénaline. Vous avez raison, ça m'a joué des tours quand je suis arrivé en Estonie. »

Après s'être extirpé d'un marais en psalmodiant du François Villon – « Frères humains qui après nous vivez, N'ayez les cœurs contre nous endurcis, Car, si pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tôt de vous merci » – ce doux-dingue arrive donc dans le premier pays balte. Il se dirige vers un arrêt de bus. Trois heures d'attente. Frigorifié, il se réfugie dans une église, appelle sa sœur pour savoir si elle peut lui trouver un taxi en passant des coups de fil de chez elle. Trop compliqué. Alors il reprend la route. La ville où il a réservé un Airbnb est à quatre heures de marche. Le sentiment de liberté le galvanise. Un véhicule de gardes-frontières passe devant lui, sans remarquer son pantalon mouillé. Il les interpelle, en russe : « Vous pouvez m'aider à trouver un taxi ? » Bien sûr, montez. Contrôle des papiers. Il n'a que la photocopie de la carte d'identité de son frère. Au poste ! Il rappelle Elina, qui prévient le Quai d'Orsay et Tristan Waleckx. « Quand sa sœur me dit qu'il s'est enfui en Estonie, je me dis : "C'est quoi ce délire ?"», se souvient-il. À cet instant, le journaliste a encore des doutes. Il appelle l'ambassade de France à Tallinn et le ministre de l'intérieur estonien. Information confirmée : un ressortissant français a bien été arrêté à la frontière. Waleckx réussit à parler avec son sujet. « Il m'explique qu'il est parti tout seul, sans l'aide de personne. Il était dans un état second, il criait : "J'ai vu un loup, j'avais envie de le chevaucher !"» Deux jours plus tard, l'ambassade de France à Tallinn le renvoie à Paris. À son arrivée, un rendez-vous est organisé avec le directeur de cabinet de Jean-Yves Le Drian. Yoann Barbereau et son avocat Olivier Arnod n'ont pas oublié la phrase prononcée par le conseiller du ministre : « C'est presque dommage, on n'était pas loin d'y arriver... »

> Il en convient : s'il ne s'était pas vécu comme le héros de son propre roman, il n'aurait sans doute pas survécu durant sa détention.

Merci au FSB

Surprise, le revoilà. Elle aussi de retour en France, Mireille Cheval n'en croit pas ses yeux. « Je croyais qu'il était encore à l'ambassade ! » « Coup de théâtre, annonce Élise Lucet, le 9 novembre 2017. Yoann Barbereau est avec nous sur ce plateau. » À peine réchappé du cauchemar, il doit défendre son honneur, se battre, dénoncer la

VYACHESLAV PROKOFYEV/TASS

faillite diplomatique, l'incompétence, l'assujettissement de la France à la Russie, sans retenir les coups. Il faut répondre aux questions, aussi, toujours les mêmes. Êtes-vous un espion ? Non. Un loup, vraiment ? Oui, un loup. Et parler du vrai mystère qui demeure entier : pourquoi lui ? Yoann me le répète aujourd'hui : il n'a pas la réponse. Son amitié avec le maire, un édile opposé à Poutine écarté un mois après son arrestation ? Possible, mais il doit bien y avoir une autre raison. Sa présence à Irkoutsk dans un climat d'hostilité contre les Français ? Pareil. Aurait-il eu une relation avec la femme d'une personnalité locale, comme l'a un temps prétendu la Russie au Quai d'Orsay ? « Honnêtement, me coupe-t-il , si j'avais trouvé la réponse, je la donnerais. »

et s'est présenté à l'ambassade de France à Moscou pour y trouver refuge, ce ministère a pris toutes les mesures nécessaires pour l'assister et assurer sa sécurité (...) Nous rendons hommage au dévouement et à la compétence des agents en charge des questions consulaires en France et à l'étranger. » Mireille Cheval a lu *Dans les geôles de Sibérie,* non sans une certaine amertume : « Il romance un peu, dit-elle. Je comprends le projet littéraire mais il oublie ce que les autres ont fait pour lui à l'ambassade. » Et de préciser : « Il a un ego un peu particulier, c'est pour ça qu'il s'en est sorti. » À la fin de notre conversation, je soumets l'hypothèse à l'auteur. Il en convient aisément : s'il ne s'était pas vécu comme le héros de son propre roman, il n'aurait sans doute pas survécu. « J'en

CELLULE DIPLOMATIQUE
L'ambassade de France à Moscou où Yoann Barbereau a été caché plusieurs mois après son évasion.

Pendant plus d'un an, Tristan Waleckx a douté de ce curieux personnage. « Je l'ai soupçonné de pédophilie, puis d'être un barbouze, puis un mythomane, mais je ne l'ai jamais pris en flagrant délit de contre-vérité, me confie-t-il. Ou alors la DGSE donne des super cours de théâtre. » Après quelques mois dans le monde réel, Yoann Barbereau a repris ses cahiers noircis durant son séjour en prison. Dans un style sec et précis sur les faits, mais capable de métaphores fleuries pour évoquer son rapport à la Russie, il a transformé son aventure en récit littéraire. « Cette histoire m'a permis de devenir écrivain, reconnaît-il. En cela, je remercie le FSB. » Il en veut encore au Quai d'Orsay qui me livre par e-mail une version moins enflammée de cette épopée sauvage : « Dès lors que M. Barbereau s'est soustrait à la justice russe

avais besoin, ajoute-t-il. C'était une manière de sortir de moi-même et de ce qui m'arrivait, peut-être pour ne pas me vivre comme une victime. » Pour le reste, il répète son mantra : « Je n'invente rien, je ne romance jamais. »

Encore aujourd'hui, dans la baie de Douarnenez, il imagine qu'un homme viendra peut-être le voir, un jour, pour lui donner une explication. En attendant, il rattrape le temps perdu avec sa fille et songe au prochain livre avec inquiétude. Que va-t-il écrire maintenant ? Il relit parfois *Le Journal de prison* d'Igor Guberman qu'il a traduit en français quand il était assigné à résidence, et dont il m'envoie les premiers vers : « Allez, je me suis dit : tiens bon, Seigneur est dur mais juste au fond, inconcevable de vivre en Russie sans tâter de la prison toi aussi. » □

ROBE **ACNE STUDIOS**.
BOTTES **HERMÈS**.

ROBE PULL, COLLIER MIS EN BRACELET, BOTTES **HERMÈS**.

RÉFLEXION

Photographie
Anders Edström
Stylisme
Camille Bidault-Waddington

ANDERS EDSTRÖM

BOTTES **CHANEL**.

JUPE **PRADA**.

ANDERS EDSTRÖM

VESTE ET JUPE **PRADA**.
BOTTES **HERMÈS**.

PAGE DE GAUCHE :
CARDIGAN ET JUPE **MIU MIU**.
BOTTES **HERMÈS**.

ROBE **BALENCIAGA**.

RADIANCE

Images
Susanne Deeken
Stylisme
Camille Bidault-Waddington

TENUE **FENDI**.

SUSANNE DEEKEN

TENUES ET ACCESSOIRES
PRADA

PREMIER PLAN :
TENUE **GIORGIO ARMANI**.
SECOND PLAN :
TENUE **CHRISTIAN DIOR**.

SUSANNE DEEKEN

TENUE **DOLCE & GABBANA**.

TENUES ET ACCESSOIRES
CHANEL.

SUSANNE DEEKEN

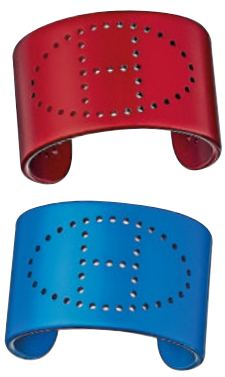
TENUE **MICHAEL KORS**.

TENUES ET ACCESSOIRES
MIU MIU.

SUSANNE DEEKEN

TENUE **VALENTINO**.

ASSISTANTE IMAGE
SARAH KILKENNY.
ASSISTANTE STYLISME
JOSÉPHINE DORVAL.
MANNEQUINS ANINE VAN VELZEN @IMG PARIS; AKON CHANGKOU @WOMEN360 PARIS.
DIRECTEUR DE CASTING
PIOTR CHAMIER.



FLORILÈGE

À notre demande, Pierre-Alexis Dumas a sélectionné quelques objets tirés des collections Hermès : veste en popeline de coton à rayures chemise ; montre Arceau Le Temps suspendu ; rouges à lèvres ; chaise Équilibre, par Jasper Morrison ; selle Hermès Vivace ; sac New Drag ; parfum Un Jardin sur la lagune ; Apple Watch Hermès ; manchettes en aluminium ; carré de soie Wow ; sac à Malice Space.

HERMÈS ; AMIT ISRAELI ; STUDIO DES FLEURS

VESTIAIRE DE L'ENFANCE

À quoi pense-t-on lorsque l'on est directeur artistique d'Hermès ? Rencontre avec Pierre-Alexis Dumas, un grand jeune homme discret, quasiment né dans la maison, et qui a patiemment construit le lieu où il se tient. Par Joseph Ghosn.

Faut-il croire aux esprits ? Ceux qui résident dans les objets que l'on crée, que l'on collectionne, et demeurent vifs très longtemps, bien après ceux qui les ont créés ? C'est l'idée, spirite mais ferme, qui subsiste après avoir croisé Pierre-Alexis Dumas et l'avoir entendu parler des artéfacts qui lui sont chers, estampillés Hermès : il faut croire à l'esprit des objets. Assis un samedi soir d'hiver durant un défilé d'une collection homme d'Hermès, dans le cadre étonnant du Mobilier National (question souvenirs et objets, le lieu est plus qu'explicite...), il dit soudain, apercevant un blouson, que c'est bien cette maison qui créa, il y a pratiquement un siècle, le premier blouson zippé. D'un coup, ce que l'on voit se charge d'autre chose : un regard, une histoire, des souvenirs, une ↠

perspective (cavalière ?) et des liens entre ce que nous savons encore et ce que nous avons déjà oublié. Un autre jour, durant un été indien qui se prolonge, au vernissage très mondain d'un magasin Hermès sis dans le district du Meatpacking à Manhattan, alors que l'on évoque le fait que le lieu avait servi des années durant de studio à la photographe Annie Leibovitz et avait donc eu plusieurs vies, il nous réplique, inattendu, qu'Hermès est un palimpseste. Un palimpseste ? Mais qu'est-ce que c'est ? Les souvenirs, eux encore, nous renvoient illico au roman d'Umberto Eco, *Le Nom de la rose,* sous-titré de ce terme : un palimpseste. Du livre, on a tout oublié, sauf ce mot. Plus tard, dans son bureau, Pierre-Alexis Dumas précise : « La caisse de résonance d'Hermès, c'est un palimpseste : un texte qui en cache un autre. Je ressens très fortement cette longue histoire, cette présence très réelle de gestes et de pensées qui sont inscrits dans l'objet. Pour réaliser son travail, il faut suivre son intuition en regardant ce qui a été fait avant : on se sent ainsi moins seul. Il n'y a pas de création amnésique, comme disait mon père. »

Accumulations poétiques

Mémoire, amnésie et travail. Pierre-Alexis Dumas, fils de Jean-Louis, qui a présidé Hermès de 1978 à 2006, s'est forgé quelque chose qui relève sans cesse de l'ordre du travail, voire de l'artisanat. Sa biographie ne dit rien d'autre : études à Brown University, débuts chez un tailleur de soie, entrée chez Hermès en 1992, d'abord via des filiales (Cristallerie Saint-Louis et Puiforcat), puis à la maison même, mais loin de Paris : Hong Kong, Taïwan. Le Royaume-Uni ensuite, et la France, en 2003, les dernières années de son père, auprès duquel il devient directeur artistique délégué. Un parcours d'apprentissage plutôt exemplaire, presque trop sage. Mais ce matin-là de juin, en découvrant son bureau, on est frappé par le foisonnement des indices qui disent autre chose et pointent ses goûts, son éclectisme et ses façons de penser, d'organiser ses esprits. On est surtout stupéfait par tout ce que ce grand jeune homme de 54 ans a accumulé de poétique ; dans un coin une guitare (réalisée spécialement pour un groupe de rock japonais des années 1980) et dans un autre un immense bâton de berger grec, si habilement taillé qu'il semble sorti d'un miracle de la nature et dont l'usage est plus charmant : il sert non pas tant à garder les animaux qu'à permettre à son propriétaire de s'y accouder et de dormir debout. Rien de plus touchant que cela et que ces croisements infinis se déroulant là, dans ce bureau, entre photos de famille, dessins en tous genres, couleurs, coloris, objets, souvenirs, projets passés et futurs. Au fait, vous faites quoi exactement dans la vie ? « Mon métier est particulier. J'ai la responsabilité du processus de création des produits, la création artistique des collections. Ma responsabilité est de m'assurer que l'ensemble des collections et des objets présentés, saison après saison, puissent sereinement porter la signature Hermès. Une collection, ce sont 15 000 références chaque saison. » Quelqu'un qui le connaît bien avait prévenu : d'un coup d'œil à une ligne, une ombre, un déplié, Pierre-Alexis sait immédiatement et instinctivement reconnaître ce qui est Hermès de ce qui ne l'est pas. Une collection, pour autant, ce ne sont pas que des références. C'est aussi un effacement, une disparition : « Je crois que c'est très important, quand on a livré une collection, de l'oublier. Parce que si on ne l'oublie pas, je ne vois pas comment on peut remonter en selle. »

« Je crois que c'est très important, quand on a livré une collection, de l'oublier. »

PIERRE-ALEXIS DUMAS

Il y a quelque chose de timide et de sincèrement modeste chez cet homme dont la figure longiligne, grande et fine semble le faire sortir d'une de ces bandes dessinées à la ligne très claire et aux personnages à l'élégance toujours affirmée, soient-ils en manteau de tweed ou en sweat-shirt de coton, en pantalon à pinces ou à cinq poches. Hergé et Jacobs, dans les années 1950, Chaland ou Floc'h, dans les années 1980, auraient pu le dessiner et lui donner ce même ton souverain de celui qui se sait au cœur de quelque chose de singulier, tout en n'ignorant jamais qu'il n'y est pas seul. La solitude, ici, malgré la grandeur du bureau, n'est pas de mise. Chez Hermès, c'est une question de famille, d'équipe, d'apparentés, mais aussi de rencontres fortuites, plus ou moins provoquées, qui donnent lieu à des vies différentes, des glissements singuliers de parcours. À de la fidélité aussi : autour de Pierre-Alexis, il y a des noms qui durent. D'instinct, on songe à celui de Véronique Nichanian qui veille à la direction de l'univers masculin depuis plus de vingt-six ans. À ceux de Bali Barret du côté de la femme ou de Pierre Hardy qui dessine les chaussures, des bijoux mais aussi, récemment, les splendides étuis pour rouge à lèvres – une nouveauté chez Hermès, datée début 2020 et grand succès. La solitude, donc, n'est pas exactement ce qui définit la position occupée par cet homme. Il le dit humblement, ne perdant jamais de vue ce qui constitue l'essence même de l'organisation qui l'entoure : « Je ne me sens pas seul. Si je dérape, mes camarades me rappelleront à l'ordre. »

Parmi eux, il y a une autre figure, issue également de la famille : Axel Dumas, neveu de Jean-Louis, seul gérant d'Hermès International depuis 2014. Dans les défilés, par exemple, on croise souvent l'un puis l'autre. Là où Pierre-Alexis est en veste droite ou manteau long, Axel est en costume croisé, d'un chic lui aussi sans faille. Sa position est centrale. « Ce que je fais, précise Pierre-Alexis, est réalisé en communication permanente avec Axel Dumas. Je ne suis qu'une colonne parmi huit : puisque nous sommes huit membres du Comité exécutif d'Hermès autour d'Axel et nous servons chacun notre domaine. »

Une histoire collégiale et une histoire de famille, que personne ne renie. Au contraire. « Ce que je ne peux pas contrôler, ce sont mes origines : je suis né d'un couple franco-grec avec une famille qui, du côté de mon père, a créé cette maison extraordinaire dans laquelle j'ai grandi. C'est ma destinée et j'ai la chance de la servir. Hermès est un vaisseau qui, armé en 1837, a traversé le temps et l'espace. Il est bien ancré à Paris mais il voyage. Je sais qu'il faut descendre du bateau à un moment ou à un autre. J'ai vu mon grand-père, malade, transmettre le bâton à mon père qui s'y est épanoui comme personne. Il n'était pas le même en 1970,

1980, 1990 et 2000 : je l'ai vu évoluer et s'épanouir, avec mes yeux d'enfant. Je l'ai vu aussi descendre du bateau comme un amiral, c'était très émouvant... »

Tourbillon calme

Comment se construit-on, alors, dans un tel environnement ? Beaucoup seraient paralysés, a-t-on envie de croire. Pierre-Alexis, au contraire, semble avoir trouvé un tourbillon qui lui sied bien. Un tourbillon calme, mais un tourbillon tout de même. « Ma position est unique en ce sens où la structure d'Hermès est organisée par métiers (au nombre de seize, avec le nouveau métier de la beauté) et moi je travaille en transversale sur tous. Je peux, un matin, travailler avec Christine Nagel sur les parfums dont elle a la charge et l'après-midi avec Godefroy de Virieu sur la ligne Petit H, etc. Cela demande beaucoup d'écoute et une pensée circulaire. Pour acquérir cela, j'ai énormément observé mon père : Jean-Louis Dumas avait beaucoup de talent, la maison était plus petite, il arrivait à avoir la vision d'un dirigeant, d'un homme d'affaires porté par l'expansion du groupe et une sensibilité artistique forte. Il aimait la création et il l'a construit et accompagnée personnellement dans chaque métier d'Hermès. Il avait tous les talents. Mais je l'ai vu aussi écrasé par ces charges et se retrouver avec une pyramide inversée sur le dos : il portait tout. »

Désormais, donc, les choses sont séparées et le fils avoue, après le père, avoir mis quinze ans à construire l'endroit où il se tient. Et il ne se voit pas en créatif perché sur des nuages. « Je lutte contre les clichés, contre l'idée que les créatifs sont capricieux ou les financiers dénués de sensibilité. À chacun d'exercer sa créativité dans le cadre de son métier. Durant mes études à Brown aux États-Unis, j'ai fait mon apprentissage des métiers d'art et acquis la conviction que la création est un métier qui s'organise comme l'artisanat. J'ai œuvré pour ne pas séparer la création des métiers. Le métier, le savoir-faire structurent la création. Il faut un dialogue sincère, fertile et réel entre les créatifs et les fabricants. C'est de ce dialogue que naîtront les bonnes réalisations. Parce qu'au bout du compte, c'est le matériau qui l'emporte, quelle que soit l'idée : par exemple, si le cuir ne veut pas, ça ne se fait pas. »

MARIANNE ROSENSTIEHL

La matière est plus forte que vous. C'est la leçon d'une vie, sans doute, et celle aussi que l'on comprend au bout d'une heure et trente minutes d'entretien qui aurait pu durer bien plus longtemps. On sent qu'il ne s'agit que des prémices d'une discussion à durée indéterminée qui ne fera que reprendre lors d'une prochaine rencontre, fortuite ou non. Dans ce bureau, après tout, on a retrouvé beaucoup de nos propres émerveillements jamais éteints, tout ce dont il est impossible de se défaire lorsque l'on a compris très tôt que la vie est tout autant une saillie à travers les apparences qu'une traversée des sentiments. Et que ceux-ci hantent inlassablement les objets qui s'accumulent autour de nous, dans ces lieux qui ne sont au fond que le reflet de notre chambre d'enfant reconstituée et nous rappellent sans cesse les promesses que nous nous faisions à nous-mêmes durant les années qui nous voyaient grandir trop vite alors que nous voulions à tout prix demeurer là, à 10 ans, à 12 ans, à nous émerveiller de tout. Et si, après tout, bien plus que le temps, le luxe ultime était celui de la mémoire conservée qui permet de ne jamais oublier l'enfant que nous étions ? Le bureau de Pierre-Alexis Dumas, au bout d'un couloir un peu gris fait de pièces aux tons sages, regorge de ces couleurs et de ces indices qui disent immédiatement que la seule chambre qui ne s'oublie pas, c'est celle de l'enfance, et c'est aussi celle qui permet d'avancer sans faille. Un vestiaire de l'enfance, pour reprendre un titre de Patrick Modiano ? « Ce dont je rêve aujourd'hui, c'est de continuer à être cet enfant, de préserver l'innocence, l'ouverture, la légèreté et l'enthousiasme qui étaient alors les miens. Quoi qu'il arrive, je ne veux pas perdre cela et je crois que ma vie correspond à l'enfant que j'ai été : rêveur, inventeur, joyeux, spirituel. J'ai construit un métier qui correspond à tout cela. Finalement, ma plus grande chance, c'est d'avoir eu une enfance heureuse. » Dans ce bureau, tout communie avec ce temps retrouvé et les esprits qui hantent inlassablement les objets ne disent rien d'autre : ils invoquent sans cesse la matière, passée, présente, future, des souvenirs heureux. □

CULTURE

▶ **Rentrée littéraire** pp. 126 et 128
▶ **Chronique** p. 129 ▶ **En questions** p. 130

RECOMMENCER

Et si cette année, la rentrée littéraire tournait autour d'un astre, le très beau *Saturne* de Sarah Chiche ? Éclosion d'une écrivaine hantée.

Texte **John Jefferson Selve**

Sarah Chiche, romancière, psychologue et psychanalyste, est donc l'auteure attendue de cette rentrée littéraire. Beaucoup de choses ont été dites depuis la parution, mi-août, de son quatrième roman, *Saturne,* qui sort un an et demi à peine après *Les Enténébrés,* sorte de texte épique qui l'a fait connaître du grand public. On a glosé sur l'ampleur de sa pensée, sur l'ambition de son projet – la restitution tragique de l'histoire d'une famille de médecins qui se vit comme une dynastie exilée d'Algérie vers la France. Sarah Chiche parvient à faire avancer de front les atroces déchirures de l'indépendance de l'Algérie avec la réussite d'une famille qui ne sait marcher qu'en cadence, comme un seul homme – et tant pis si cette union étouffe, au passage, les aspirations de leur dernier fils, le père de la narratrice.

Beaucoup de choses habitent ce roman, jusqu'à un fabuleux portrait de mère aux tessitures fatales. Et ce père, dessiné en creux, héros à côté de son existence, amoureux magnifique que l'on devine dans toute sa complexité. Jusqu'aux questions qui vertèbrent les pages de *Saturne :* comment vivre avec les morts ? La chair (paradoxale) du livre est là. Comment faire le deuil d'un père que l'on n'a pas connu, excepté les quinze premiers mois de sa vie – surtout quand on pressent tout ce qui aurait pu nous unir ? Qu'est-ce que vivre chaque jour, chaque heure, avec un fantôme ? Comment avoir dans la tête un inconnu, un esprit que l'on aime par-dessus tout sans l'avoir voulu ? Et qu'est-ce que ne pas mourir à la suite de cette prise de conscience vertigineuse ? Tout cela gronde dans *Saturne.* Il ne faut pas s'en effrayer, tant l'écriture de Sarah Chiche prend de multiples tours pour nous le dire : délicate et puissante, sa langue nous amène, presque sans que nous nous en rendions compte, vers une éclosion. C'est l'une des récompenses du livre que de réussir à ne jamais nous faire ressentir l'impression de déjà-vu, de déjà-lu sur un sujet rabâché. Ça tient à peu de choses, essentielles : la hauteur du regard, une vision à la fois percutée et impressionniste, ce que l'on pourrait peut-être appeler la possibilité rare de regarder en arrière.

Saturne, épopée sèche (208 pages serrées), nous l'avons traversé d'une traite pour mieux garder sa force d'imprégnation. Pourtant, ce n'est pas toujours la même visée : au fur et à mesure de son avancée, le récit apprend à resserrer sa focale, nous donnant cette impression siphonnée d'aller vers la confession d'une femme. La toute dernière partie du livre nous dira ainsi la (re)naissance de la narratrice à l'orée d'une vie nouvelle. Se désentraver nécessite le courage, mais se paye souvent d'une traversée des enfers. On peut mourir de quitter l'enfance et ses fantômes.

À l'évocation de cette épreuve, une phrase, terrible, gronde en milieu du livre : « J'ai de la peine pour cet art avec lequel les adultes mettent à mort leurs propres enfants », suivie d'une autre au début du cheminement mental de l'héroïne quant à ses blessures : « Toute vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » C'est une phrase hospitalière attribuée à Bichat, et elle fera de notre narratrice cette héroïne blessée qui se laisse ravir par la dépression, c'est-à-dire par la plus grande des solitudes. Effondrée, mais enfin entourée de ses morts et du deuil impossible de son père, elle reprendra souffle. La possibilité de se relever ou le naufrage se sont offerts à elle sans qu'elle ne décide de rien, du moins en apparence. Ainsi, et c'est précieux chez Sarah Chiche, l'adresse de son écriture efface les frontières. Elle ne borde pas. L'effondrement et l'élévation se croisent en un point qui fait sens, sans jamais sombrer dans l'explication à proprement parler.

Vivre avec les morts ne la tuera pas et cette révélation est une nymphose. C'est une métamorphose qui déploie sa pensée ; elle lui fait relever la tête. Elle lui donne un autre port. Tout concourt à cette traversée. Et dans une sorte de concrétion, l'auteure, la narratrice, l'héroïne, toutes transforment le deuil en une douce ardeur. À l'écoute et verticale, elle est au-dessus du vide, prête à l'embrasser. L'écrivaine se découvre et s'ouvre aux autres qu'ensuite elle écoutera à son tour. Cette tessiture finale du livre est une voie. Un chemin vital qui résonne avec ce qu'écrivait le poète argentin Roberto Juarroz dans ses *Poésies verticales :*

« Nous allons vidant des éternités,
tandis que la lumière nous parvient
d'un lieu obstinément caché. » □

Saturne de Sarah Chiche (Le Seuil).

Sarah Chiche.

HERMANCE TRIAY

LES ENFANTS TERRIBLES

Simon Liberati continue de creuser le portrait d'une jeunesse qui voulait brûler. Si les personnages de ses *Démons* vivent vite, c'est pour mieux nous interpeller. Entretien **John Jefferson Selve**

Il est un courant littéraire que l'on nomme « luciférisme ». Nul doute que Simon Liberati le connaisse. Attention à ne pas le confondre avec le satanisme car, à l'origine, Lucifer désignait un astre lumineux avant de devenir la figure de l'ange déchu, c'est-à-dire le mouvement d'une chute qui, jamais, ne cède à l'esprit de lutte et de révolte. La rédemption, ici, ne renonce pas à la liberté. Au fond, Simon Liberati creuse ces questions-là avec obsession depuis son premier livre, *Anthologie des apparitions* (publié en 2004). En ce sens, il construit une œuvre aussi cohérente que passionnante. Évidemment, il bottera en touche à l'évocation de ces thèmes un peu ronflants. « Le mariage du ciel et de l'enfer », ainsi que l'écrivait William Blake, la conjuration par le vide d'une époque en train de se déliter, la littérature et le mal, la pulvérisation des identités, le trouble et la morale : trop de mots lourds, usés, malvenus, qui font peur, mais que *Les Démons,* son dernier livre (et pourquoi pas *Crime et Châtiment,* tant qu'on y est ?) travaille avec justesse, jonglant entre la noirceur et une fausse légèreté toujours enivrée. Le roman se révèle, comme toujours chez cet auteur, d'une intelligence, d'une humanité et d'une richesse rares.

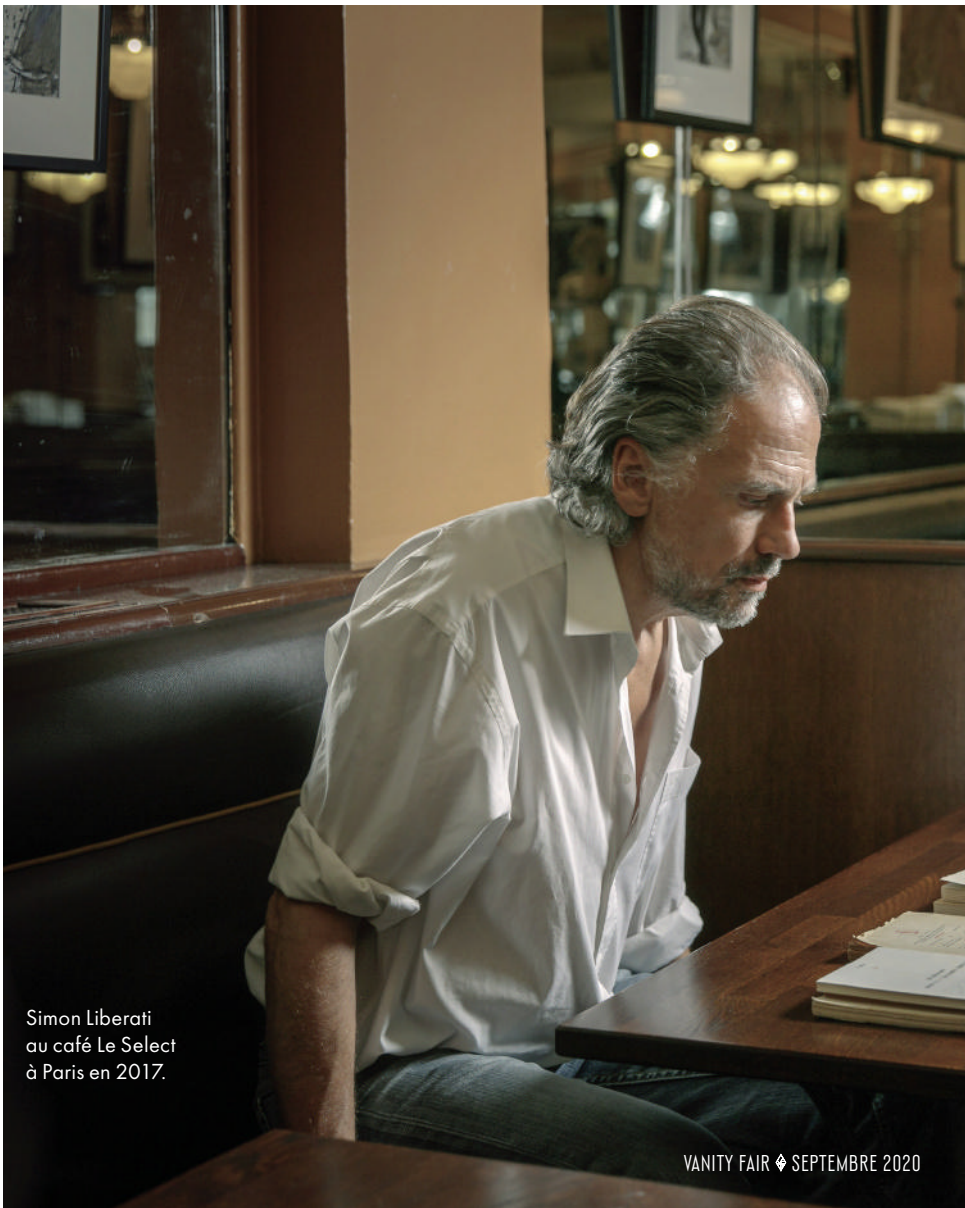
En tant que portraitiste-généalogiste, Simon Liberati possède une langue maniant l'esquisse par le détail. Une simple note, un geste, une manie, un rien révélateur lui permettra d'entrer dans la vie de quelques damnés magnifiques et de nous la livrer. Qui sont ici ces figures qui tempêtent sous son crâne ? D'éternels jeunes gens pop. Ainsi, la fratrie Tcherepakine : Taïné, la sœur fascinante et incestueuse à la beauté dingue et bientôt défigurée à la suite d'un accident de voiture qui sera fatal à Serge, son frère/amant ; Alexis, le fougueux cadet de 15 ans, qui aime crier qu'il est « pédé comme un phoque », une expression d'un autre âge ; mais aussi Donatien, ami des trois, et amoureux de Taïné. Entre eux, ils se nomment « les petits princes des ténèbres ». Au gré des turbulences mondaines, ils fréquentent Marie-Laure de Noailles, Louis Aragon, Andy Warhol ou Truman Capote et tous sont traversés par le désir ombrageux d'écrire.

Ils se retrouveront pris dans une épopée, valsant de la Côte d'Azur jusqu'en Italie puis à Bangkok. Taïné traverse même le miroir de la fiction, rejouant le livre scandaleux *Emmanuelle* sans qu'elle n'oublie un instant – à moins que ce ne soit l'auteur – d'observer le vol des B-52 américains en route pour tapisser le Vietnam de leurs enfers napalmés. Le tout, bien sûr, sous l'égide d'un nouvel art, warholien, forcément warholien, d'un nihilisme total. Les pages au sujet de Warhol sont magnifiques. Elles sont sans doute même le tournant du livre, là où les démons masqués de Simon Liberati s'ébrouent avec le plus de grâce de toutes leurs possibilités de vie – au bord du gouffre contemporain.

Dans Paris déserté par l'été, celui qui habite la campagne, retiré à une heure de la capitale pour mieux écrire, revient pour nous sur ses « enfants terribles ».

Pourquoi avoir intitulé votre roman *Les Démons*, à la suite de Dostoïevski ?

C'est une amie qui m'a donné l'idée du titre. À vrai dire, je connaissais le livre de Dostoïevski – que je n'ai, entre parenthèses, jamais lu – sous un autre titre : *Les Possédés.* Oh, et puis Dostoïevski ne va pas nous attaquer... Avec la photo de Jacqueline de Ribes que j'ai choisie pour la couverture, je trouvais que ça sonnait super bien. Mes titres sont soit déjà trouvés avant d'écrire, soit choisis sur un coup de tête. *Les Démons,* c'est simple, direct, adéquat pour quelqu'un qui, comme moi, a aimé *Un bon petit diable* de la comtesse de Ségur.



LAURA STEVENS/CAMERAPRESS/GAMMA-RAPHO

Simon Liberati au café Le Select à Paris en 2017.

Dans cette fratrie, il y a cette sœur, Taïné, figure féminine fascinante. Nous la reconnaissons de livre en livre, mais son évanescence semble différente. Pourriez-vous l'évoquer ?

Taïné, c'est ma sœur. J'ai toujours rêvé d'être une fille. J'ai même envisagé à un certain moment, vers 1991, de devenir travesti. Mon éditeur, Manuel Carcassonne, aimait bien ce personnage, alors j'ai voulu lui faire plaisir, car il a eu beaucoup de déceptions avec moi. J'ai joué Taïné à 100 % : elle est bisexuelle et assez légère. Elle peut mourir sans trop y prendre garde ou devenir pute ou junkie comme ces gens des années 1960 que j'aime et dont j'ai lu toutes les bios : Viva, Nico, Nathalie Delon, Zouzou, Tina Aumont, Susi Wyss, etc.

Vous situez votre livre à l'orée de 1968, avant la pure société de consommation, mais juste après les avant-gardes artistiques. Les codes s'effacent pour vos personnages. L'existence, pour eux, sonne comme un précis de décomposition…

C'est sûrement cela, mais je ne suis pas un intellectuel. Moi, j'aime bien la compagnie des esthètes et des prostituées, donc cette période est idéale pour trouver des gens à mon goût. À vrai dire, plus que Dostoïevski, j'ai voulu écrire le livre de Truman Capote : *Prières exaucées.* Une belle histoire de masseur (et de ma sœur) qui fornique pour s'occuper et éviter de penser aux choses sérieuses comme l'art ou la littérature.

Chaque membre des *Démons* cherche à flirter avec le diable : reconnaissance, gloire, argent facile… tout fait ventre mais avec une rage autodestructrice.

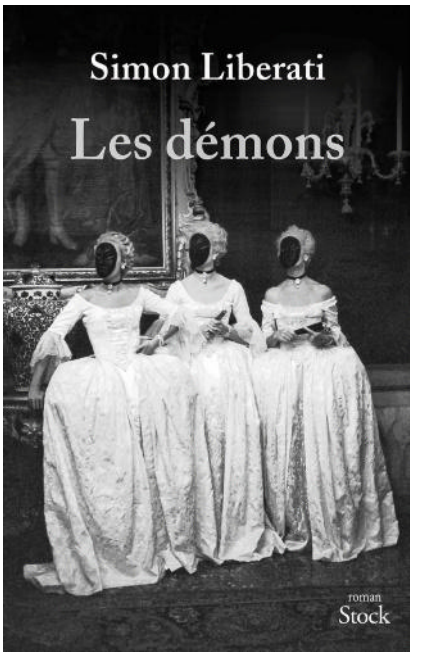
Je ne crois pas qu'ils soient autodestructeurs. On peut être drogué et conduire sa voiture comme un fou sans être autodestructeur une seule seconde. Ils sont, au contraire, très vivaces, comme les mauvaises herbes qui envahissent leur domaine familial. C'est une tribu décadente, mais pas au sens éthéré, morbide ou « maison Usher » du terme. Ce sont plutôt des héros de roman du XVIIIe siècle perdus dans les années 1960. Arrivistes, je ne sais pas ; plutôt aventuriers. En cette période barbare que nous vivons, j'aime bien les Mémoires de Casanova, les livres gais et sans morale.

Truman Capote, Andy Warhol et sa bande, mais aussi les figures d'une jet-set diplomatique et culturelle telles qu'Emmanuelle Arsan (l'auteure officielle d'*Emmanuelle*), Louis-Jacques Rollet-Andriane, Dado Ruspoli : quelle conjuration réunit en vous ces personnages qui ont bel et bien existé ?

Le caprice de mon héroïne, Taïné, qui veut marier son frère à Capote, couche avec une héroïne de roman, Emmanuelle, pour voir ce que ça fait, et puis elle aime bien le parrain de son frère, Dado Ruspoli [aristocrate italien décadent et, accessoirement, acteur], figure inoubliable pour tous ceux qui l'ont connu. L'opium, les jeunes filles, Taïné a plein de goût commun avec Dado. Parfois, en écrivant, à cause de Dado entre autres, j'ai pensé à Thadée Klossowski dont le livre *Vie rêvée,* si fin, est pour moi un des meilleurs livres modernes avec *Ingrid Caven* de Jean-Jacques Schuhl et *Journal inutile* de Paul Morand.

« L'éveil de Lucifer » qui est évoqué dans votre livre, n'est-ce pas ce que Taïné dit : « J'ai une sensation de vide, j'ai oublié jusqu'à la manière de penser » ?

Cette phrase de Taïné est une citation d'Antonin Artaud, si ma mémoire est



bonne. Non seulement j'ai piqué le titre de Dostoïevski, mais j'ai truffé mon livre de centons piqués à gauche à droite, de préférence à de meilleurs écrivains que moi. À 60 ans, après dix livres, j'estime que je peux me reposer un peu sur les autres. Quant à l'éveil de Lucifer, c'est évidemment un clin d'œil à mon vieux maître, le cinéaste Kenneth Anger [auteur, entre autres, du court-métrage *Lucifer Rising,* en 1972].

Contrairement aux démons mondains qui les encerclent, la famille Tcherepakine joue-t-elle le mal avec paresse bien plus qu'elle ne l'incarne ?

Non, je ne suis pas d'accord, il est cent fois préférable d'être un héros de roman que d'en écrire. Le problème commence quand vous essayez de rentrer dans un roman et que l'auteur est trop paresseux ou drogué pour écrire. Là, c'est vraiment la *lose,* ou la grâce, comme vous voudrez bien l'appeler.

Votre grande liberté est de ne jamais juger vos personnages. Votre distance est amorale, vous creusez le motif de l'art et du mal, mais sans être jamais sentencieux…

Non, j'aimerais bien être plus moral mais je n'y arrive pas. C'est diabolique.

Vous dîtes, à un moment, dans vos *Démons* : « L'art ne suffit plus »…

Je crois que c'est encore une phrase piquée à quelqu'un mais je ne sais plus à qui. En général, ce n'est pas trop mon genre de penser sur l'art. J'ai sûrement voulu dire que la vie était plus importante. □

Les Démons de Simon Liberati (Stock).

Sandra Lucbert le 23 juin 2019 au Bal jaune, organisé à La Générale à Paris en soutien aux Gilets jaunes.

LA FÊTE EST FINIE

Tirer du procès France Télécom-Orange de 2019 un livre qui défie la novlangue marketing, c'est la puissance de *Personne ne sort les fusils* de Sandra Lucbert. Personne ? Si : elle.

Texte **John Jefferson Selve**

Le procès France Télécom-Orange qui s'est tenu au printemps 2019 restera une borne dans l'histoire sociale et politique française. Trente-neuf salariés s'y sont portés partie civile. Au centre du procès, dix-neuf suicides. Un désespoir inédit. Quelque chose contre lequel on butte. Des chiffres qui perdent jusqu'à leur sens. Sur le banc des accusés, les sept dirigeants d'alors de France Télécom. Sandra Lucbert a assisté au procès et en a fait un livre, ou plutôt un texte de littérature : *Personne ne sort les fusils.* Par la possession littéraire, elle nous fait éprouver les enjeux d'un procès, au-delà de la simple recension journalistique d'une telle tragédie. On pourrait dire que Sandra Lucbert s'inscrit pleinement dans l'héritage des comptes rendus de grands procès, à l'instar d'un Joseph Kessel assistant à celui de Nuremberg. Mais c'est surtout aux analyses de Victor Klemperer sur la *Lingua Tertii Imperii* (« la langue du Troisième Reich ») que l'on pense ici, puisqu'il s'agit pour Sandra Lucbert de saisir à quel point un langage technique dominant peut conduire à l'inhumanité. C'est bien ce qui est à l'œuvre quand une entreprise, celle-ci ou une autre, souhaite se débarrasser de 20 000 salariés sans plan social, pour générer du *cash-flow.* Ce moment où l'individu devient une variable d'ajustement au profit des actionnaires. De cela, France Télécom-Orange sera reconnu pleinement coupable pour tous les salariés de l'entreprise – les peines pourront être jugées dérisoires au regard des suicides et du harcèlement moral subis, mais même symbolique, cette condamnation vaut espoir.

Il y a dans ce livre court une force de frappe nouvelle parce que Sandra Lucbert réfléchit, démantèle et assigne le langage contemporain. Et plus particulièrement le langage marketing, ce détournement/retournement de la langue par le marché et pour le marché. La colère intelligente de l'auteure déplace les lignes d'une rentrée littéraire française parfois cacochyme dans sa pensée. Elle ne pourra que s'en démarquer, donc être entendue, et c'est tant mieux. Chaque page est un projectile ne songeant qu'à sa cible : la domination, l'oppression mentale par le langage technique. Cette puissance froide qui va jusqu'à contaminer les victimes, les poussant à vouloir s'anéantir.

C'est en écrivaine que Sandra Lucbert répond à cette langue sans affect. Elle use de toutes les capacités du langage pour dire au plus précis le monstrueux d'une idéologie sans frein. Elle convoque les figures tutélaires du Kafka de *La Colonie pénitentiaire* ou du Rabelais, débordant de chair, du *Quart Livre.* L'opération est double : il s'agit pour l'auteure d'interroger et de faire crisser les rouages d'une machine à broyer. Il lui faut alors ébrécher le langage avec inventivité, saisir d'autres scansions pour espérer voir éclore un début de pensée, un chemin de traverse. Sandra Lucbert possède pour cela l'art du montage. Elle extrait des citations. Elle sait mettre au jour les combinaisons actives propres aux nomenclatures pour mieux les dissoudre. Elle puise à toutes les sources pour polir l'offensive de ses phrases, non sans une certaine allégresse derrière le courroux. Et il faut avoir le sens de la « phrase qui tue », comme on dit, pour avoir placé au début du livre cette remarque du PDG de l'entreprise : « Finalement, cette histoire de suicide, c'est terrible, ils ont gâché la fête. » □

Personne ne sort les fusils de Sandra Lucbert (Le Seuil).

MAGALI BRAGARD

GETTY IMAGES

TOUT M'A MANQUÉ

Le Covid-19 a privé les amoureux de musique live de l'ambiance des concerts, des clubs et des festivals. Et de la sociabilité unique qui s'y déploie. Un crève-cœur.

Texte **JD Beauvallet**

Je suis né tard, dans une salle de concert. C'était le moment de se réinventer, de s'inventer. Tout m'y plut : l'obscurité complice, la coolitude des habitués, les codes complexes de cette vie parallèle, la beauté blafarde des jeunes femmes, la musique qui me disait que je n'avais rien à faire ici, qu'elle se méritait, qu'elle ne s'offrait pas au premier venu. Je me suis accroché, apprenti fidèle et studieux des caves noires, en une quête infinie. Il m'arrivait de voir trois concerts le même soir, courant d'un club à l'autre avec l'angoisse de manquer un nouveau groupe, un nouveau son. Pataugeant dans la bière, entrechoqué dans une foule hostile, je me suis construit sur les concerts, au côté de ces dandys de caniveau, de ces princesses d'un royaume pluvieux. Sans connaître leurs noms, sans leur adresser la parole, par simple habitude de se frotter les épaules, ils allaient devenir très jeunes mes ami(e)s imaginaires, ma famille de substitution. Des décennies plus tard, je ressens toujours le même vertige quand j'entre dans une salle de concert, avec un exaltant sentiment d'imposture, la certitude que le service d'ordre va me dire que je n'ai rien à faire ici, que je n'appartiens pas à ce monde bis. Dès que se fait le noir, l'excitation reste intacte : pour le meilleur ou pour le pire, il n'y aura pas de filet. Des femmes, des hommes et des instruments de musique n'ont d'autre choix que de délivrer, de se multiplier plutôt que de s'additionner.

Je vis très mal le Covid-19.

La musique live me manque cruellement. Des petits clubs faméliques aux grands raouts estivaux, tout m'a manqué. Même, dans les festivals, les filles identiques avec des tresses de fleurs dans les cheveux, même les garçons en combinaisons synthétiques suintantes, même les drapeaux bretons qui bloquent la vue. Enfin, peut-être pas les drapeaux bretons.

On ne mesure pas, dans les dorures du ministère de la culture, à quel point le club et le festival représentent parfois le seul lien de gens qui n'ont ailleurs aucune vie sociale. Il suffit de voir les étreintes que se réservent les jeunes filles et garçons aux entrées de festivals pour mesurer à quel point la musique organise des réseaux sociaux en vrai. Grâce à elle, on glisse du virtuel au réel : un lieu d'échange où les amitiés et la musique ne sont pas dématérialisées.

Pendant le confinement, ce fut d'une cruauté intense, même les concerts se sont dématérialisés. Dans un souffle de vie et de refus du pire, des groupes séparés géographiquement par la crise sanitaire ont donné beaucoup de concerts sans le moindre contact physique, en absence de tout public : c'était ça ou rien. Ce peu, s'il n'est pas suffisant bien sûr, offrait quand même un lien avec le live, avec la vie qu'on savait.

Depuis qu'il est interdit de fumer dans les salles de concerts, un génie anglais a inventé un produit miracle pour reconstituer l'atmosphère de cloaque de ces lieux de perdition : un vaporisateur qui mélange des senteurs de tabac, de cuir, de sueur et de bière.

Et si c'était ça, le produit miracle qui nous tant manqué pendant cette absence insupportable de musique ? □

Florence Loiret-Caille

« Je tends vers le rêve »

Repérée dans les films de Michael Haneke ou de Claire Denis, l'actrice s'est fait connaître d'un large public grâce au *Bureau des légendes*. Elle répond à notre faux questionnaire de Proust.

Entretien **Arnaud Laporte**

1. Quel est le dernier rêve dont vous vous souvenez? Des gens qui marchaient masqués devant moi et je trouvais qu'ils marchaient anormalement vite. Une arythmie très bizarre et toujours ces masques qui reviennent. **2. Qu'y avait-il dans la bibliothèque de vos parents?** Il y avait plein de livres de Pierre Desproges, du Duras, *La Bâtarde* de Violette Leduc... Des livres de ma mère. J'ai lu Duras vers 16-17 ans. Et c'est à cause de ça que j'ai eu envie de jouer. **3. Un livre préféré?** *Les Petits Chevaux de Tarquinia* de Marguerite Duras.

4. Le meilleur conseil que l'on vous ait donné? C'est une phrase d'Antonin Artaud : « Pour se guérir du jugement d'autrui, on a toute la distance qui nous sépare de nous-même. » **5. Qu'est-ce qui vous est le plus difficile?** De ne plus avoir peur de la mort et de ne plus jouer. Ça va ensemble, d'ailleurs. **6. Est-ce que la méthode de travail change en fonction du projet?** Oui, tout le temps ! C'est comme si on allait dans un pays et qu'on apprenait à parler une nouvelle langue. **7. Est-ce qu'on progresse dans son art?** Non. Aucun progrès. Vraiment non. Je ne progresse pas, parce que je ne suis absolument pas dans la technique. **8. Quel événement historique aimeriez-vous vivre?** L'élection de Christiane Taubira. **9. Comment vivez-vous la réception critique de votre travail?** Les critiques positives font plaisir sur le moment, mais on les oublie tout de suite. Les critiques négatives, en revanche, on s'en souvient toute sa vie ! C'est lié au fait de ne pas se sentir légitime, quelque chose que l'on porte depuis l'enfance. Je suis incapable de me souvenir d'une critique positive, mais je peux citer toutes les négatives. Et avec les réseaux sociaux, c'est encore pire. **10. Vivez-vous la vie dont vous rêviez?** Je vis des choses que je n'aurais jamais imaginées possibles. Le rêve, c'est ce vers quoi je tends. Et ce vers quoi je tends, c'est le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine. Ça me donne un objectif et, du coup, je me dépasse pour essayer d'atteindre cet objectif, que je n'atteindrai jamais, évidemment. C'est le rêve ultime. C'est mon idéal de vie, en fait. Mais si ça se trouve, je ne supporterais pas, parce que c'est très dur aussi. En tout cas, d'avoir vécu ces moments de communion, adolescente, en étant spectatrice du Théâtre du Soleil, c'est ce qui m'a donné l'énergie de faire ce métier. □

RICCARDO GHILARDI/GETTY IMAGES

VANITY FAIR
&
LA GRANDE EPICERIE PARIS

PRÉSENTENT

LE FESTIVAL DES MOINS DE 30 ANS

***Ils font bouger la mode, la culture, le cinéma, la musique, la pensée... et font leur festival digital avec* Vanity Fair.**

Rendez-vous les 1er et 2 septembre de 18 heures à 20 heures
sur nos réseaux sociaux, Facebook, Instagram
et sur le site de La Grande Épicerie.

@vanityfairfrance

lagrandeepicerie.com

JACKSON WANG. WILLOW SMITH.
MAISIE WILLIAMS. RAMI MALEK. TROYE SIVAN.
LA COMMUNAUTÉ PASHA SUR CARTIER.FR

PASHA DE *Cartier*